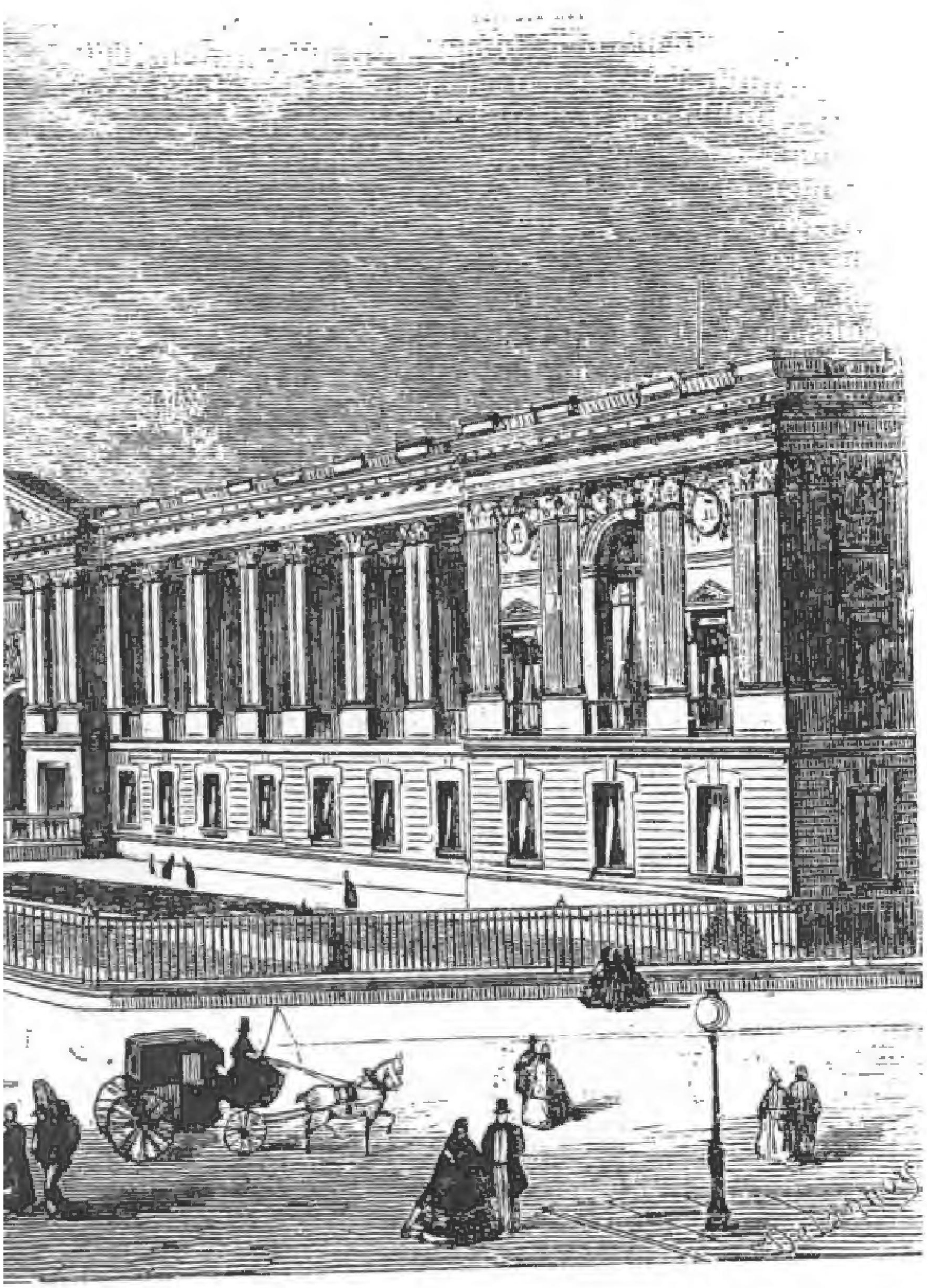
Dictionnaire des monuments de Paris

Gilles Marchand



EDITIONS JEAN-PAUL GISSEROT





This page intentionally left blank

Dictionnaire des monuments de Paris

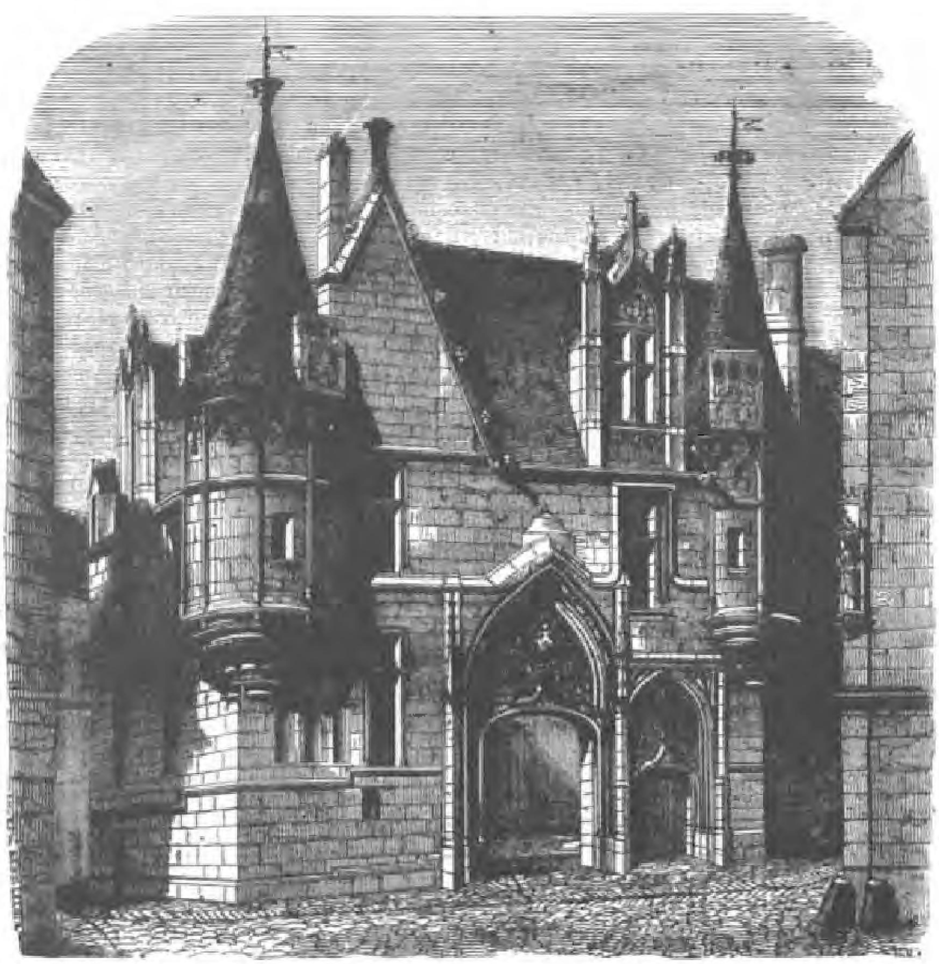
This page intentionally left blank

Je l'aime tendrement jusqu'à ses verrues et à ses taches : je ne suis français que pour cette grande Cité, grande en peuples, grande en félicité de son assiette ; mais surtout grande et incomparable en variété et diversité de commodités ; la gloire de la France et l'un des plus beaux ornements du monde.

Montaigne
Essais, III, 9, 1580.

(...) *Enfin ces admirables merveilles qui saisissent, étonnent, surprennent, captivent et font généralement considérer Paris comme sans égale dans l'Univers.*

Honoré de Balzac, *La Caricature*, 1831.



Introduction

Il serait fastidieux de recenser tous les monuments de la capitale. Il ne s'agit pas ici d'un catalogue de tous ses monuments, mais seulement de tous ceux qui nous sont apparus indispensables à une bonne compréhension de l'histoire de Paris. On sent poindre ici les problèmes de l'objectivité du recensement et les débats qu'une telle sélection crée inévitablement. À partir de quand peut-on dire qu'un monument est historique ? Question plus délicate encore : à partir de quand et selon quels critères un monument est-il digne d'intérêt ?

Loin de nous la prétention de répondre à de telles questions qui feraient à elles seules l'objet d'un ouvrage à part entière. Nous avons seulement essayé de n'en point oublier et ne pas négliger ceux que leur " jeunesse " n'a pas patiné du lustre de l'histoire.

Bien sûr, il y aurait encore beaucoup à écrire sur chacun d'entre eux, chaque façade a son mot à dire, chaque fontaine, chaque statue peut être à l'origine de dizaines de questions auxquelles il faudrait répondre... Mais tel n'est pas l'ambition de cet ouvrage. Nous voulons, modestement, donner quelques clefs au lecteur pour l'aider à mieux comprendre la " plus belle ville du monde ".

Il ne s'agit pas d'un guide de visite, même si le meilleur moyen pour connaître Paris est encore de pratiquer ses rues et ses quartiers et d'aller à la rencontre de ces monuments dont la visite vaut souvent mieux que beaucoup de lectures...

Ruines des thermes de Julien.

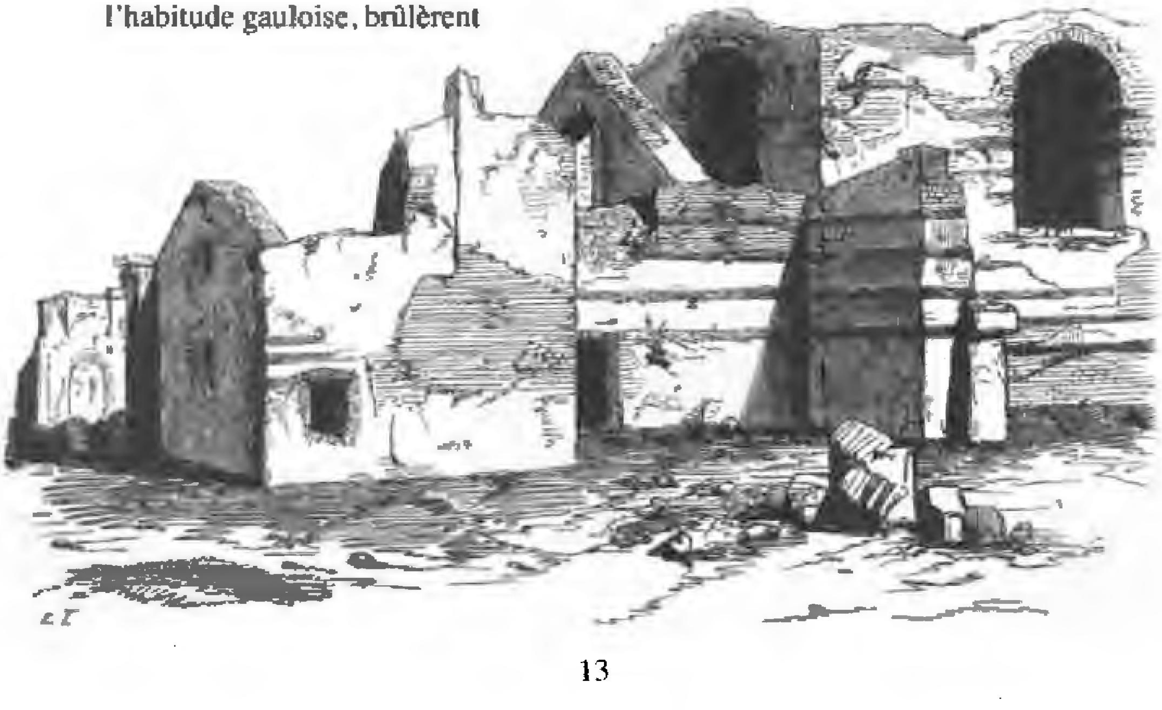
Repères historiques de la construction de Paris

Premiers habitants

On sait que le site de Paris, à l'origine constitué de marais et de forêts, est occupé depuis le cinquième millénaire, mais c'est depuis le troisième siècle avant notre ère que les premiers *Parisii* s'y installèrent de manière durable. Les rives de la Seine n'étant pas délimitées aussi nettement que de nos jours et étant soumises aux crues du fleuve, c'est sur l'île de la Cité que ces premiers habitants installèrent leurs bases. Ils se fournissaient en bois sur les collines de Montmartre, de Sainte-Geneviève et de Belleville, pour construire leurs huttes rondes ou carrées, colmatées par de la terre et recouvertes de chaume. Les troupeaux paissaient sur les bords de la Seine, tandis qu'un pont entre les deux rives permettait aux *Parisii* de lever des taxes sur les marchandises qui passaient aussi bien par voie fluviale que terrestre.

Les Romains

Ces avantages offerts par la géographie et la topographie du site ne passèrent pas inaperçus aux yeux des Romains qui avaient entrepris la conquête de la Gaule depuis 58 av. J.C.. Les *Parisii*, fidèles à l'habitude gauloise, brûlèrent



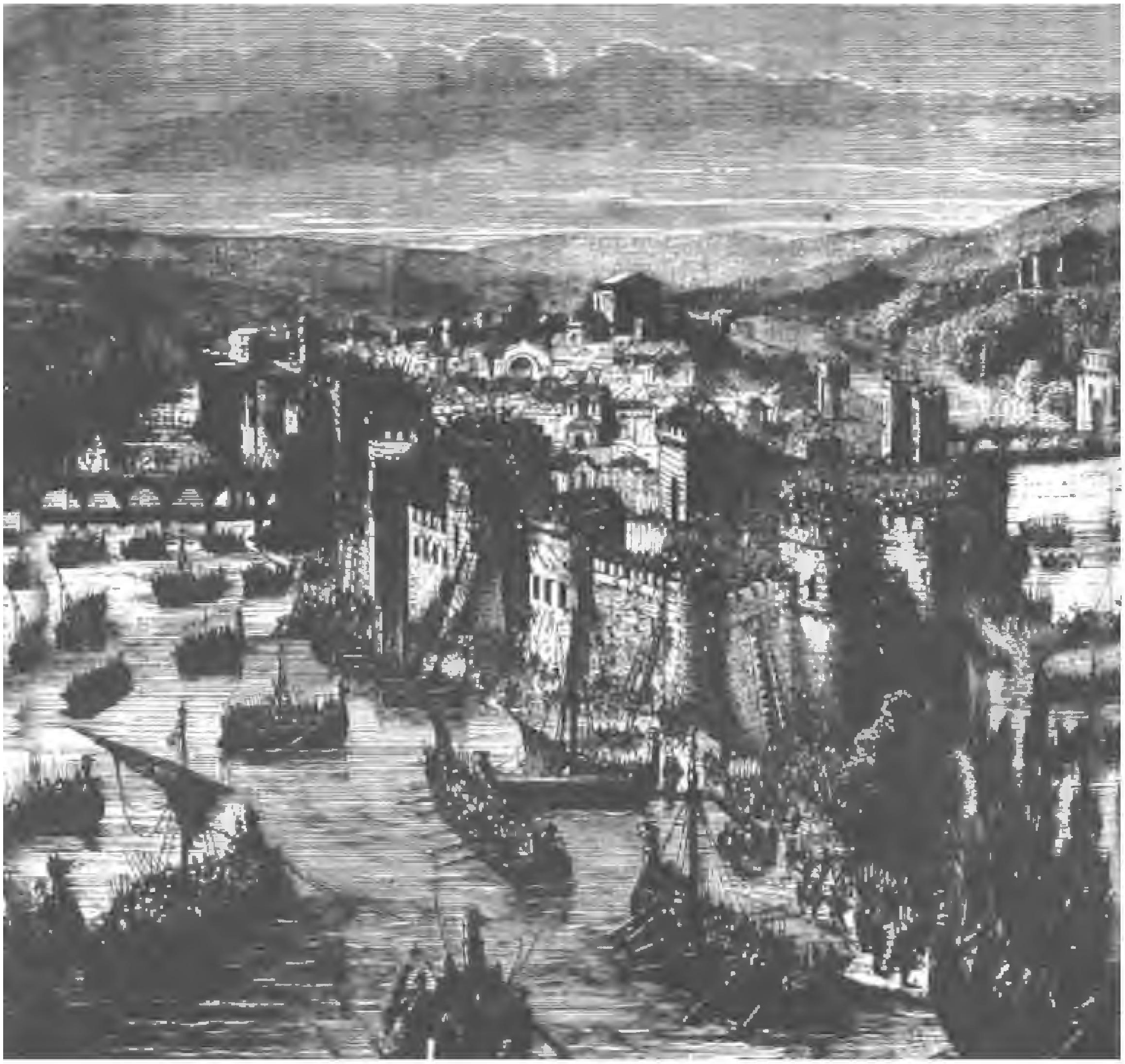
leur ville, sans que cela empêche l'abdication de 52 av J.C.. Rapidement, la ville reprit son expansion, s'étendant notamment sur les hauteurs de la montagne Sainte-Geneviève et autour des deux axes perpendiculaires chers aux Romains : le *cordo* (actuelle rue Saint-Jacques) et le *decumanus* formé naturellement par la Seine. La romanisation de Lutèce était lancée : sur la rive gauche, des arènes* pouvant accueillir jusqu'à quinze mille personnes ; au IIIe siècle, est construit un forum rectangulaire où se réunissait la population ; un aqueduc fut construit sur seize km depuis Arcueil pour alimenter en eau les nombreuses fontaines publiques ainsi que les thermes (v. Cluny) ; enfin, les maisons de l'île de la Cité furent reconstruites.

Une ville chrétienne

Dès le IVe siècle, la ville devient un important centre du Christianisme, mais au Ve siècle eurent lieu les grandes invasions dévastatrices. L'un de ces grands barbares s'installa néanmoins à Paris : Clovis. Converti au Christianisme par sa femme Clotilde, il fut baptisé à Reims en 498. C'est lui qui fit construire une église sur la montagne sainte Geneviève, en mémoire de la célèbre sainte qui exhorta le peuple à résister à Attila. En 511, il mourut, laissant à ses fils se partager son royaume, Paris leur appartenant en commun. Aux Ve et VIe siècles, les constructions religieuses continuèrent, Childebert (v. 495-558), bâtissant sur les conseils de l'évêque saint Germain, une église dédiée à saint Vincent dont il avait rapporté les reliques d'Espagne ; le célèbre évêque y reçut sa sépulture (576), et l'église devint celle de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés*. C'est de cette époque que datent également les églises Saint-Julien-le-Pauvre* et Saint-Laurent*, dans le faubourg Saint-Martin. Un des sommets de l'architecture religieuse fut atteint avec le dernier grand roi Mérovingien : Dagobert (v. 604-639) qui fit construire la basilique à Saint-Denis, au nord de Paris.

Paris devient capitale

Les rois carolingiens ne résidèrent pas à Paris qui, tout en perdant de sa prépondérance, demeura un centre culturel important. Le rythme des constructions diminua, mais nombre des lieux existants furent transformés et réutilisés, selon les idées d'Alcuin, collaborateur de Charlemagne. Avec le IXe siècle, arrivèrent les invasions normandes par la Seine, notamment. La population dut se réfugier dans l'île de la Cité. La protection des deux ponts s'accompagna du renforcement de l'ancien rempart entourant la ville qui se trouve désormais enfermée dans l'île. C'est là que Eudes, comte de Paris, tint le siège de 885-886. Cet espace était polarisé par le Palais et le domaine de l'église, tandis que chacune de ses extrémités était dévolue à la pâture des bêtes. Eudes devint roi en 888 et fit de Paris la capitale de son royaume. À l'inté-


Siège de Paris par les Normands

rieur des murailles se croisaient deux rues et une grande place était " réservée " aux commerçants.

Au Xe siècle, les abbayes de la rive gauche s'entourèrent de murs, permettant ainsi à de nombreux serfs de bénéficier de leur protection, mais les constructions n'étaient pas exclusivement religieuses : un premier hôtel de ville*, dit à l'époque " Parloir aux bourgeois ", fut bâti sur les ruines d'un édifice romain.

Le Paris des Capétiens

Les Capétiens firent de Paris le siège principal de leur royauté, Hugues Capet s'asseyant sur le trône de France en 987, grâce, notamment, à l'appui


Élection de Hugues Capet en 987.

de l'Église. Son fils, Robert le Pieux (v. 972-1031), fut à l'origine de nombreuses donations au clergé, par le biais de diplômes dont certains nous sont parvenus. Henri Ier (1008-1060) qui lui succéda, se distingua lui aussi par la fondation de couvents, comme le prieuré de Saint-Martin-des-Champs (v. Conservatoire national des Arts et Métiers). C'est à l'époque de Louis VI le Gros (1081-1137) que les communes s'émancipèrent au détriment des seigneurs. À Paris, l'administration municipale se trouvait entre les mains des confréries marchandes dont une des plus puissantes était celle des marchands de l'eau. Sous son règne également, fut élevée une enceinte entourant les faubourgs de la rive droite : pour la première fois, la ville s'étendait de chaque côté du fleuve (la rive gauche restant le terrain privilégié pour les champs et les vignes). Enfin, en 1133, Louis VI fonda, sous l'impulsion de sa femme Adélaïde de Savoie, une abbaye de bénédictines sur les hauteurs de Montmartre ; il fut également le fondateur de l'église Saint-Jacques de la Boucherie dont la tour Saint-Jacques* est aujourd'hui le dernier vestige.

La naissance du Louvre et de Notre-Dame

Sous le règne de Philippe Auguste (1165-1226), débute le chantier du Louvre, mais également la construction d'une nouvelle enceinte jalonnée de

tours et de poternes pour se protéger d'un côté par Richard Cœur de Lion et de l'autre par les seigneurs de Flandre et de Bourgogne. D'un point de vue architectural, c'est à cette époque que le style " ogival " supplante l'art roman ; Notre-Dame de Paris*, dont Maurice de Sully lance les travaux en 1163, en est l'un des plus beaux fleurons. En 1200, le chœur, le transept et la nef sont construits et en 1250, les deux tours sont achevées.

Louis IX

Le XIIIe siècle est celui du roi que l'on n'appela vite plus que saint Louis (1214-127). Celui-ci fonda nombre d'écoles et collèges, l'hospice des Quinze-Vingt destiné aux aveugles, des églises comme Saint-Julien-le-Pauvre* mais aussi et surtout la Sainte-Chapelle*, construite sur l'île de la Cité, de 1242 à 1246. De cette époque date également le pavage et la dénomination de quelques rues, certaines le tirant du nom de couvents (rue des Blancs-Manteaux), d'autres dans la profession, le patronyme ou encore une caractéristique d'une personne y résidant (rue de l'homme armé).

Saint Louis à Vincennes.



Paris au début du XIVe siècle

De nombreux collèges sont fondés, regroupés pour la plupart dans le quartier latin, souvent financés par des ecclésiastiques. Ce fut le cas du collège de Navarre (sur le site occupé plus tard par l'École Polytechnique), créé en 1304 par Jeanne de Navarre, femme de Philippe Le Bel. Mais depuis le règne de Louis VII, un nouveau pouvoir existait : celui exercé par les Templiers dont l'établissement s'étendait sur tout notre actuel quartier du Temple*. Philippe le Bel les poursuivit et s'empara de leurs biens en 1309. Au début de ce XIVe siècle, Paris était une ville de 200 000 habitants, soit la plus grande d'Occident.

Étienne Marcel et Charles V

La guerre de Cent Ans qui débute en 1337 et la Grande Peste de 1348-1349 eurent des répercussions sur la construction de Paris, jusqu'au règne de Charles V qui débuta pourtant par son opposition au prévôt des marchands Étienne Marcel, en 1358. Bien que soldée par un échec cette première révo-

Étienne Marcel faisant fortifier Paris



lution parisienne fut à l'origine de la construction d'un nouveau rempart qui - fait nouveau – protégeait les faubourgs de la rive droite. Le même Étienne Marcel transféra l'administration de la Ville du Parloir aux Bourgeois à la Maison aux Piliers, construite pour l'occasion sur la place de Grève.

Cet épisode fit comprendre à Charles V (1338-1380), l'importance pour un roi de pouvoir se protéger de manière sûre. C'est pour cela qu'il fit réaménager le Louvre, idéalement placé entre la ville et la campagne. Cependant, Charles V, et après lui Charles VI le Fou, y demeurèrent peu, préférant à la solennité du château l'hôtel Saint-Pol, dans le Marais. Mais le roi continua le travail de fortification d'Étienne Marcel, élevant à l'est de la ville, la Bastille*. Enfin, dans les années 1360-1370, il poursuit les travaux de ses prédécesseurs à Vincennes où, après avoir achevé le donjon (1369), il fait exécuter une importante enceinte autour du château, avant de lancer les travaux d'une sainte chapelle.

Le XVe siècle

Le XVe siècle est désastreux pour la France et sa capitale : Charles VI (1368-1422) est devenu fou, tandis que les Armagnacs et les Bourguignons se livrent à une véritable guerre civile. La terrible épidémie de 1418 n'arrange rien et, ne sachant plus où enterrer les cadavres, l'on dut se résoudre à creuser de grandes fosses. La fin du siècle est plus sereine sur le plan politique, et Paris s'orne de nouveau d'édifices somptueux, comme l'hôtel de Sens* ou l'hôtel de Cluny*.

François Ier

Le règne de François Ier (1515-1547), vit le style " ogival " supplanté par une architecture nouvelle, inspirée par les expéditions italiennes. C'est à cette époque que sont bâties Saint-Étienne-du-Mont* et Saint-Eustache* et que Pierre Lescot et Jean Goujon œuvrent au Louvre. En effet, la destruction de l'ancien donjon (1528) et la reconstruction d'un nouveau palais à vocation résidentielle, sont une des marques les plus visibles de cette inspiration italienne : c'est l'origine de la cour carrée. François Ier fit également reconstruire l'Hôtel de ville* dont les travaux débutèrent en 1533 pour ne s'achever qu'un siècle plus tard.

Henri III et Henri IV

Sous les successeurs de François Ier, les constructions continuèrent, notamment sous le règne d'Henri III, quand débuta le chantier du Pont-Neuf* (1578). Mais c'est surtout sous le règne d'Henri IV – qui pensait que Paris valait bien une messe – que la ville connut de nombreuses transformations, les hôtels particuliers fleurissant partout, comme celui de Monsieur de


Entrée d'Henri IV à Paris

Carnavalet*. C'est dans cet esprit que fut décidée, en 1605, la construction de la place royale (actuelle place des Vosges*), inaugurée en 1612. Les établissements religieux n'étaient pas en reste et les deux femmes d'Henri IV, Marguerite de Valois et Marie de Médicis, firent construire, respectivement le couvent des Petits-Augustins et l'hôpital de la Charité, communément appelé Saint-Père, ainsi que l'hôpital Saint-Louis* destiné aux pestiférés.

Le règne de Louis XIII (1610-1643)

Si le règne de Louis XIII est marqué par l'élévation d'une nouvelle muraille, force est de constater que ce fut également le temps de constructions prestigieuses : des églises furent également bâties, comme Saint-Paul-Saint-Louis* ; Marie de Médicis se fit construire une magnifique résidence à l'inspiration italienne : le palais du Luxembourg* (à partir de 1615) ; l'architecte Marie regroupa l'île aux Vaches et l'île Notre-Dame, créant l'île

Saint-Louis, et construisit le Pont-Marie* ; Richelieu dota le collège de la Sorbonne d'une nouvelle chapelle (1626) et se fit construire ce qui allait devenir le Palais-Royal* ; enfin, Anne d'Autriche fit débuter les travaux du Val-de-Grâce* (1645).

Le siècle de Louis XIV (1661-1715)

Le siècle de Louis XIV ne fut pas seulement celui de Versailles. Certes Paris et le pouvoir central semblèrent divorcer lorsque éclata la Fronde, puis quand le roi installa la cour à Versailles, mais celui-ci, tout en diminuant le pouvoir municipal, veillait à la salubrité de Paris, prenant des mesures pour l'entretien et l'éclairage des rues, remplaçant les remparts par une ceinture de boulevards et aménageant des quais et des ports nouveaux. Il confia également à Le Vau la réalisation des travaux du Louvre, la cour carrée étant achevée par la colonnade de Perrault (1668). Juste à côté, Colbert fit aux Tuileries*, un jardin nivelé sur deux terrasses, perspective agrandie par une promenade qui allait devenir les Champs-Élysées*. Pour les blessés de ses multiples campagnes, Louis XIV confia à Libéral Bruant la construction des Invalides* (1671-1678), alors que Jules-Hardouin Mansart se vit lui confier celle de Saint-Louis-des-Invalides (1676-1706). La célébration des victoires de l'armée française était assurée par des ouvrages monumentaux comme les portes Saint-Denis* (1672) et Saint-Martin* (1674) ou la place des Victoires* (1686). Les constructions religieuses n'étaient pas en reste, comme en témoigne la monumentale église Saint-Sulpice*, alors que le problème de la mendicité était en partie résolu par l'aménagement de l'hôpital de la Salpêtrière* dans les locaux d'une ancienne poudrière. Avec Colbert, les bâtiments militaires et religieux se voient complétés par des bâtiments industriels ou scientifiques, comme l'Observatoire* répondant à la création de l'Académie des Sciences en 1666. Les constructions privées continuèrent, comme l'illustre l'hôtel de Soubise* (1705-1709).



Louis XIV

Le XVIIIe siècle

Après la mort de Louis XIV en 1715, Paris connaît les fastes de la régence de Philippe d'Orléans, avant que Louis XV, devenu majeur, ne retourne à Versailles. C'est sous le règne de ce dernier (1715-1774) que l'on commence à inscrire le nom des rues à leurs extrémités, à numéroter les maisons et que l'on matérialise par des bornes le méridien de Paris allant de l'Observatoire à Montmartre. Deux nouveaux hôtels particuliers semblaient alors polariser la vie publique : celui construit pour le comte d'Évreux (aujourd'hui palais de l'Elysée*) et celui élevé pour la duchesse de Bourbon à partir de 1722 : notre Assemblée nationale*. Sous l'impulsion de Madame de Pompadour, Louis XV fit construire l'École Militaire*, destinée aux gentilshommes peu fortunés désirant devenir officiers (1748). Pour la production de la monnaie, Louis XV choisit de faire édifier en lieu et place de l'hôtel Conti : l'hôtel des Monnaies*. Enfin, comme ses prédécesseurs, le souverain voulait une place à son nom, ce qui fut fait avec la place royale aménagée à partir de 1755 par Jacques-Ange Gabriel ; elle deviendra notre place de la Concorde*. En 1757-1758, débutèrent les travaux de l'église Sainte-Geneviève (Panthéon*) dont le plan adopté par Soufflot est en forme de croix grecque. Son pendant sur la rive droite devait résider dans la construction de l'église de la Madeleine*. Vers 1760, fut établie de manière définitive la poste à Paris, alors que les fiacres se multipliaient, permettant notamment aux Parisiens de jouir de la promenade publique des Champs-Élysées*. Mais le règne de Louis XV fut surtout marqué par les fêtes données à Paris, le peuple organisant lui aussi une célèbre joute nautique sur la Seine en 1751.

Les fêtes continuèrent sous le règne de Louis XVI (1774-1792) qui, bien que résidant à Versailles, se rendait souvent à Paris. C'est lui qui décide, sur la proposition des Fermiers Généraux (chargés de lever les taxes) de construire une enceinte entourant les faubourgs :



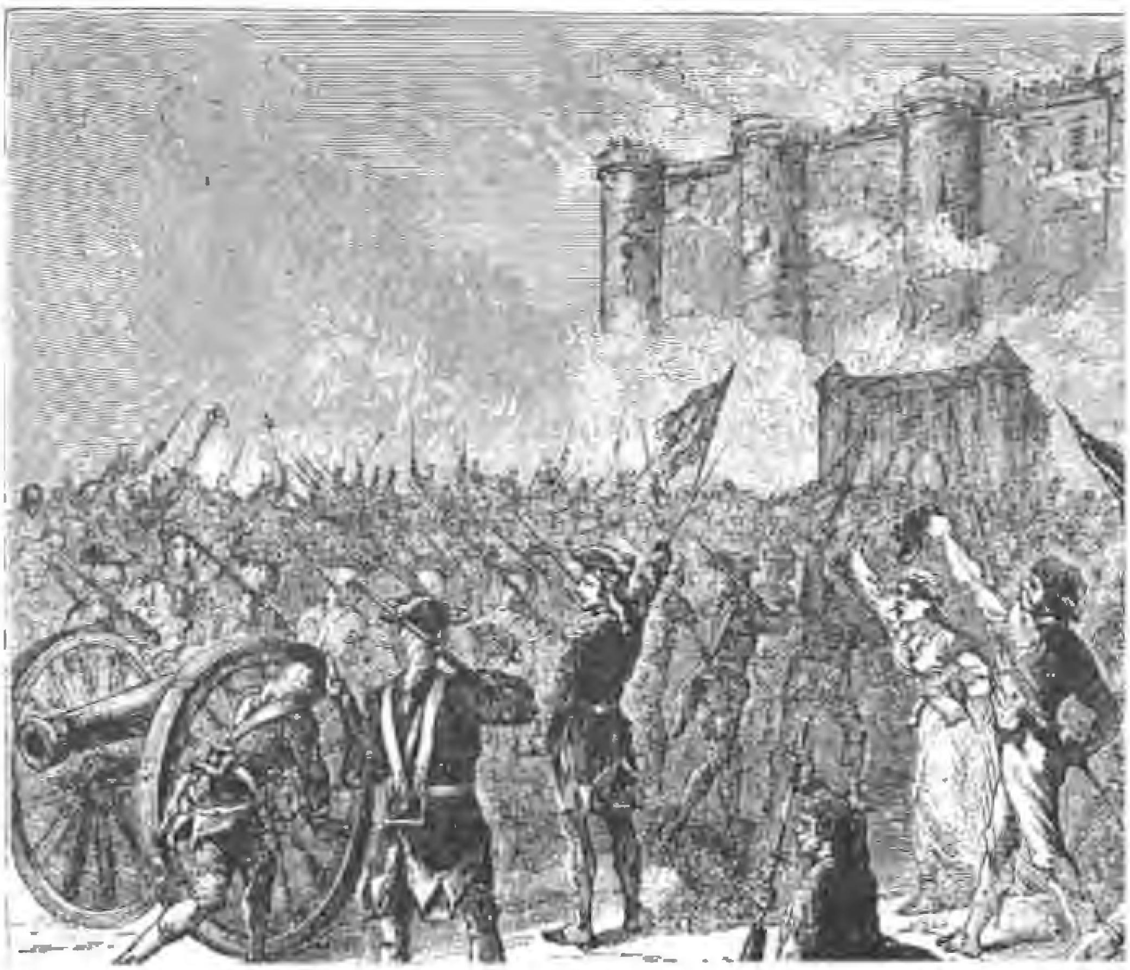
Louis XV

La prise de la Bastille.

celle-ci suivait le tracé de nos boulevards extérieurs et était jalonnée de postes de contrôle, comme la rotonde de La Villette* ou la barrière du Trône (aujourd'hui place de la Nation*), toutes deux dessinées par l'architecte Claude-Nicolas Ledoux. À des fins commerciales également, fut aménagée une ancienne halle au blé (v. Bourse de Commerce*). Louis XVI décide par ailleurs de reloger la Comédie-Française à l'Odéon*, en lieu et place de l'hôtel de Condé.

La Révolution

À la convocation des États-Généraux, Paris vécut dans une fièvre constante et la prise de la Bastille* devint un symbole de la Révolution. Pendant la Terreur (1792), de nombreux bâtiments furent transformés en prison, comme le Temple*, le Luxembourg* ou la Conciergerie*. Mais au cours des trois années que dura la Convention (1792-1795), des institutions furent créées, comme l'École Polytechnique ((d'abord installée dans l'hôtel de Lassay), l'École Normale Supérieure dans le collège du Plessis (avant d'intégrer la





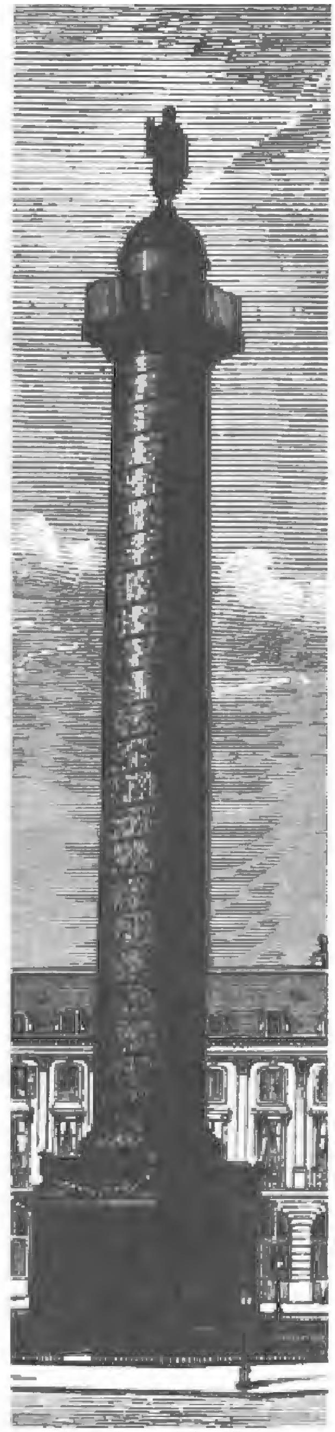
Sacre de Napoléon Bonaparte, à Notre-Dame.

rue d'Ulm en 1845), ou le Conservatoire des Arts et Métiers*, crée en 1794. De son côté, le Jardin des Plantes* qui avait déjà considérablement évolué sous l'intendance de Buffon (1739-1788) fut nommé Muséum d'Histoire naturelle. Enfin, sous le Directoire, Paris fut divisé en douze arrondissements, division qui perdura jusqu'à l'annexion des communes suburbaines en 1860.

Paris sous Napoléon Bonaparte

Avec le coup d'État du 18 brumaire (9-10 novembre 1799), un nouveau régime prit place avec, à sa tête, le premier consul Napoléon Bonaparte. Le 2 décembre 1804, Napoléon Ier est sacré à Notre-Dame par le pape Pie VII. C'est l'époque des premiers passages couverts et de la généralisation des trottoirs, tandis que les infrastructures sont renforcées avec la construction de nouveaux ponts, comme celui des Arts* (1802-1804). En 1804, un décret interdisant définitivement les inhumations en ville, on se lance dans l'aménagement des cimetières de Montparnasse*, Montmartre* et du Père-Lachaise*. Toujours dans un souci de salubrité publique, c'est à partir de 1805 que l'on commence à inspecter les 26 km d'égouts existants afin de pouvoir développer le réseau, alors qu'un autre décret, en 1810, éjecte hors

de la ville les abattoirs. L'élévation de, monuments majestueux ne s'arrête pas pour autant et, en 1808, Napoléon confie à Brongniart la construction d'un " Palais impérial de la Bourse* ". L'empereur fait également refaire la façade de notre Assemblée Nationale*, pendant sur la rive gauche de la Madeleine* dont le plan fut de nouveau modifié et qui fut dédié à la Grande Armée, tout comme l'Arc de Triomphe*, à l'ouest de Paris, commencé en 1806, mais achevé seulement en 1836. Un autre arc de triomphe fut érigé à l'entrée du palais des Tuileries*, célébrant les victoires de 1805. En 1810, fut élevée, place Vendôme*, une colonne représentant les faits de guerre de l'empereur. Également au début du XXe siècle, l'on décida la réalisation d'un réseau de canaux dont celui de l'Ourcq et le canal Saint-Martin*.

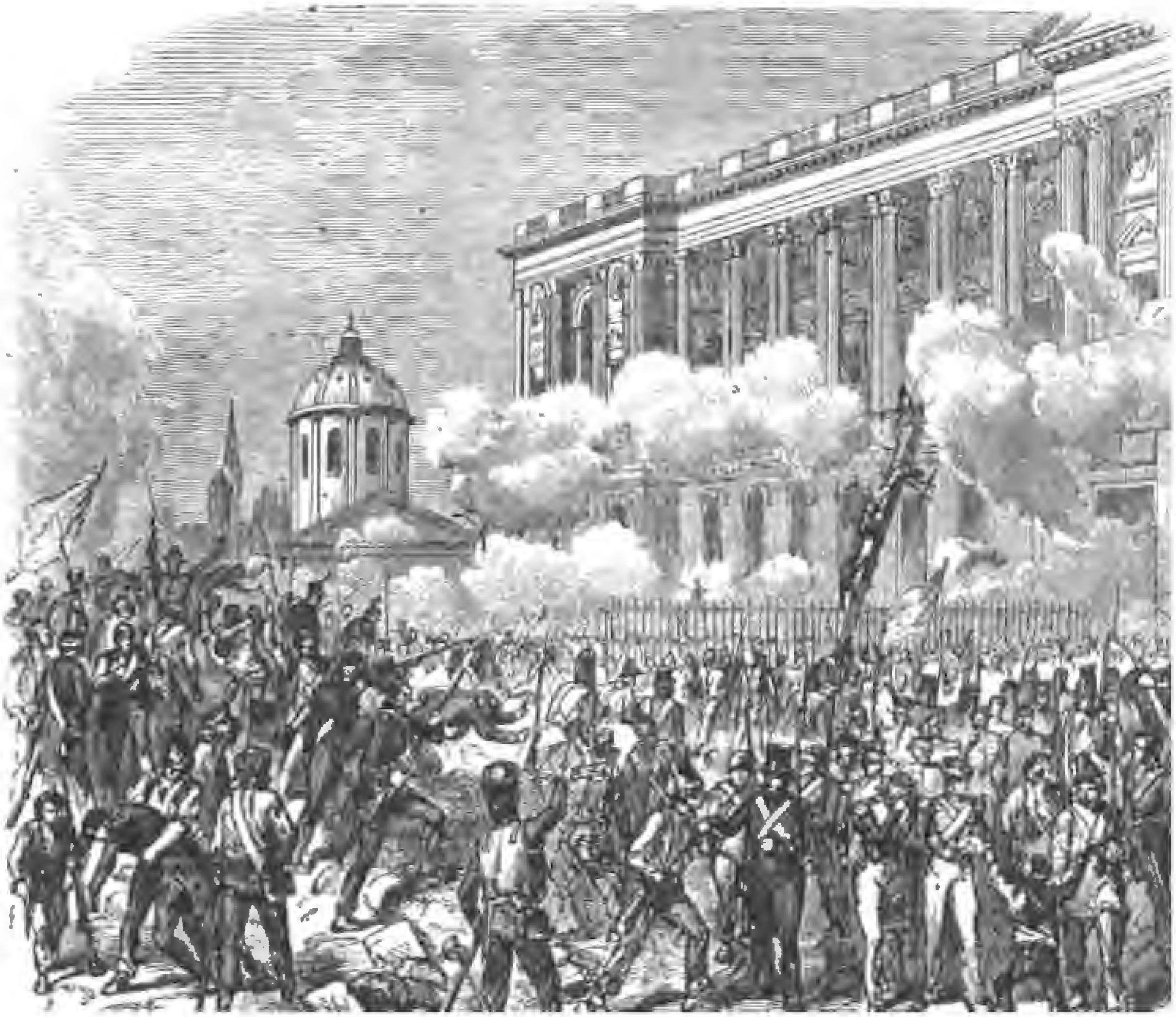

La colonne Vendôme

Paris sous la Restauration (1815-1830)

Les années 1814 et 1815 marquent la chute de l'Empire. Paris est occupé par un million de soldats venus de toute l'Europe. Mais avec la Restauration (1815-1830), l'urbanisation reprend son rythme : c'est ainsi que l'on achève le canal Saint-Martin de 1822 à 1825, que l'on redonne à la Madeleine son caractère religieux, que l'on construit de nouveaux lotissements, comme celui de la Nouvelle Athènes, proche de la place Saint-Georges ouverte en 1824. Non loin, fut également élevée l'église Notre-Dame-de-Lorette*, à l'imitation des basiliques romaines, alors que, dans le faubourg Poissonnière, on construisit l'église Saint-Vincent-de-Paul*. Dans le centre de la capitale, les passages couverts se multipliaient, comme les passages Choiseul*, Vivienne*, Colbert* ou Véro-Dodat.

Les Trois Glorieuses

Les 27, 28 et 29 juillet 1830 eurent lieu ce que l'on appela les Trois Glorieuses. Les émeutes éclatèrent le 27, le lendemain le drapeau tricolore faisait son apparition à l'Hôtel de Ville* et, le 29, des barricades furent dressées partout dans la capitale. Charles X, qui avait succédé à son frère



La prise du Louvre, en 1830.

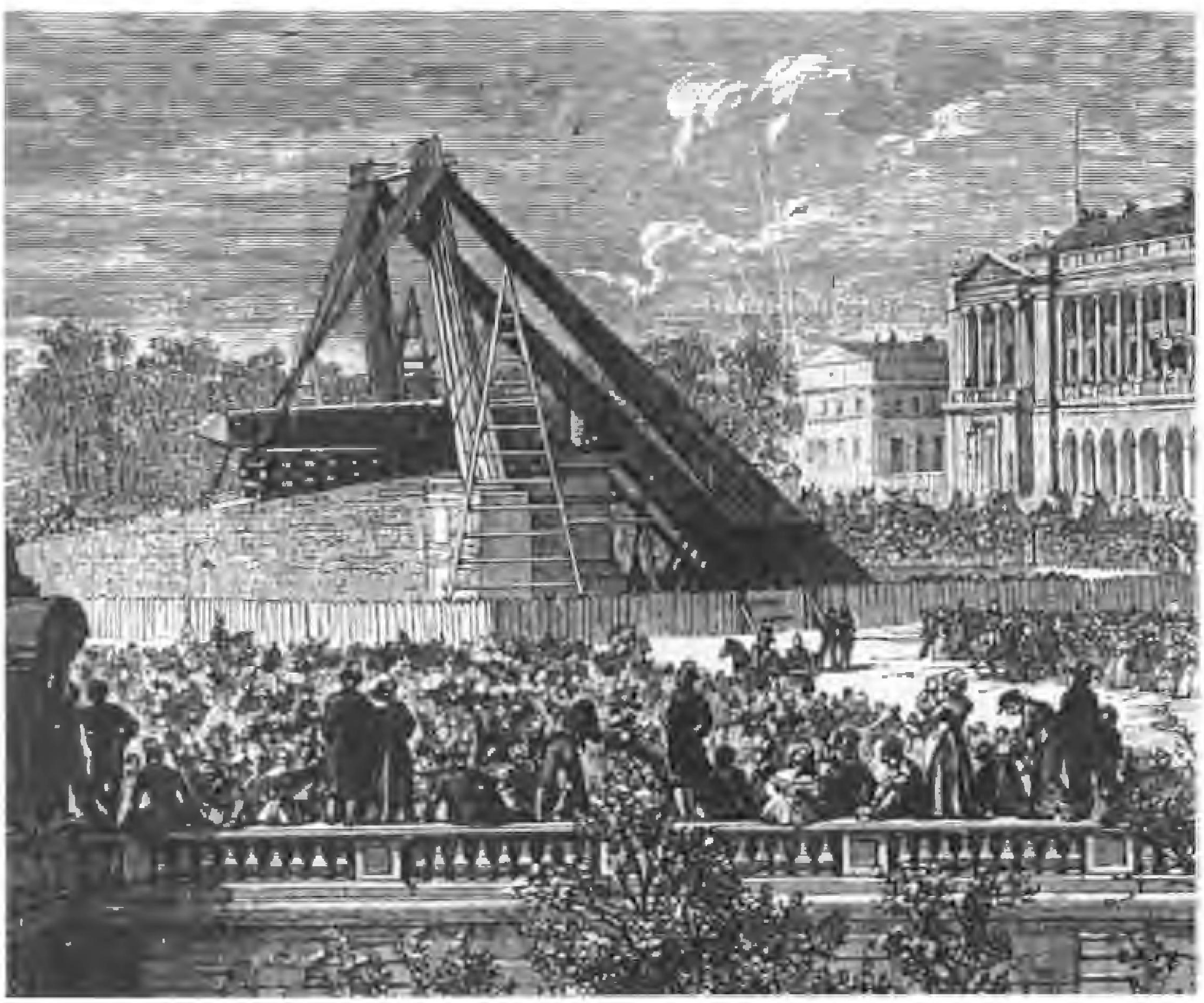
Louis XVIII sur le trône de France (à la mort de ce dernier en 1824), dut abdiquer et laisser sa place à Louis-Philippe d'Orléans. Un nouveau régime commençait : la Monarchie de Juillet. Cette monarchie constitutionnelle devait perdurer jusqu'en 1848.

La Monarchie de Juillet (1830-1848)

L'occupation de 1815 avait été un traumatisme pour les Parisiens. Ainsi en 1841, Thiers décida la construction d'un mur long de 39 km. Mais la Monarchie de Juillet marque aussi le retour aux constructions monumentales, comme la colonne de Juillet sur la place de la Bastille* ou l'obélisque de Louqsor, mise en place en 1836 place de la Concorde*. Paris voit également se multiplier les fontaines monumentales, souvent l'œuvre de Ludovic Visconti, comme celle des Quatre-Évêques*, place Saint-Sulpice*

(1847) ou celle du square Louvois* dont les quatre figures féminines symbolisent les fleuves français. De leur côté, la Madeleine* et l'Arc de Triomphe* sont enfin achevés. C'est en ce milieu du XIXe siècle que Paris devient la tête de lignes des chemins de fer français alors en plein essor. La construction des gares suit la croissance du trafic : ainsi la gare de l'Est* est construite en 1847-1850 pour servir d'embarcadère pour la ligne Paris-Strasbourg. Mais les transports se développent aussi à l'échelle municipale et, en 1840, les omnibus forment un réseau de vingt-trois lignes exploitées par treize compagnies différentes. L'épidémie de choléra de 1832 fut à l'origine de la construction de l'hôpital Lariboisière*, mais attira aussi l'attention sur la nécessité d'assainir le réseau d'égouts. Ce dernier, sous l'impulsion notamment du préfet Rambuteau, atteint 96 km en 1840. Citons enfin la bibliothèque Sainte-Geneviève* qui, par la structure métallique utilisée par Labrouste, semblait préfigurer l'architecture du Second Empire.

L'érection de l'obélisque de Louxor, place de la Concorde, en 1836.



1848

Du 22 au 24 février 1848, Paris connaît une nouvelle révolution qui pousse Louis-Philippe à abdiquer. En 1851, sous l'éphémère IIe République, la population atteint le million d'habitants. Avec le règne de Napoléon III, après son élection comme président de la République, puis son coup d'État du 2 décembre 1852, va pouvoir commencer l'œuvre d'Haussmann.

Lamartine à l'Hôtel de Ville en 1848.



Le Second Empire (1852-1870)

Napoléon III, choqué par la vétusté et l'insalubrité de Paris, entreprend la destruction de quartiers entiers pour établir de grandes voies aérées, favorisant la circulation et le développement de la capitale. L'exemple le plus frappant reste le chantier de l'Île de la Cité sur laquelle furent construits le Tribunal de Commerce, l'Hôtel-Dieu* et la Préfecture de Police, tandis que l'on réaménageait le Palais de Justice*. Quant aux travaux de l'ensemble

Mariage de Napoléon III à Notre-Dame.



Louvre-Rivoli, interrompus depuis Napoléon Ier, ils reprennent sous la responsabilité de Visconti puis Lefuel. Mais le chef-d'œuvre du XIXe siècle reste pour beaucoup l'Opéra* de Charles Garnier, remarquable, entre autres, par sa façade et son grand escalier. Profitant de cet âge d'or du théâtre, deux autres furent bâtis : le théâtre Lyrique (actuel théâtre de la Ville) et du Cirque (actuel théâtre du Châtelet), symétriques sur la place du Châtelet*. Les Champs-Élysées* deviennent une promenade à la mode, se couvrant d'établissements et d'hôtels particuliers. Un effort fut également accompli au niveau de la vie de quartier : Haussmann fit construire des églises, comme Saint-Augustin* dont la structure métallique est caractéristique de cette époque et de l'œuvre de Victor Baltard, également architecte des anciennes Halles*. Cette architecture est aussi visible à la gare du Nord* (1861-1864) et dans la salle des imprimés de la bibliothèque nationale* (rue Richelieu), œuvre de Labrouste. Les parcs n'étaient pas oubliés, comme en témoigne le réaménagement du bois de Vincennes et la transformation en parc des anciennes carrières de gypse aux Buttes-Chaumont*.

L'Artillerie des Fédérés à Montmartre en 1871.



La Commune et les débuts de la IIIe République

Le 2 septembre 1870, l'armée française capitula à Sedan. Le 4 septembre, la République fut proclamée après que la foule eut envahi le Palais-Bourbon*. Il s'agissait une nouvelle fois de défendre la ville encerclée. L'armistice signé, le calme ne revint pas pour autant, lorsque le 18 mars 1871, le gouvernement tenta de reprendre les canons de la butte Montmartre. Le peuple ne supporta pas la provocation et organisa la Commune de Paris, qui ne capitula qu'au terme de la semaine sanglante du 22 au 28 mai 1871.

L'Hôtel de Ville*, détruit en 1871, dut être reconstruit de 1873 à 1882 et un monument expiatoire fut élevé sur les hauteurs de Montmartre. Financée par des fonds privés, l'architecture du Sacré-Cœur* fut vivement critiquée. Le mouvement religieux se manifesta également par la construction de deux grandes synagogues*, rue de la Victoire et rue des Tournelles. Mais l'époque était aussi aux grands magasins, alors en pleine expansion, comme le Bon Marché*, ou le Printemps* créé en 1881.

Le Temps des Expositions universelles

La IIIe République est, en France, la grande période des expositions universelles, comme celle de 1878 pour laquelle fut bâtie le premier palais du Trocadéro*, ou celle de 1889 pour laquelle l'ingénieur Gustave Eiffel fit construire sa grande tour, malgré les protestations de nombreux intellectuels. Pour l'exposition universelle de 1900, furent bâtis les Grand et Petit Palais*, dont la décoration nécessita l'aide de nombreux sculpteurs ; tout comme pour le pont Alexandre III*, construit pour la même occasion. C'est également le cas de la gare d'Orsay*, née de la volonté de la Compagnie des Chemins de fer d'Orléans et du Sud-Ouest de doter la capitale d'une gare centrale pour l'exposition. C'est aussi devant l'imminence de l'exposition de 1900 que l'on confie la réalisation d'un métropolitain à l'ingénieur Fulgence Bienvenüe. La première ligne (Porte-de-Vincennes- Porte-Maillot) ouvre le 19 juillet de cette première année du siècle. Elle donne lieu à des bouches de métro spectaculaires, comme celles réalisées par Hector Guimard, si caractéristiques de l'Art Nouveau.

Le XXe siècle

Au siècle du métal succède celui du béton, de l'acier, de la brique et du verre. Les deux guerres mondiales laissent un souvenir traumatisant et l'on parle plus de reconstruction que de construction à proprement parler. Il faut attendre la deuxième moitié du siècle et les “ Grands travaux ” des présidents pour que des transformations viennent de nouveau bouleverser la géographie parisienne.

C'est néanmoins pour l'exposition universelle de 1937 que l'on décide de détruire l'ancien Trocadéro et de bâtir le palais de Chaillot* ainsi que le



palais de Tokyo* qui abrite notamment aujourd'hui le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Au cours des années 1950-1960, tandis que l'urbanisme vertical triomphait, des immeubles d'équipements et des bureaux, comme la Maison de la Radio* furent construits. À partir de 1970, le temps était aux Grands Projets, dont l'ère débuta avec le centre culturel Georges-Pompidou*, en 1971 ; l'œuvre de Renzo Piano et Richard Rogers souleva une vive polémique. Le marché de Rungis créé, tous les commerçants quittèrent les Halles de Paris en 1969, sur lesquelles on construisit un vaste centre d'activités : le Forum des Halles. Sous les deux septennats de François Mitterrand, eurent lieu de nombreux travaux, comme la construction de l'Institut du Monde Arabe*, le parc de la Villette* à l'emplacement des anciens abattoirs, la gare d'Orsay* transformée en musée dédié à l'art du XIXe siècle, et l'Opéra Bastille* inauguré en 1989. François Mitterrand fait également aménager le Grand Louvre*, dont la pyramide de Pei fit scandale, pour en faire le plus grand musée du monde, et la Bibliothèque Nationale de France* qui porte aujourd'hui son nom. Citons enfin le quartier de la Défense dont le réaménagement avait été décidé en 1955 et dont l'arche est aujourd'hui le symbole.

L'Exposition universelle de 1889.

This page intentionally left blank

Les monuments

This page intentionally left blank

A

Palais abbatial
2, rue de l'abbaye

Le Palais abbatial est l'un des vestiges de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*. Le cardinal Charles de Bourbon, abbé de Saint-Germain-des-Prés en avait confié les travaux à Guillaume Marchant, en 1586. À la toute fin du

Prison de l'abbaye St-Germain-des-Prés, démolie en 1834.



XVIIe siècle, le cardinal Egon de Fürstenberg, abbé, y ajouta des communs dont la cour constitue l'actuelle place Fürstenberg.

C'est sur cette place, au numéro 6, que Delacroix installa son atelier à la fin de sa vie. C'est aujourd'hui un musée qui lui est tout naturellement dédié.

Assemblée Nationale :. Palais Bourbon et Hôtel de Lassay

Ministère des Affaires Étrangères
35-37, quai d'Orsay

Le Ministère des Affaires Étrangères, communément appelé " Quai d'Orsay ", loge dans un bâtiment construit de 1845 à 1854 par Jacques Lacornée. Au-dessus des fenêtres du premier étage, se trouvent des médaillons de marbre blanc destinés à l'origine à la représentation des emblèmes des états amis mais que les trop nombreux bouleversements géopolitiques ont rendu irréalisables. Sur le quai, les statues représentant les quatre continents sont d'Henri de Triqueti.

Hôtel d'Albret
31, rue des Francs-Bourgeois

L'histoire de cet hôtel remonte à 1585, quand le banquier italien Mario Bandini fit rénover et transformer une maison préexistante. En 1630, Gabriel de Guénégaud en fait l'acquisition, mais c'est surtout son fils qui transforme considérablement le lieu, aidé par François Mansart. À sa suite, c'est son beau-frère, César Phœbus d'Albret, maréchal de France, qui devient le nouveau propriétaire, laissant à l'occasion son nom à l'hôtel. En 1740, Jean-Baptiste du Tillet, président au Parlement de Paris, hérite de son oncle et fait reconstruire la façade sur rue (1741-1744), par Jean-Baptiste Vautrain, qui nous laisse ici un bon témoignage de ce qui fut le style Louis XV.

En 1989, la Ville de Paris se porte acquéreur de l'hôtel d'Albret et y loge la direction des Affaires culturelles.

Pont Alexandre III
7ème-8ème arrs.

Ce pont fait partie de l'ensemble urbain construit pour l'Exposition universelle de 1900, visant à créer une perspective entre les Champs-Élysées* et les Invalides* (v. Grand Palais). Les ingénieurs Jean Résal et Amédée Alby, épaulés par les architectes Cassien-Bernard et Gaston Cousin, construisirent

un pont avec une seule arche, répondant à un cahier des charges très strict, puisqu'il fallait voir la perspective précédemment citée, tout en respectant les impératifs de navigation fluviale. Ils s'entourèrent d'une équipe de dix-sept sculpteurs (parmi lesquels Jules Dalou, Emmanuel Frémiet, Georges Récipon, Laurent Marqueste...) qui œuvrèrent à la décoration des quatre piliers encadrant chaque extrémité du pont (surmontés de groupes équestres en bronze), et aux motifs marins ornant le tablier.

Hôtel d'Alméras
30, rue des Francs-Bourgeois

Contemporain de la place des Vosges, l'hôtel d'Alméras est l'un des derniers exemples de l'architecture de brique et de pierre. C'est surtout l'œuvre de Louis Métézeau, célèbre architecte du Roi, qui sut tirer parti de l'étroitesse du terrain que Pierre d'Alméras, conseiller et secrétaire du Roi, lui avait demandé de bâtir en 1611. En 1655, Louis Betauld acquiert l'hôtel qu'il modifie largement, puis, en 1719, c'est au tour de Robert Langlois de La Fortelle d'en devenir propriétaire.

Hôtel Amelot de Bisseuil
dit des Ambassadeurs de Hollande
47, rue Vieille-du-Temple

Jean-Baptiste Amelot de Bisseuil avait hérité cet hôtel de son père et décida de procéder à une grande rénovation qu'il confia à Pierre Cottard, de 1657 à 1660. La principale particularité de ses transformations réside dans la création de deux cours successives dont la plus " luxueuse " et la plus grande est, curieusement, la deuxième. Le portail est orné de sculptures représentant deux Renommés et, au revers, Remus et Romulus, œuvres de Thomas Regnaudin.

Il est probable que cet hôtel ait servi de résidence aux ambassadeurs de Hollande, même si ce n'est pas attesté.

Hôtel Amelot de Gournay
1, rue Saint-Dominique

L'hôtel tire son nom de Michel Amelot de Gournay, diplomate qui l'acheta en 1713 à l'architecte de l'édifice (1712) : Germain Boffrand. L'originalité de cet hôtel réside dans la forme ovale de sa cour d'honneur qui permit à Boffrand de tirer parti au maximum de l'exiguïté du terrain.

Ancien American Center
51, rue de Bercy

C'est pour son déménagement du boulevard Raspail où il était implanté depuis sa fondation en 1931, que l'American Center fit appel au célèbre architecte américain Franck O. Gehry, en 1994. Ce dernier utilisa un matériau classique, la pierre, pour le confronter à une architecture exubérante. Malgré la modernité du complexe intégrant salles de conférences, de spectacles, de cinéma et d'expositions, le bâtiment n'eut pas le succès espéré et dut fermer ses portes.

Parc André-Citroën
Rue Balard ; quai André-Citroën

Il s'agit-là du résulat de deux projets à l'origine concurrents. Constitué de 1988 à 1995 à l'exemple des jardins exotiques, le parc est l'œuvre, au nord, de Jean-Paul Viguier, Jean-François Jodry et Alain Provost et, au sud de Patrick Berger et Gilles Clément.

Arc de Triomphe
Place Charles-de-Gaulle

En 1806, Napoléon Ier, à la suite de la victoire de ses armées à Austerlitz, décide de l'érection d'un arc de triomphe sur la place de l'Étoile. Cette place se trouvait sur une butte marquant l'entrée de Paris par l'ouest.

Le 15 août 1806, la première pierre du projet de Jean-François Chalgrin est posée. Celui-ci s'est largement inspiré de l'arc de Titus, à Rome, mais en lui octroyant des dimensions colossales : plus de cinquante mètres de haut et quarante-cinq de large. Le chantier avance cependant lentement et à la mort de Chalgrin en 1811, c'est son élève Goust qui prend sa suite. Avec l'épisode des Cent jours puis les débuts de la Restauration, les travaux sont complètement arrêtés et il faut attendre 1826 pour qu'ils reprennent. Ils sont confiés à Jean-Nicolas Huyot puis à Abel Blouet. L'Arc de Triomphe est enfin achevé en 1836.

Évidemment, il ne s'agissait plus de célébrer uniquement les victoires de l'Empire. Le programme iconographique mise en place en 1833 illustre également la sauvegarde de la Patrie et les victoires de la Révolution. Les sculpteurs François Rude, Jean-Pierre Cortot et Antoine Etex représentent respectivement le départ des Volontaires de 1792 (communément nommé La Marseillaise), le Triomphe de 1810, la Résistance de 1814 et la Paix de 1815.

En 1854, la Place de l'Étoile prend son aspect quasi-définitif lorsque le



L'Arc de triomphe de l'Étoile.

baron Haussmann dote la place d'hôtels dits " des Maréchaux " mais, surtout, sept nouvelles avenues partant de la place, portant ainsi leur nombre à douze.

Au lendemain de la première guerre mondiale, c'est sous l'Arc de Triomphe que l'on place la tombe du soldat inconnu, symbolisé par la Flamme du Souvenir qui brûle depuis le 11 novembre 1923.

Grande Arche de la Défense : v. Défense

Arènes de Lutèce

6, rue des Arènes

Ce n'est qu'en 1869, lors du percement de la rue Monge, que cet édifice fut redécouvert. Oublié pendant de nombreux siècles, il dut encore attendre 1918 pour que ses vestiges soient enfin dégagés et restaurés, une partie restant encore sous les immeubles de la rue.

Contrairement à ce que son nom semble indiquer, il s'agit en réalité d'un amphithéâtre à scènes construit au Ier siècle, sur les flancs de la montagne Sainte-Geneviève. La pente permettait en effet à ses constructeurs d'économiser leur labeur. Il accueillait aussi bien des représentations de théâtre, de mime et de danse que des combats de gladiateurs et d'animaux. On estime à quinze mille le nombre de spectateurs qui pouvaient y assister.

Victime des invasions du IIIe siècle, l'amphithéâtre fut laissé à l'abandon, ses pierres réutilisées (pour une partie) et ses vestiges peu à peu oubliés.

Arsenal

1-3, rue de Sully

Pour préparer la guerre d'Italie, Louis XII fait construire un arsenal pour fondre des canons (1512). Mais c'est surtout en 1547, avec Henri II, que le site acquiert sa vraie dimension : le roi achète de nouveaux terrains et modernise les équipements existants. De 1715 à 1725, le nouveau grand Maître de l'Artillerie, le duc du Maine, confie les travaux à Germain Boffrand. En 1755, Marc-Antoine-René d'Argenson, marquis de Paulmy est nommé Grand Maître ; c'est lui qui fait aménager la célèbre bibliothèque pour y installer tous les livres qu'il avait acquis. Le comte d'Artois rachète la bibliothèque qu'il enrichit en 1785. En 1788, l'Arsenal est supprimé par édit et en 1797, un décret crée la bibliothèque nationale de l'Arsenal. En 1807, une partie des bâtiments est rasée par le percement du boulevard Sully.

Tout proche se dresse le pavillon de l'Arsenal, élevé en 1878 et racheté en 1988 par la Ville de Paris pour y organiser des expositions relatives à l'architecture.

Musée national des Arts Africains et océaniens
293, avenue Dausmenil

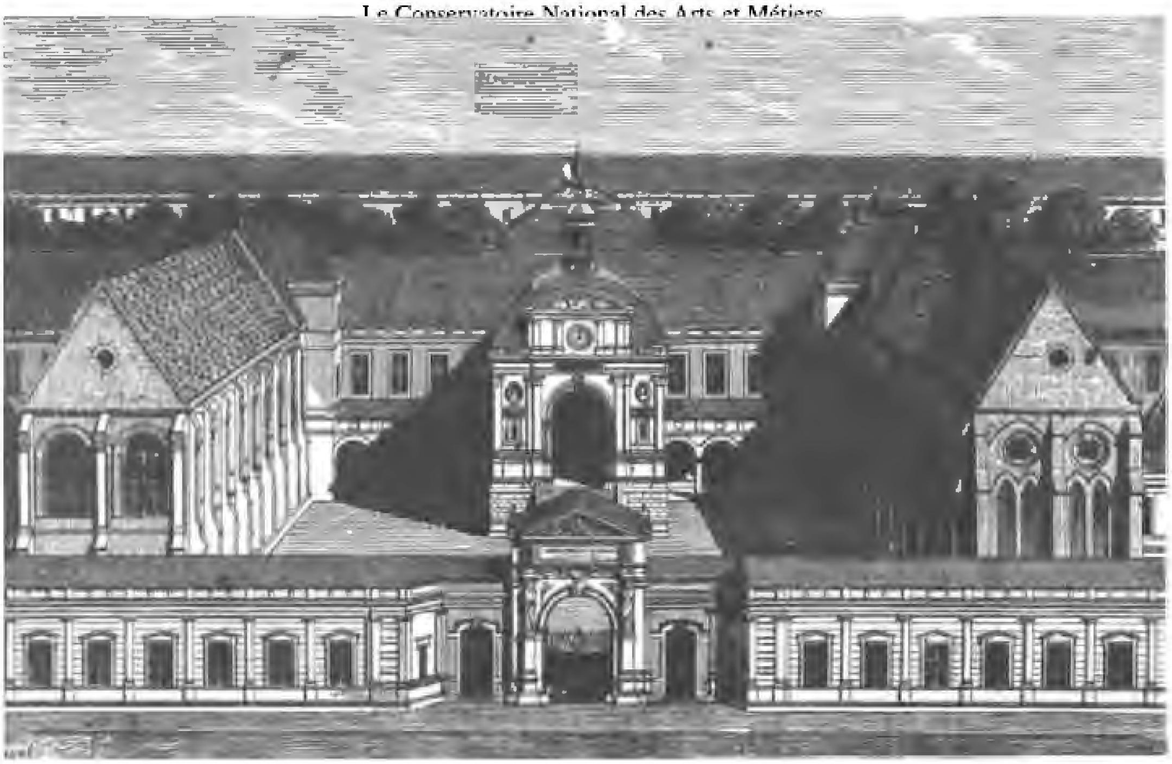
C'est dans le cadre de l'Exposition coloniale de 1931 que le Palais (puis musée) de la France d'Outre-Mer fut construit. Les travaux furent confiés à Albert Laprade qui, aidé de Léon Jaussely, les exécuta de 1928 à 1931. Le décor sculpté fut notamment confié à Alfred Janniot ; il influença considérablement l'architecture française et travailla plus tard sur le Palais de Tokyo*. Témoignage de la période Art déco, le bâtiment est fait de béton armé et de bois exotiques, alliant techniques nouvelles et traditions anciennes. Le musée accueillait les richesses végétales et artistiques des anciennes colonies françaises. Un grand aquarium se trouve encore dans les sous-sols.

À la fin du mois de janvier 2003, les collections quittent le musée et s'apprêtent à gagner le nouveau site en construction, quai de Branly.

Conservatoire National des Arts et Métiers
270-292, rue Saint-Martin

Le premier bâtiment qui occupait la place du Conservatoire National des Arts et Métiers était un sanctuaire mérovingien, détruit par les Normands au IXe siècle. Toutefois, c'est en 1060 que le prieuré Saint-Martin-des-Champs

Le Conservatoire National des Arts et Métiers




CONSERVATOIRE IMPERIAL
DES ARTS ET METIERS

fut fondé par Henri Ier. Il fallut six ans pour construire l'église, et c'est à partir de 1079 que la collégiale fut administrée par les moines clunisiens, en devenant un des centres les plus importants au cours des deux siècles qui suivirent. C'est de cette époque " faste " que datent l'église et le réfectoire.

De l'église, il subsiste aujourd'hui les deux premiers étages de la tour romane du XIIe siècle ; le chœur qui constitue (toujours au XIIe siècle), un des tout premiers exemples de l'architecture gothique ; la nef datant du XIIIe siècle pour l'essentiel. La façade, quant à elle est une construction du XVIIIe siècle.

Le réfectoire, traditionnellement attribué à Pierre de Montreuil, date du XIIIe siècle. Remarquable, entre autres par ses dimensions, ce bâtiment est aujourd'hui occupé par la bibliothèque du conservatoire National des Arts et Métiers.

Le XVIIIe siècle fut marqué par la construction de nombreux immeubles et en 1791, le prieuré fut supprimé. C'est en 1794 que la Convention créa le Conservatoire que les architectes Léon Vaudoyer et Gabriel Ancelet ne cessèrent d'agrandir dans la deuxième moitié du XIXe siècle. À l'intérieur de ces bâtiments se trouve le Musée national des Techniques, consacré à l'histoire de ces dernières.

Musée de l'Assistance publique
Hôtel de Miramion
47-53, quai de la Tournelle

Christophe Martin, conseiller d'État, se fit construire l'édifice vers 1630, faisant appel à un architecte n'ayant malheureusement pas laissé son nom. L'hôtel porte celui de Marie Bonneau de Miramion qui l'acheta en 1675 pour y loger les religieuses de la communauté des Filles de Sainte-Geneviève (dites miramiones). Elle acheta également les immeubles des numéros 49 et 53 de la rue, même si l'ensemble ne fut réuni qu'au XIXe siècle. L'ensemble abrite aujourd'hui le musée de l'Assistance publique.

Hôtel d'Avaux ou de Saint-Aignan
71, rue du Temple

La double dénomination de cet hôtel résulte du fait que c'est au comte d'Avaux que l'on en doit la construction mais que, mort en 1650, c'est le duc de Saint-Aignan (gendre de Colbert) qui y habita, à partir de 1688.

Claude de Mesmes, comte d'Avaux, qui était ambassadeur (notamment en Italie), fait détruire le vieil hôtel familial pour construire un édifice en adé-

Entrée du Conservatoire National des Arts et Métiers

quation avec sa culture humaniste et ses ambitions politiques : il est un des signataires du traité de Westphalie (1648), mettant fin à la guerre de Trente Ans. Il en confie les travaux à Pierre Le Muet à partir de 1642. Ceux-ci n'étaient vraisemblablement pas achevés à sa mort, et Paul de Beauvilliers, duc de Saint-Aignan décide de restaurer et de remanier le monument, 1691 à 1693.

L'édifice est mis sous séquestre en 1792, et héberge commerces et diverses industries... Commence une lente détérioration et défiguration, jusqu'à son rachat par la ville en 1964. Ce n'est que récemment que l'on décida d'y installer le musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme.

Hôtel d'Aumont

7, rue de Jouy

Michel-Antoine Scarron fit construire le premier hôtel au milieu du XVIIe siècle, dont l'architecte Michel de Villedo exécuta la dernière tranche. En 1656 l'hôtel passe au gendre de Scarron : le duc d'Aumont qui se fit un devoir d'agrandir et d'embellir sa nouvelle propriété, s'attachant les services de Villedo puis de Libéral Bruand. En 1703, le deuxième duc d'Aumont complète l'œuvre de son prédécesseur, l'architecte Georges Maurissart agrandissant notamment la longueur de la façade et construisant un deuxième avant-corps.

L'hôtel a subi les affres de l'abandon au XIXe siècle, si bien que peu après son rachat par la Ville de Paris, en 1936, l'on pensa même à le raser. Il fut finalement sauvé et restauré à partir de 1957 pour être occupé par le tribunal administratif de la Ville de Paris à partir de 1965.

B

Banque nationale de Paris
Ex-comptoir d'escompte
14, rue Bergère

C'est le comptoir général d'escompte qui fit construire cet édifice à Édouard-Jules Corroyer, de 1878 à 1881. Il s'agit-là d'un bel exemple des immeubles de prestiges construits par les banques à la fin du XIXe siècle. Les banques tenaient en effet à impressionner et à rassurer leur clientèle, raison pour laquelle l'entrée monumentale de l'édifice se trouve dans l'axe de la rue Rougemont et non au centre de l'édifice.

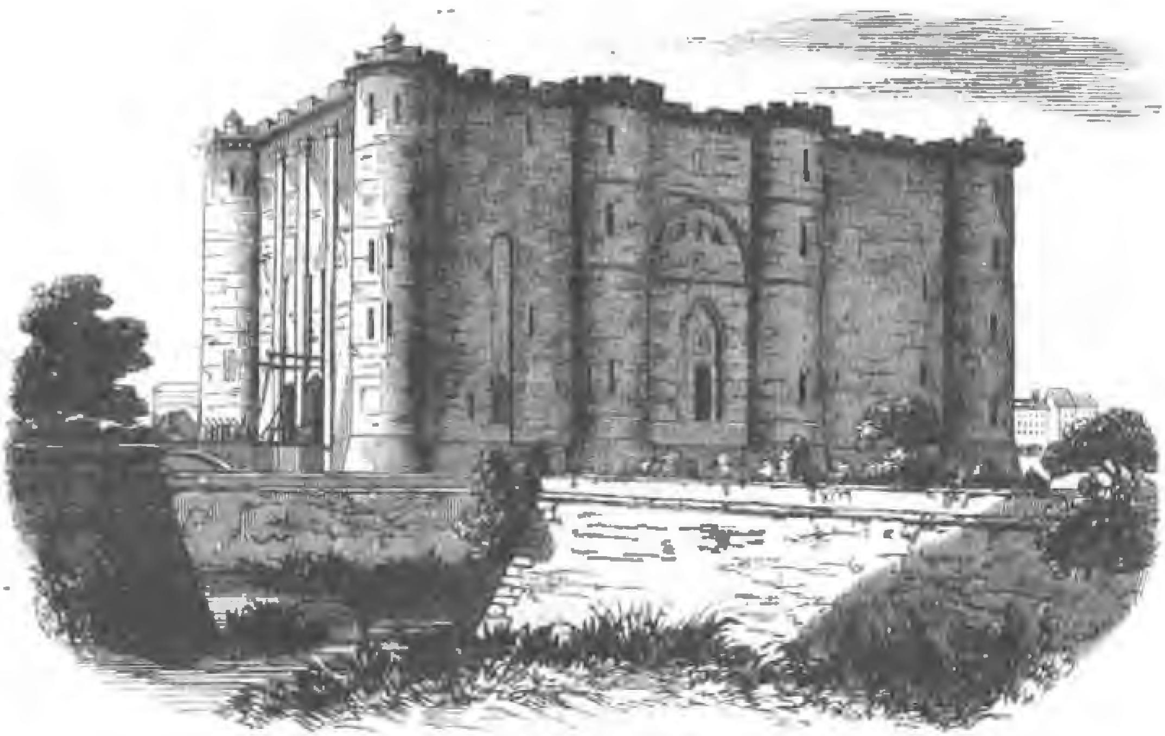
Opéra Bastille
Place de la Bastille

François Mitterrand lança l'idée d'un nouvel opéra dès 1982. La place de la Bastille* fournissait un cadre idéal à la fois central et historique. Un concours international fut organisé dont sortit vainqueur Carlos Ott. Dans un climat de polémique, le nouvel opéra fut inauguré le 13 juillet 1989, dans le cadre des festivités du bicentenaire de la Révolution. Il fallut néanmoins attendre le 17 mars 1990 pour y voir la première représentation ; il s'agit de la pièce d'Hector Berlioz : *les Troyens*.

La salle principale comporte plus de 2700 places ; particulièrement sophistiquée, elle marque par de nombreux procédés innovants permettant d'accueillir des spectacles préparés dans le monde entier. Un amphithéâtre de cinq cents places et un studio de deux cent cinquante places se trouvent également dans le bâtiment.

Place de la Bastille
4-11-12èmes arrs.

Comme son nom l'indique, se dressait là auparavant la célèbre Bastille prise en 1789. C'est Charles V qui en avait décidé la construction (1370-1372) afin



de défendre la ville et de favoriser éventuellement une retraite de l'hôtel Saint-Pol au château de Vincennes (le protégeant ainsi des Parisiens). Une porte permettait de rentrer dans la ville. Ce n'est que sous le règne de Louis XI que la forteresse fut transformée en prison, symbole d'oppression détruit le 14 juillet 1789 et dont les pierres furent démontées une à une.

Sous Napoléon, il fut décidé d'orner la nouvelle place d'une fontaine monumentale, dans le cadre des travaux des canaux de l'Ourcq et Saint-Martin*. La construction de celle-ci, en forme d'éléphant, est confiée à Jacques Cellerier et Jean-Antoine Alavoine qui posèrent la première pierre en 1808. En attendant, un éléphant en plâtre est placé sur le socle ; il y restera jusqu'en 1846, le changement de régime en 1815, mettant un terme au projet.

Louis-Philippe, devenu roi en 1830, désire commémorer les journées de juillet 1830 surnommées les Trois Glorieuses. Jean-Antoine Alavoine, désormais seul, propose alors d'ériger la colonne juste au-dessus de la voûte du canal Saint-Martin. Son successeur (il meurt



Ci-dessus : le fort de la Bastille.
Ci-contre : le Génie de la Bastille



Colonne de Juillet.

en 1834), Joseph-Louis Duc, achève son œuvre en la transformant quelque peu. La colonne est divisée en trois parties symbolisant les trois journées de juillet 1830, sur lesquelles sont gravés les noms de 504 combattants tombés à cette révolution. À son sommet, le Génie de la Liberté est l'œuvre de Augustin-Alexandre Dumont ; il tient dans sa main gauche la chaîne rompue du despotisme et, dans la droite, la flamme de la civilisation.

Le monument est inauguré par Louis-Philippe le 28 juillet 1840. C'est à cette occasion que l'on y place les restes des combattants de la révolution de 1830. Ceux de 1848 les y rejoindront sous la Deuxième République.

Bazar de l'Hôtel de Ville
52-64, rue de Rivoli

Xavier Ruel, colporteur, arrive à Paris en 1856 pour y acheter sa première boutique à l'angle des rues de Rivoli et des Archives. D'abord appelé Bazar Napoléon, la construction du grand magasin est postérieure à la mort de son fondateur qui advient en 1900. Les architectes Granon et Roger exécutent la première tranche des travaux, de 1902 à 1904, tandis que Auguste Roy est l'auteur de la seconde (1912-1913). Tous trois ont adopté une structure entièrement métallique, bien qu'elle ne soit pas restée visible comme dans d'autres grands magasins.

Beaubourg : v. Georges-Pompidou

Hôtel de Beauvais
68, rue François-Miron

L'histoire de l'hôtel de Beauvais débute en 1654 quand la première femme de chambre de Louis XIV, épouse de Pierre de Beauvais, Catherine-Henriette Bellier, achète trois maisons proches de la rue Saint-Antoine. Rapidement, les travaux, confiés à Antoine Le Pautre, commencent pour s'achever vraisemblablement peu avant 1660. On sait en effet que le 26 août de cette année, la reine Anne d'Autriche assiste à l'entrée de Louis XIV et de son épouse Marie-Thérèse dans Paris, depuis le balcon de l'hôtel. Antoine Le Pautre fit montre ici d'une grande maîtrise, réussissant à tirer parti d'un terrain très irrégulier pour élever une résidence bourgeoise exceptionnelle. L'hôtel est également connu pour avoir hébergé Mozart en 1763, alors qu'il n'avait que sept ans et venait donner des concerts chez l'ambassadeur de Bavière.

Hôtel Benoist de Saint-Paulle

30, Faubourg-Poissonnière

Benoist de Saint-Paulle était un des spéculateurs qui ont loti le quartier, raison pour laquelle il revendit cet hôtel construit par Samson-Nicolas Lenoir dit le Romain, en 1776, trois ans seulement après sa construction.

Hôtel de Berlize
Auberge de l'Aigle d'or

41, rue du Temple

Guichard Faure fait construire cet hôtel au début des années 1580, sur deux terrains ouverts sur la rue Pierre-au-Lard. Son fils, Nicolas Faure, sieur de Berlize en hérite en 1636 et achète un nouveau terrain mitoyen donnant sur la rue du Temple en 1640. Dès lors s'opère un retournement du plan : la nouvelle entrée se fait sur la rue du Temple, l'ancien jardin devient cour d'honneur, l'ancienne cour devient un petit jardin et une nouvelle aile est construite.

Au XIXe siècle, l'hôtel devient une auberge. Aujourd'hui, une partie est occupée par le Café de la Gare.

École des Beaux-Arts

14, rue Bonaparte et 11-17, quai Malaquais

En 1608, fut posée la première pierre de la chapelle des Louanges, recouverte du premier dôme de la capitale. Cette chapelle prenait place dans le couvent des Petits-Augustins, fondé par Marguerite de Valois, première femme d'Henri IV. À ses côtés fut bâtie l'église en 1617.

En 1791, le couvent fut fermé et servit d'entrepôt pour œuvres d'art. En 1795, l'archéologue Alexandre-André Lenoir y ouvre le musée des Monuments français dans lequel sont protégés du vandalisme de la Révolution les chefs d'œuvres du patrimoine national. En 1816, le musée doit à son tour fermer ses portes pour laisser la place à l'École des Beaux-Arts. L'architecte François Debret adapte le site à ses nouvelles attributions en construisant notamment le bâtiment des loges (1820-1829), puis lui succède son élève Félix Duban qui met en place le Palais des Études (destiné à accueillir les collections de moulages et de copies - 1839) ainsi que le bâtiment quai Malaquais (destiné à l'accueil des expositions des concours scolaires -1858-1862). Enfin, en 1884, l'hôtel de Chimay, construit au milieu du XVIIIe siècle par François Debias-Aubry pour le duc de Bouillon, est acheté pour abriter les services administratifs et des ateliers de l'école.

L'originalité du site est de présenter au sein de son propre décor des vestiges de monuments divers comme l'avant-corps central du château d'Anet (sur la façade de l'ancienne chapelle), ou des éléments sculptés de l'hôtel Le Gendre (dans les arcades face à la chapelle).

Parc de Bercy
Quai de Bercy

Au début du XIXe siècle, le quai de Bercy devint un important centre de commerce du vin. Commerçants et négociants y construisirent des entrepôts et aménagèrent des allées plantées d'arbres. En 1979, la Ville de Paris, devenue propriétaire des terrains l'année précédente, décide de réaménager l'ensemble plus ou moins laissé à l'abandon. Au début de la décennie suivante, on construit le palais omnisports de Paris-Bercy* et on crée une ZAC (zone d'aménagement concerté). Le long de la Seine est implanté le parc proprement dit, au nord se trouvent les équipements sociaux culturels et à l'est, les quartiers d'affaires.

Dans le parc, deux chais ont été conservés : les chais de la cour Saint-Émilion, datant de 1840, sont réaménagés en boutiques et restaurants, formant un ensemble appelé " Bercy-Village ", et les chais Lheureux, datant de 1886, appelés " pavillons de Bercy ", accueillant des expositions sur la gastronomie en général et le vin en particulier.

Pendant les fouilles entreprises pour les travaux, en 1991, quatre pirogues en chênes datant de 4500 à 4300 avant J.-C. ont été trouvées.

Collège des Bernardins
18-24, rue de Poissy

L'abbé de Clairvaux fonde ce collège en 1246 pour la formation des moines en théologie. Saint Bernard étant le fondateur des cisterciens, c'est naturellement qu'il en prit le nom. Il ne reste plus aujourd'hui qu'un bâtiment du XIIIe siècle ayant abrité le cellier, le réfectoire et les dortoirs, le reste ayant été détruit notamment par le percement des rues de Poissy et de Pontoise (1805) puis le boulevard Saint-Germain (1855). À partir de 1850 (et jusqu'à très récemment), c'est une caserne de pompiers qui occupe les lieux.

Bibliothèque François Mitterrand
Quai François-Mauriac

L'ancienne bibliothèque nationale de France, dit bibliothèque Richelieu*, devenait trop exiguë pour accueillir des ouvrages sans cesse plus nombreux.

Lors de son second Septennat, François Mitterrand lança un concours international dont Dominique Perrault sortit vainqueur. Il construisit sur le site de Tolbiac, à partir de 1989, quatre tours en équerre entre lesquelles s'organise, en sous-sol, un grand patio à l'abondante végétation. Les salles de lectures se trouvent sur les deux niveaux du grand " socle ", autour du patio, tandis que les tours abritent les bureaux et les magasins à livres. Celle que l'on appelle aussi la " Très Grande Bibliothèque " fut inaugurée en 1995.

Couvent des Billettes
24, rue des Archives

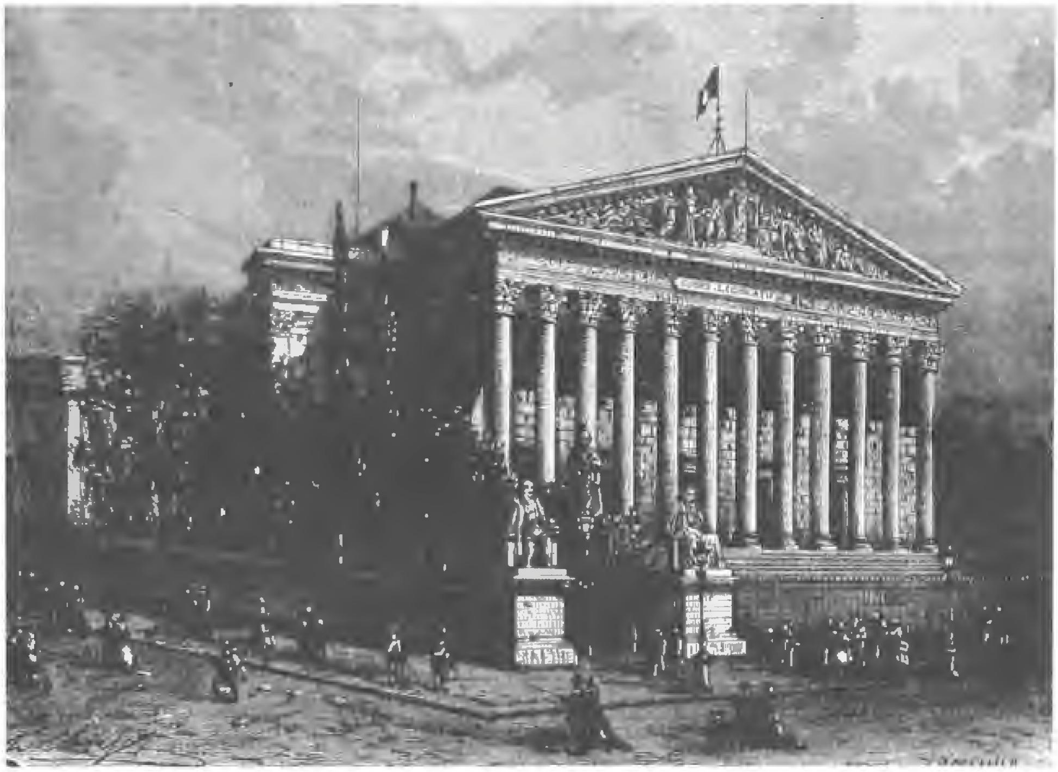
Selon la légende, le juif Jonathas aurait profané une hostie, le jour de Pâques 1290 ; celle-ci se serait mise à saigner... Une chapelle expiatoire fut élevée sur le lieu du maléfice, bientôt remplacée (1299) par un couvent de frères hospitaliers appelés " Billettes " ; ils élevèrent une église (1408) et un cloître en 1427. Les Carmes remplacèrent les hospitaliers en 1631 et élevèrent une nouvelle église en 1758. C'est cette dernière qui subsiste de nos jours ; elle a été affectée au culte protestant en 1812.

Bon Marché
22-36, rue de Sèvres ; rues Velpeau et de Babylone

C'est en 1852 qu'Aristide Boucicaut fonda son magasin à l'angle des rues de Sèvres et de la rue du Bac. Réinvestissant à chaque fois ses bénéfices dans de nouveaux bâtiments voisins, son commerce devint rapidement l'archétype du grand magasin parisien. De 1869 à 1872, c'est Alexandre Laplanche qui construit l'édifice en pierre, charpenté de bois, puis, de 1872 à 1874, c'est au tour de Louis-Charles Boileau d'agrandir les lieux, ne lésinant pas sur le fer, comme en témoigne la charpente qu'ils confièrent à Gustave Eiffel, pour l'extension sur la rue de Sèvres de 1879 à 1887, date de l'achèvement des travaux. Cette dernière partie était dotée d'un escalier monumental démoli pendant les travaux de modernisation effectués entre 1987 et 1991. Enfin, le nouveau magasin, au n 36 de la rue de Sèvres, est l'œuvre d'Hippolyte Boileau (1920-1923).

Palais-Bourbon
Assemblée Nationale
126-128, rue de l'Université et 29-35, quai d'Orsay

Le Palais-Bourbon fut construit au XVIIIe siècle pour la duchesse de Bourbon, fille de Louis XIV et de Madame de Montespan. Les travaux furent



Palais Bourbon

confiés en 1722 à l'italien Giardini qui est remplacé à sa mort par Pierre Cailleteau dit Lassurance (1722-1724), puis Jean Aubert et Jacques V Gabriel qui les achèvent en 1730. En 1754, le roi rachète l'hôtel qui est vendu en 1764 au prince de Condé qui lui joint l'hôtel de Lassay* tout proche et apporte de nombreuses modifications, comme l'allongement des deux ailes et la construction de la façade à colonnades.

L'hôtel devient bien national en 1795 et l'on confie à Jacques Gisors et Emmanuel-Chérubin Lecomte le soin de construire la grande salle de séance semi-circulaire : la salle des Cinq-Cents. En 1806, Bernard Poyet succède à Gisors pour travailler à la façade sur le quai : entre temps, la Madeleine avait été construite et il s'agit de corriger le biais qui jurait dans la symétrie créée par le pont de la Concorde, tout en gardant les sculptures d'origine (le fronton étant lui remplacé).

À partir de 1828, Jules de Joly construit une nouvelle salle des séances (l'actuelle de l'Assemblée Nationale) et fait rénover les décors intérieurs, notamment par Eugène Delacroix (salon Delacroix à partir de 1833 et bibliothèque à partir de 1838) et Horace Vernet (salle des Pas Perdus de 1838 à 1847).

Musée Bourdelle

14-16, rue Antoine-Bourdelle

C'est dans la maison et l'atelier où le sculpteur Antoine Bourdelle vécut, que fut aménagé un musée. Mort en 1929, sa veuve légua les locaux à la Ville de Paris. Le grand hall fut construit en 1959. L'architecte Christian de Portzamparc agrandi l'ensemble en 1962.

Palais de la Bourse

Place de la Bourse

L'histoire de la Bourse en France et à Paris semble en retard par rapport aux autres pays d'Europe du Nord puisque. Outre l'expérience de Law, il faut attendre 1724 pour qu'une bourse officielle soit créée et installée galerie Vivienne avant d'aller successivement au Louvre, au Palais-Royal* et dans Notre-Dame-des-Victoires*.

C'est en 1808 que Napoléon décide de faire édifier un " Palais impérial de la Bourse " en lieu et place du couvent des Filles du Calvaire*. Alexandre Brongniart dessine alors les plans du vaste monument à l'antique entouré d'un péristyle, avant d'être relayé par Eloi Labarre et Hyppolite Lebas qui donnent au Palais sa couverture métallique. Les travaux enfin terminés en 1826, la Bourse peut emménager dans les bâtiments qu'elle occupe encore de nos jours.



Palais de la Bourse

En 1851-1852 quatre statues allégoriques viennent marquer les entrées ; elles représentent le Commerce, la Justice, l'Agriculture et l'Industrie.

Devenu trop étroit, il fallut agrandir l'édifice de 1902 à 1907. Jean-Baptiste-Frédéric Cavel fit rajouter deux ailes qui sont à l'origine de ce plan en forme de croix grecque ceinturée de colonnes.

Hôtel de Brienne
Ministère de la Défense
14, rue Saint-Dominique

Construit en 1724 pour François Duret, président au Grand Conseil, cet hôtel doit son nom à Louis-Marie-Athanase de Loménie, comte de Brienne qui en fit l'acquisition en 1776. Ses murs hébergèrent notamment Laetitia, mère de Napoléon Ier, en 1805 et, plus récemment le Général de Gaulle (1944-1946), raison pour laquelle une croix de Lorraine fut gravée sur le fronton de la cour d'honneur. Depuis 1817, l'hôtel appartient à l'État qui en fit la résidence officielle du Ministre des Armées.

Parc des Buttes-Chaumont
Rue Manin, rue de Crimée, rue Botzaris

Le parc prend place dans un site jusque-là occupé par une ancienne carrière de gypse ainsi que des décharges publiques. En 1863, le baron Haussmann charge les ingénieurs Adolphe Alphand et Darcel de transformer le tout en un parc. Les deux hommes utilisent les accidents du terrain pour créer un parc pittoresque très vallonné. Gabriel Davioud fut à l'origine des constructions de plusieurs bâtiments dont le belvédère en forme de petit temple situé à plus de trente mètres de haut ; on y accède par deux ponts dont l'un, en brique, est surnommé le pont des Suicidés. Le parc des Buttes-Chaumont fut inauguré pour l'Exposition universelle de 1867.

C

Caisse des dépôts et consignations

1-3, quai Anatole France ; 2-4, rue du Bac ; 52-56, rue de Lille

C'est la caisse des dépôts qui fit agrandir et restaurer des hôtels du XVIIIe siècle, incendiés lors de la Commune (1871). De ces hôtels, édifiés par Robert de Cotte, il ne reste aujourd'hui que le fronton représentant Minerve protégeant l'architecture et la sculpture. La reconstruction de la fin du XIXe siècle ou du début du XXe siècle est attribuée soit à Eudes, soit à Pierre-Félix Julien, sans que rien ne permette de trancher (on peut seulement dire que l'architecte a respecté le style Louis XV). Les aménagements récents de Pierre Riboulet ont dégagé des cours intérieures ; dans celle du n 3 du quai Anatole France, se trouve une sculpture que Dubuffet avait réalisé en 1988 (et conçue en 1972) : *Réséda*.

Musée Nissim de Camondo

63, rue de Monceau

Le comte Moïse de Camondo demanda à René Sergent de lui construire cet hôtel, de 1911 à 1914, afin d'abriter ses collections d'objets d'art du XVIIIe siècle. En 1935, l'ensemble fut légué à l'Union des arts décoratifs qui en fit le musée Nissim de Camondo, en hommage au fils de Moïse, tué au cours de la première guerre mondiale. Le musée abrite aujourd'hui toutes sortes d'œuvres d'art en relation au XVIIIe siècle : boiseries, pièces d'orfèvrerie, meubles, tableaux, tapisseries...

Musée Carnavalet

23, rue de Sévigné

Le musée Carnavalet est à l'origine l'hôtel que fit construire Jacques de Ligneris, en 1547. Il semble vraisemblable que Pierre Lescot et Jean Goujon s'occupèrent respectivement du dessin et des sculptures du portail. Vers 1570, l'hôtel est vendu à la veuve de François de Kernevenoy (premier écuyer d'Henri II), plus couramment appelé M. de Carnavalet. En 1654, l'hô-

tel qui n'appartenait plus à la famille Kernevenoy est vendu à Claude Boyslesve, intendant des finances. Ce dernier s'adresse à François Mansart pour la réalisation de nouveaux travaux. Dans l'entourage de Fouquet, Boyslesve est arrêté, et son hôtel est saisi en 1662. Parmi les occupants suivants, citons Madame de Sévigné qui y logea de 1677 à 1696.

En 1866, la Ville de Paris décide d'installer ses collections historiques dans l'hôtel qu'elle acquiert pour la circonstance. Dès lors, débutent de nombreuses transformations tendant à redonner (en vain ?) au bâtiment l'aspect qu'il devait avoir au XVIe siècle. On en profite pour remonter dans l'enceinte du musée trois vestiges : l'arc de Nazareth (provenant du palais de justice), la façade du bureau des marchands drapiers (élevée en 1660 rue des Déchargeurs), et le pavillon de l'hôtel Desmarets (construit vers 1710 rue Saint-Augustin). Le musée s'agrandit encore en 1907, mais surtout en 1989, en s'étendant sur l'hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau*.

C'est une partie de l'âme de la capitale qui s'y trouve aujourd'hui exposée : de la Préhistoire à nos jours, tableaux, gravures, sculptures, meubles et divers objets d'art permettent aux visiteurs de traverser les époques.

Arc de Triomphe du Carrousel

Place du Carrousel

L'arc de Triomphe du Carrousel fut édifié de 1806 à 1808 pour commémorer les victoires napoléoniennes de 1805. L'empereur en confia l'ouvrage à Pierre Fontaine et Charles Percier qui s'inspirèrent de l'arc de Septime Sévère. L'arc servait à l'origine, d'entrée monumentale au palais des Tuileries* incendié pendant la Commune et jamais reconstruit.

À son sommet fut placé un quadrige de bronze que les armées napoléoniennes avaient rapporté de Venise. Quand les Autrichiens occupèrent Paris, en 1815, ils rendirent leur bien aux Vénitiens. En 1827, une copie des chevaux de Saint-Marc, tirant un char dessiné par Percier fut de nouveau placé au sommet de l'arc.



Le quadrige de bronze de l'arc du Carrousel.



L'arc du Carrousel.



Bas-reliefs de l'arc du Carrousel :
Ci-dessus : Capitulation d'Ulm, le 20 octobre 1805, par Cartelier.
Ci-dessous : Entrée de Napoléon à Vienne, le 13 novembre 1805, par de Seine.



Fondation Cartier
261, boulevard Raspail

C'est pour accueillir les bureaux des différents services de la fondation Cartier, ainsi qu'un espace d'exposition, que Jean Nouvel éleva cet édifice en 1992-1994. Pour ne pas " heurter " le voisinage et rester fidèle à l'image de marque de la maison, l'architecte opta pour ce bâtiment relativement discret à l'ossature de verre et de métal.

Catacombes : v. Place Denfert-Rochereau

Place de Catalogne
14ème arr.

En 1985 est aménagée la place de Catalogne, juste derrière la nouvelle gare Montparnasse*. De plan circulaire, organisée autour d'une fontaine que l'on doit à Shamaï Haber, elle est notamment dotée de deux immeubles de logements, œuvres de Ricardo Bofill. Ces immeubles de style néo-classique sont faits de verre et de béton imitant la pierre de taille.

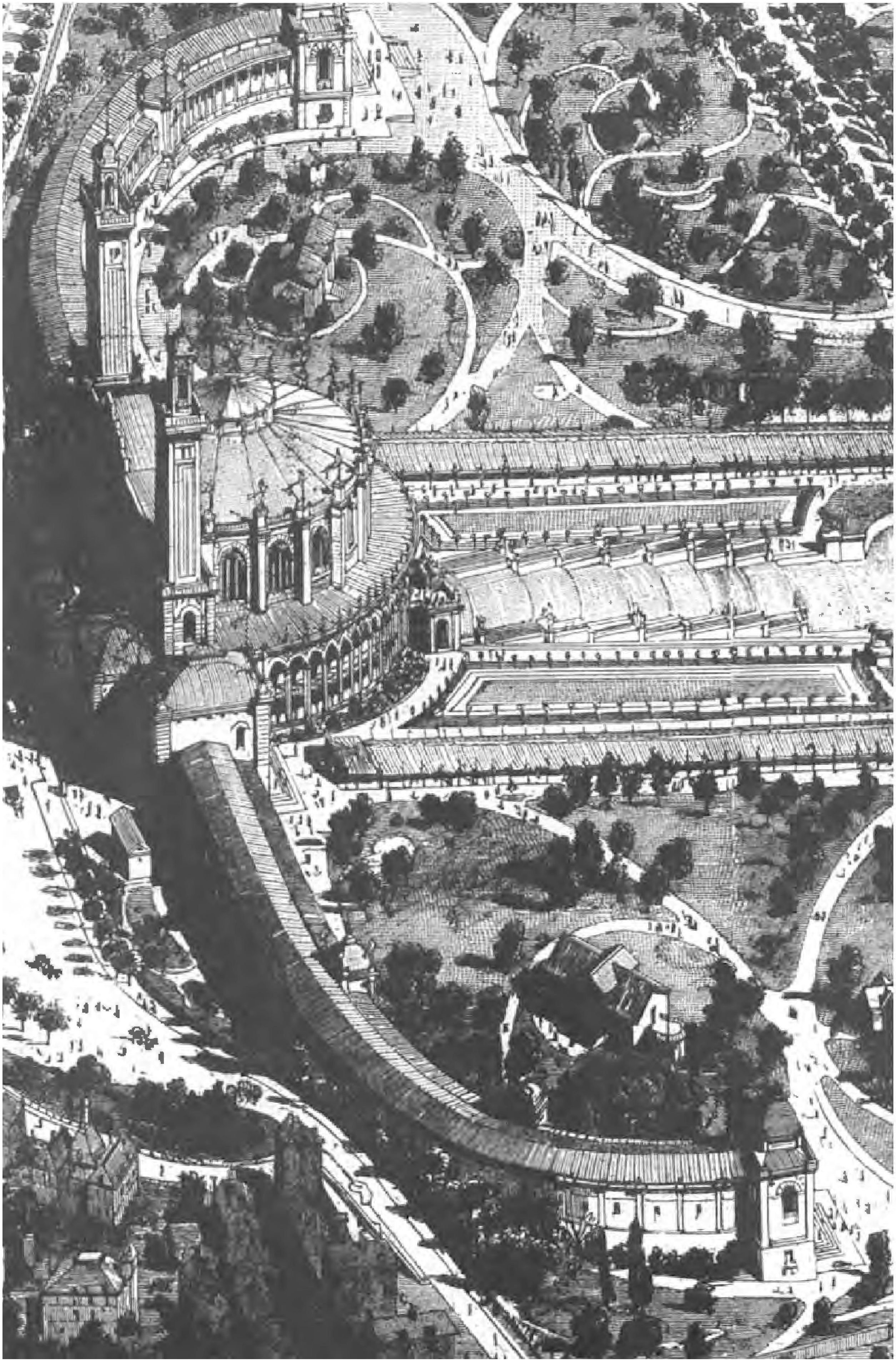
Musée Cernuschi
7, avenue Vélasquez

Henri Cernuschi, publiciste et économiste, avait voyagé à travers le monde et notamment en Extrême-Orient d'où il avait rapporté nombre d'objets d'art. C'est pour les abriter qu'il demanda à William Bouwens van der Boijen de lui construire ce musée, de 1873 à 1875.

Palais de Chaillot
Place du Trocadéro

La colline de Chaillot devait tout abord accueillir le palais du roi de Rome, mais le projet grandiose (1810) de Napoléon ne put aller plus loin que les travaux de terrassement. Charles X, à son tour voulut créer ici une caserne dite du Trocadéro, en souvenir de la prise du fort andalou en 1823. Rien ne fut cependant fait jusqu'en 1876, date à laquelle il fut décidé de la construction d'un palais pour l'exposition universelle de 1878. Gabriel Davioud et l'ingénieur Jules Bourdais gagnèrent le concours et édifièrent le monument qui devait accueillir un opéra et des salles d'exposition. Le succès fut vif et rapide mais éphémère.

L'ancien palais du Trocadéro





L'ancien palais du Trocadéro

Pour l'exposition universelle de 1937, il fut décidé de construire un nouveau palais sur les bases de l'ancien, pour des raisons d'économie d'argent et de temps. En 1935, Jacques Carlu est associé à Louis-Hippolyte Boileau et Léon Azéma. Ils construisent la grande salle sous la terrasse panoramique qui fait face à la tour Eiffel*, et agrandissent les deux ailes courbes qui se terminent par deux pavillons. Un accent particulier est mis sur la décoration du palais : de nombreuses sculptures sont placées en extérieur ; les peintres Bonnard, Denis, Dufy et Vuillard, entre autres, y participent ; des citations de Paul Valéry sont inscrites aux murs. Quant à la salle de spectacle (remaniée en 1973), elle fut réalisée par Jean et Édouard Niermans, vainqueurs du concours d'attribution. Les fontaines sont l'œuvre de Roger Expert (1937) et les jardins de Roger Lardat (1937, après l'Exposition).

Après l'Exposition universelle, le Musée des Monuments français reprit la place qu'occupait le musée de la Sculpture comparée, créé par Eugène Viollet-le-duc. Il abrite les moulages et copies grandeur nature de sculptures

monumentales de la France entière. Le Théâtre national de Chaillot, jadis dirigé par Jean Vilar, est l'héritier du Théâtre National Populaire créé par Firmin Génier en 1920.

Dans la seconde aile, le Musée de l'Homme a accueilli les réserves ethnologiques qui se trouvaient dans la partie centrale du palais. Il fut rejoint en 1943 par le Musée de la Marine, autrefois au Louvre, retrace l'histoire maritime du XVIIe siècle à nos jours.

Hôtel de Châlon-Luxembourg

26, rue Geoffroy-l'Asnier

Construit en 1623-1625 pour Guillaume Perrochel, trésorier de France, l'hôtel est fait de pierre et de brique dans un style plus " moderne " que celui de la place des Vosges. Il est constitué de deux corps de bâtiment parallèles ayant chacun sa propre toiture. Longtemps loué à la famille des Châlon, le bâtiment est vendu en 1658 à Madame Béon-Luxembourg. En 1659, fut élevé le portail sur la rue Geoffroy-l'Asnier.

Chambre de commerce et d'industrie

27, avenue de Friedland

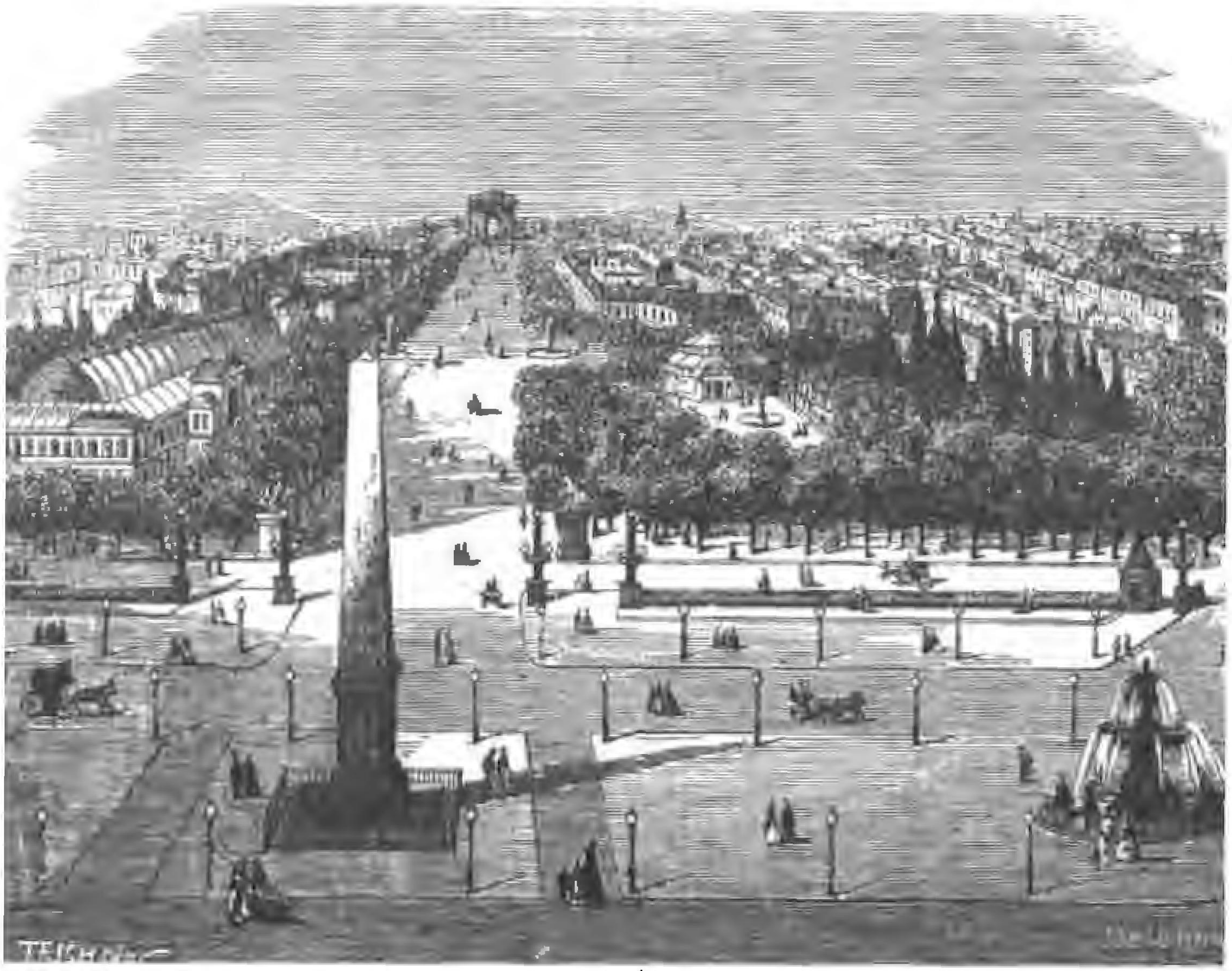
Jules Reboul construisit cet hôtel pour le comte Nicolas de Potocki, de 1878 à 1884. La Chambre de commerce racheta l'hôtel en 1822 et entreprit de l'agrandir l'année suivante, rasant notamment les communs. L'hôtel marque par ses dimensions et par le style inspiré du classicisme français, mais surtout par la richesse de ses décorations intérieures.

Champs-Élysées

8ème arr.

Au cours de la première moitié du XVIIe siècle, Marie de Médicis fait aménager le Cours-la-Reine, dans le prolongement des jardins des Tuileries. Mais c'est en 1667 que l'avenue fut véritablement créée par André Le Nôtre, à la demande de Colbert qui voulait réaliser une perspective dans l'axe de l'allée centrale des Tuileries* et jusqu'à la butte qui allait devenir l'Étoile. En 1836, l'architecte Jacques-Ignace Hittorf fut chargé de réaménager l'ensemble des jardins qui se trouve encore entre le Rond-Point et la place de la Concorde* pour le réaménagement de laquelle il travailla également.

Au XVIIIe siècle, l'avenue commença à se construire, alors que l'Ouest parisien se couvrait d'hôtel particuliers proches de cette promenade. Il faut cependant attendre le Second Empire pour que l'endroit connaisse un


Les Champs-Élysées

véritable succès et que la bourgeoisie envahisse l'avenue pour profiter par exemple du cirque d'été construit par Hittorf (détruit aujourd'hui). C'est de cette époque que date également le théâtre du Rond-Point, ancien panorama construit en 1858 par Gabriel Davioud.

Aujourd'hui encore, l'avenue des Champs-Élysées est considérée par beaucoup comme la plus belle du monde, attirant nombre de touristes qui envahissent les boutiques de luxe ou profitent simplement de la perspective de l'Arc de Triomphe*.

Théâtre des Champs-Élysées
13-15, avenue Montaigne

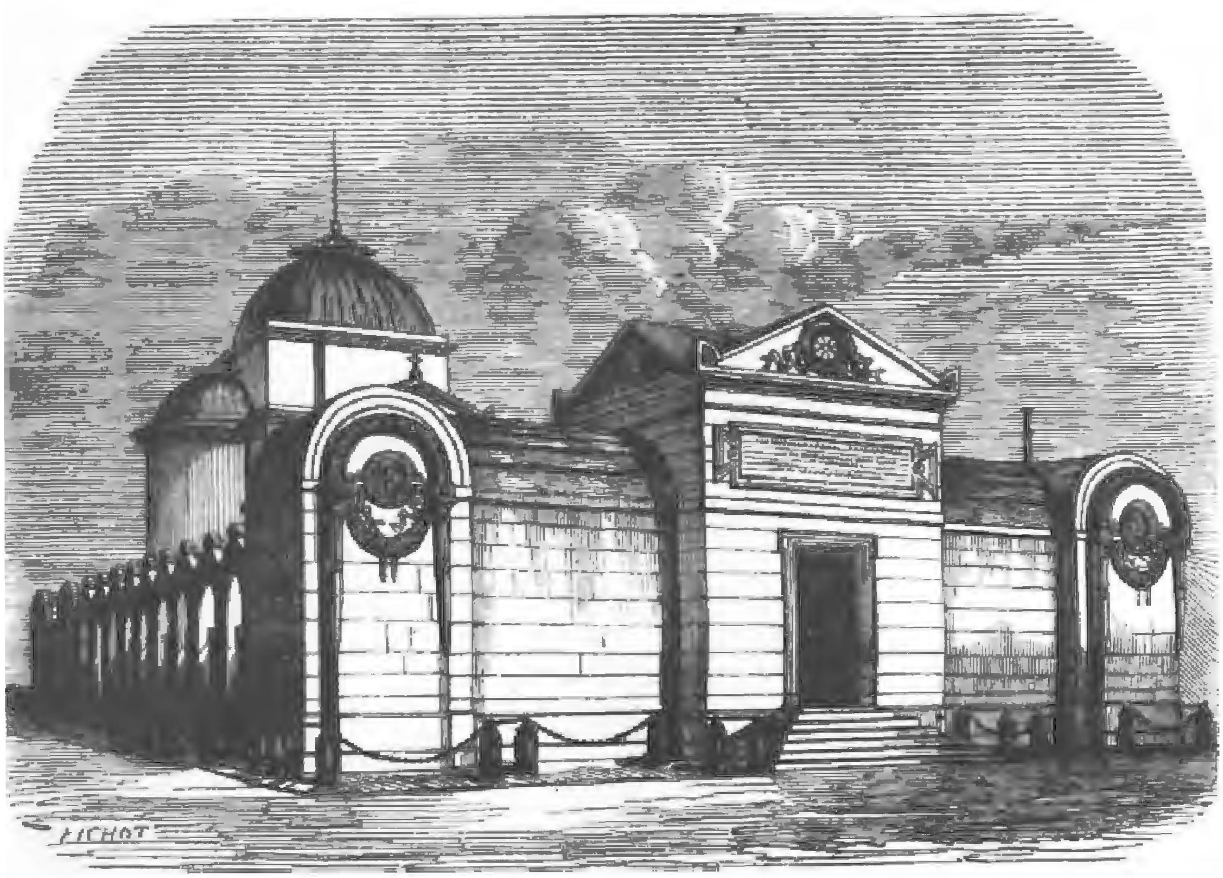
L'inauguration du Théâtre des Champs-Élysées, le 31 mars 1913, marque la victoire d'Auguste Perret qui réussit à imposer le béton pour la construc-

tion de ce théâtre dont la réalisation avait initialement été confiée à Henry Van de Velde. Gabriel Astruc, initiateur du projet, soucieux d'en faire un bâtiment luxueux, confia les décors intérieurs à des artistes de renom tel le sculpteur Antoine Bourdelle ou les peintres Maurice Denis et Édouard Vuillard. La création de ce théâtre marque le début des Ballets Russes à Paris.

Chapelle expiatoire
Square Louis XVI, rue Pasquier et rue d'Anjou

C'est sur l'emplacement du cimetière de la Madeleine, où avaient été inhumés Louis XVI, Marie-Antoinette mais aussi les corps des gardes suisses morts au cours de l'émeute du 10 août 1792, que Louis XVIII décida d'élever un chapelle expiatoire. Dès 1815 (début de la Restauration), il avait fait transférer les dépouilles de Louis XVI et de Marie-Antoinette à la basilique de Saint-Denis. C'est l'architecte Pierre Fontaine qui fut chargé du chantier (1818-1826), séparé pour l'occasion de son acolyte Percier qui n'approuvait pas le projet. Il construit une cour d'honneur bordée de cénotaphes surélevés

La Chapelle expiatoire



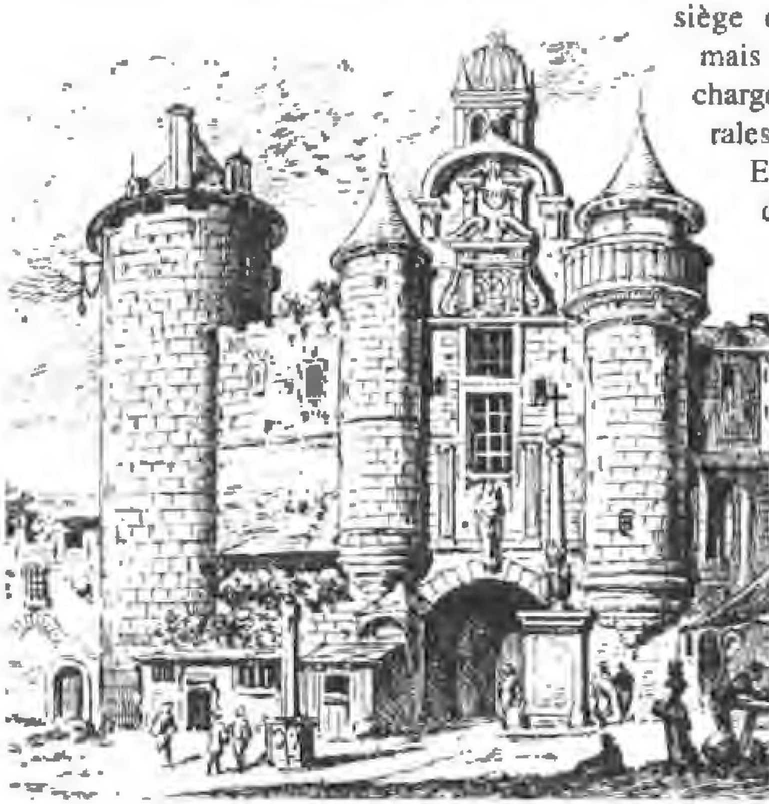
au fond de laquelle s'élève la chapelle. Dans celle-ci se trouvent deux statues représentant le roi et la reine, respectivement dues à François-Joseph Bosio et Jean-Pierre Cortot. Il faut noter que le cadre actuel n'est pas celui d'origine, puisque, au lieu du square, une grande allée menait à la chapelle.

Stade Charléty
83, boulevard Kellerman

De 1992 à 1994, les architectes Henri et Bruno Gaudin réalisèrent l'ensemble Sébastien Charléty dont le stade d'athlétisme de 20 000 places constitue la partie la plus spectaculaire, associant le métal et le béton, mais auquel il faut notamment ajouter les locaux du Comité national olympique français ainsi que des terrains d'entraînement.

Place du Châtelet
1er-4ème arrs.

À l'origine, se dressait là une forteresse, élevée en 1130, qui contrôlait le Grand Pont (actuel pont au Change), ainsi que l'axe de circulation nord-sud. Remanié par saint Louis puis par Charles V, le Grand Châtelet était le siège du prévôt de Paris, mais avait également des charges juridiques et carcérales.



En 1802 le château fut détruit pour permettre une meilleure liaison entre les deux rives. La place ainsi dégagée fut ornée d'une fontaine commandée à Nicolas Bralle, par Napoléon Ier en

À gauche : l'ancien fort du Châtelet.

À droite : La place du Châtelet au XIXe siècle.



1807. Le prolongement de la rue de Rivoli (vers l'Hôtel de Ville), entre 1851 et 1856 et le percement du boulevard de Sébastopol, conduisirent à un agrandissement de la place. C'est à cette occasion que la fontaine de la Victoire (ou fontaine du Palmier) fut placée sur un socle orné de sphinx.

De chaque côté de la place, Haussmann a chargé Davioud d'édifier deux théâtres placés symétriquement, afin de remplacer ceux du " boulevard du Crime ". Les façades du théâtre du Cirque (aujourd'hui théâtre du Châtelet) et du théâtre Lyrique (aujourd'hui théâtre de la Ville) ont subi peu de modifications, tandis que leur salle ont, elles, été réaménagées, dans la deuxième moitié du XXe siècle.

Hôtel Bouthillier de Chavigny
Caserne des pompiers
7-9, rue de Sévigné

Le premier hôtel construit à cet emplacement était celui du frère de saint Louis qui était roi de Sicile (d'où le nom de la rue toute proche). Passant de main en main, l'hôtel est reconstruit au XVIe siècle. En 1622, Claude Bouthillier comte de Chavigny, ministre de Louis XIII et secrétaire d'État aux Affaires Étrangères, en prend possession ; il en confie à François Mansart la reconstruction. Au début du XVIIIe siècle, c'est au tour de Pierre Bullet et Jacques V Gabriel de le rénover selon les consignes du propriétaire d'alors : l'intendant des Finances Jacques Poulletier. La Ville de Paris racheta le bâtiment en 1813 pour en faire une caserne de pompiers.

Une autre partie de l'hôtel servit de prison : Henri Jacques de Caumont, duc de La Force, lorsqu'il vendit l'hôtel à Jacques Poulletier, en garda quelques murs : ceux-ci devinrent la prison de La Force de 1780 à 1850.

Académie de chirurgie
5, rue de l'École-de-Médecine

Cet hôtel appartenait à la confrérie des chirurgiens, très présents dans la rue et rivale des médecins qui ne s'installèrent en ces lieux qu'après la Révolution. Le premier amphithéâtre de l'académie royale de chirurgie fut construit par Charles et Louis Joubert de 1691 à 1695. En 1775, les chirurgiens déménagent au numéro 12 de la rue de l'École-de-Médecine (v. faculté de médecine) et c'est l'École gratuite de dessin créée en 1765 par le peintre Jean-Baptiste Bachelier qui investit les lieux. L'amphithéâtre fait maintenant partie de l'institut des langues modernes.

Passage Choiseul

2ème arr.

Le deuxième quart du XIXe siècle constitue la grande époque de la construction des passages, véritable innovation parisienne que Maurice Bedel décrivait comme " la poésie de la verrière et de la vitrine ". Le succès de ces galeries s'explique aisément par l'aspect pratique qu'elles offraient aux piétons qu'elles protégeaient de la pluie à une époque où, par ailleurs, les trottoirs n'existaient pas. Il est d'ailleurs frappant de constater que leur déclin date de la fin du XIXe siècle, époque à laquelle l'éclairage au gaz des lieux publics et les trottoirs se générali- saient.



Le passage Choiseul.

Le passage Choiseul fut construit de 1826 à 1827 par les architectes François Mazois et Antoine Tavernier dans le cadre d'une importante opération immobilière. Cette galerie a notamment été rendue célèbre par l'évocation qu'en fit Céline qui y avait vécu dans son enfance.

Cité universitaire
1-83, boulevard Jourdan

Près du parc Montsouris* se dresse la Cité universitaire. Longue d'un kilomètre, elle a été implantée sur les anciens remparts au sud de Paris. En 1923-1924, après l'accord du Conseil des ministres et le vote d'une loi, les murailles sont mises à bas et la construction de la fondation Émile et Louis Deutsch de la Meurthe (les financiers) commence. C'est l'architecte Lucien Bechman qui a en charge le chantier qu'il mène jusqu'à son inauguration en 1925. Rapidement, d'autres constructions suivent : elles sont au nombre de dix-sept en 1932, et trente-sept aujourd'hui.

Citons le collège néerlandais de Marinus Dubock (1929), la fondation hel-

L'hôtel de Cluny.



lénique de Nicolas Zahos (1932), le pavillon suisse construit par Le Corbusier (1933) ou la dernière construction en date : la résidence Avicenne de C. Parent architecte (1961).

Hôtel de Clisson : v. Musée de l'Histoire de France

Hôtel de Cluny
6, place Paul-Painlevé

C'est en 1334 que les abbés de l'ordre de Cluny acquirent une maison à cet emplacement, mais c'est au cours de la seconde moitié du XVe siècle que fut construit l'hôtel. C'est la première fois à Paris qu'un bâtiment si important par la taille est construit d'un seul tenant : le corps de logis en forme de U est fermé par un mur oblique imposé par le tracé de la rue. Les créneaux de ce mur n'ont jamais eu de fonction militaire, mais uniquement décorative.

Le bâtiment, abîmé par la Révolution, est acheté en 1832 par Alexandre Du Sommerard, grand collectionneur d'art médiéval. En 1843 l'Etat fait à son tour l'acquisition de l'hôtel et de ses collections médiévales. En 1844 le musée est ouvert, alors qu'Albert Lenoir entreprend des transformations : création d'une nouvelle aile et d'un pavillon, ouvertures de portes sur la cour, percement de fenêtres..

Parmi les trésors du musée, on retrouve aujourd'hui les têtes des rois qui avaient été ôtées de la galerie des rois de Notre-Dame, pendant la Révolution, puis retrouvées en 1977, ainsi que les tapisseries célèbres de la Dame à la Licorne, datant du XVe siècle et venant du château de Boussac, dans la Creuse.

Thermes de Cluny
Angle des boulevards Saint-Michel et Saint-Germain

Il s'agit des vestiges du plus grand des trois bains publics de Lutèce, dégagés et res-



taurés au début du XIXe siècle.

Datant du IIe ou du début du IIIe siècle, ils furent construits de pierre et de brique, et devaient être recouverts d'enduit. Attribués à tort à l'empereur Julien, on estime plutôt que la corporation des nautes (bateliers) de Paris en est à l'origine : en effet quatre consoles en forme de proue de navire ont été conservées dans le *Frigidarium* (bains froids). Non loin, sont également visibles les vestiges du *tepidarium* (bains tièdes individuels) et du *caldarium* (bains chauds). Le tout bénéficiait d'un système de chauffage par le sol et le sous-sol (les hypocaustes), et d'un système d'écoulement des eaux usées.

Le pilier des Nautes, dont il reste cinq blocs situés dans le frigidarium, fut retrouvé sous le chœur de Notre-Dame, en 1711. Il mentionne le nom des habitants de la cité et représente quelques divinités romaines et gauloises.

Passage Colbert

2ème arr.

C'est dans le contexte propice du deuxième quart du XIXe siècle, que ce passage fut aménagé (v. passage Choiseul).

Tout proche du passage Vivienne*, le passage Colbert, construit en 1826 par J. Billaud, devait concurrencer le précédent avant de souffrir du même déclin inéluctable que son frère ennemi. Son luxe et la rotonde qui le surplombe ont en fait un ensemble architectural unique qui nécessita d'importantes rénovations en 1985.

Théâtre national de la Colline

15, rue Malte-Brun

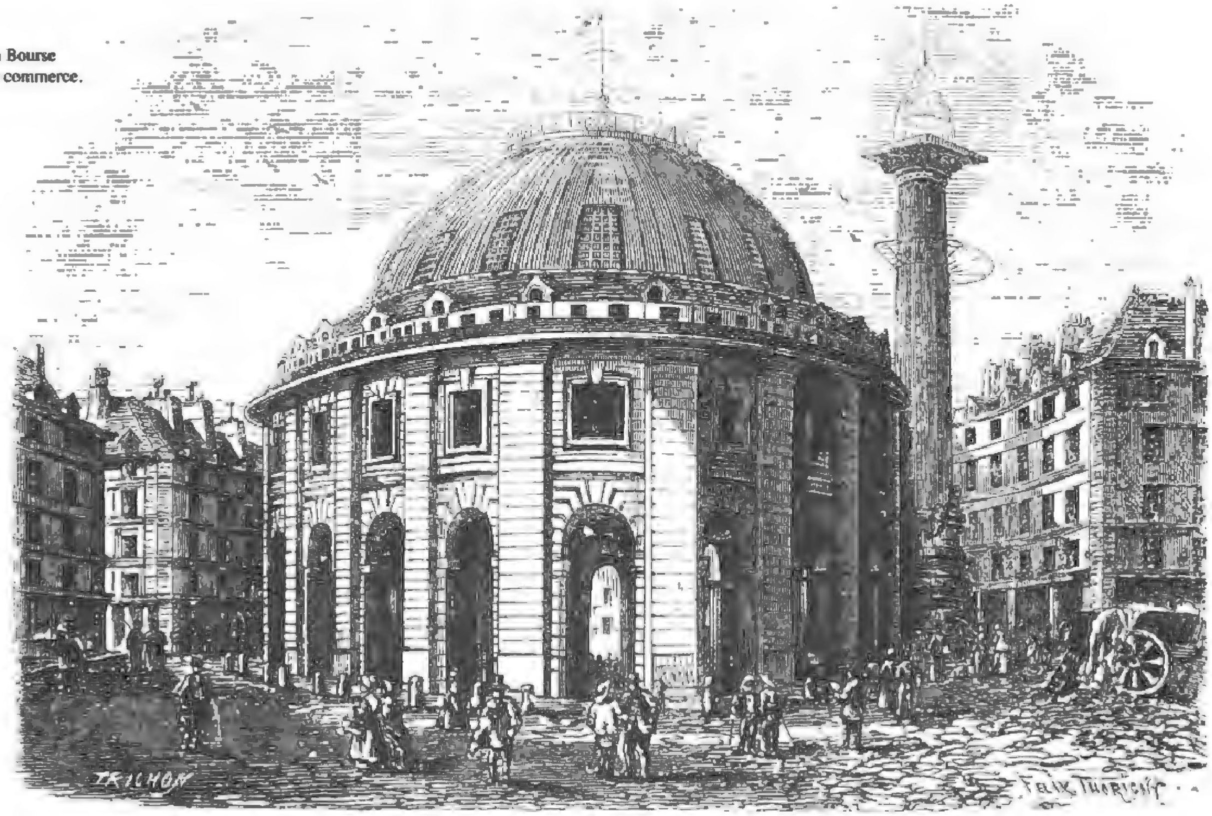
Construit en 1987 par les architectes Valentin Fabre, Jean Perrotet et Alberto Cattani, le bâtiment devait accueillir le TEP : Théâtre de l'Est Parisien qui s'installa finalement dans un autre lieu. Situé dans une rue très étroite, les vitres de sa façade toute en longueur permettent au passant de voir une partie de l'intérieur du bâtiment. Pouvant accueillir dans sa salle principale huit cents spectateurs, l'édifice se veut familial au sein d'un quartier populaire.

Bourse de Commerce

2, rue de Viarmes

Comme beaucoup de monuments parisiens, la Bourse de Commerce fut construite en lieu et place d'un édifice plus ancien à la fonction bien différente. Ainsi se trouvait ici un somptueux palais élevé à partir de 1754, pour

La Bourse
de commerce.



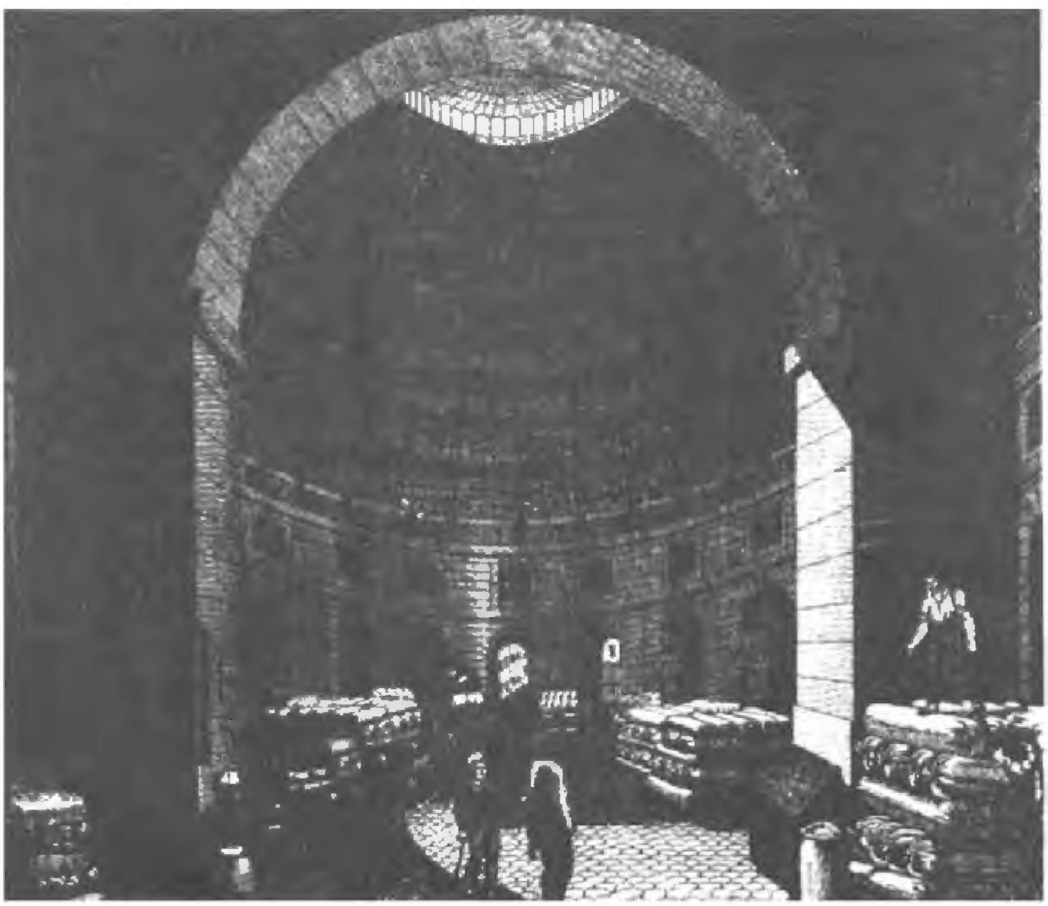
Catherine de Médicis, par Bullant : l'hôtel de la Reine-Mère bientôt connu sous le nom d'hôtel de Soissons après son rachat en 1604 par le comte de Soissons. Il n'en reste aujourd'hui que la colonne astronomique de style dorique.

La deuxième moitié du XVIIIe siècle, à Paris, est dominée par un souci d'hygiène, illustré par la multiplication des marchés, comme celui d'Aligre au faubourg Saint-Antoine ou le marché Sainte-Catherine dans le Marais. C'est dans ce contexte que, en 1763, fut décidé de remplacer l'hôtel de Soissons par une halle au blé. Les travaux confiés à Camus de Mézières eurent lieu de 1765 à 1768.

La cour circulaire fut abritée par une première coupole en bois (1782-1783), remplacée en 1809 par une coupole en fer recouverte de feuilles de cuivre, œuvre de François-Joseph Bélanger qui en fit un monument d'avant-garde. En 1838, les feuilles de cuivre furent néanmoins remplacées par des vitres.

En 1885, le bâtiment avait changé de fonctions, puisque, sous la direction d'Henri Blondel, il fut transformé en bourse de commerce. C'est le bâtiment

L'intérieur de l'ancienne halle au blé.



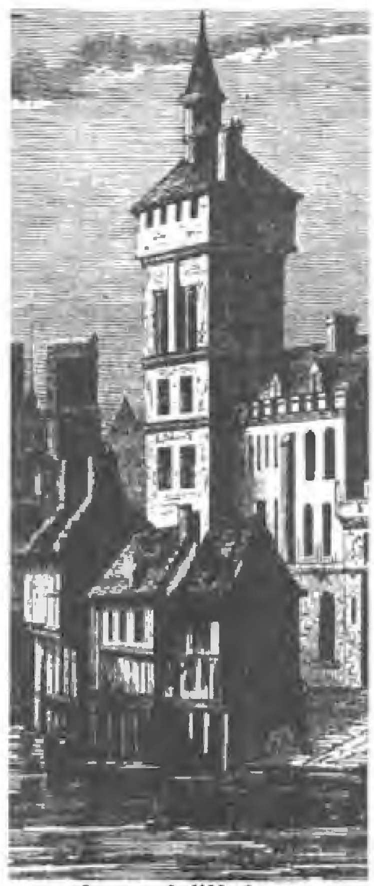
que nous pouvons voir de nos jours.

Juste à ses côtés, s'élève a colonne-observatoire de Ruggieri, dernier vestige de l'hôtel de Soissons.

Conciergerie
1er arr.

L'édifice tire son nom du concierge du Palais, sous l'autorité duquel était placé les bâtiments du roi.

Il s'agit d'une partie de ce qu'il reste (avec la Sainte-Chapelle) de l'ancien Palais royal désiré par saint Louis. Les Mérovingiens occupaient vraisemblablement déjà le site construit à l'époque gallo-romaine, mais aucun des bâtiments antérieurs au règne de saint Louis ne subsiste. Au XIIIe siècle, Paris est déjà une ville prépondérante du royaume, mais le Palais a plus une valeur symbolique – puis juridique – que résidentielle, le roi séjournant volontiers à Fontainebleau ou à Vincennes, le Louvre* n'étant à l'époque qu'un château fort inconfortable. À la fin du siècle, Philippe le Bel fait construire le corps du bâtiment visible de nos jours avec la salle des Gens d'armes et la salle des Gardes, toutes deux de formes gothiques et entourées par les tours d'Argent et César. C'est sous son règne, en 1313, qu'eut lieu l'inauguration du nouveau palais. Enfin, au milieu du XIVe siècle, Jean le Bon fait construire les cuisines (communément dites de saint Louis) et la tour de l'Horloge qui ne prit toutefois ce nom que sous le règne de Charles V lorsque celui-ci dota le bâtiment d'une horloge publique en 1371.


La tour de l'Horloge

Après les émeutes d'Étienne Marcel dans la nuit du 22 février 1358, les rois ne résidèrent plus au Palais et, à partir de 1417, c'en est officiellement fini de son rôle de résidence royale au profit d'une activité plus " administrative "

Pendant la Révolution, la Conciergerie fit usage de prison où passaient des détenus avant jugement et exécution. Parmi les plus célèbres prisonniers y ayant séjourné on peut citer Marie-Antoinette qui y resta du 2 août au 16 octobre 1793, mais aussi Robespierre et Danton.

À partir de 1851, le monument est de nouveau transformé afin d'y installer la Cour de



La Conciergerie.

cassation, la Cour d'appel et le tribunal civil. Joseph-Louis Duc et Honoré Daumet s'y attèlent, construisant notamment les bâtiments entre les tours sur le quai de l'Horloge (1851-1853), la Cour de Cassation (1868) et le vestibule Harlay (1874). Enfin, de 1911 à 1913, Albert Tournaire édifie la façade sur le quai des Orfèvres.

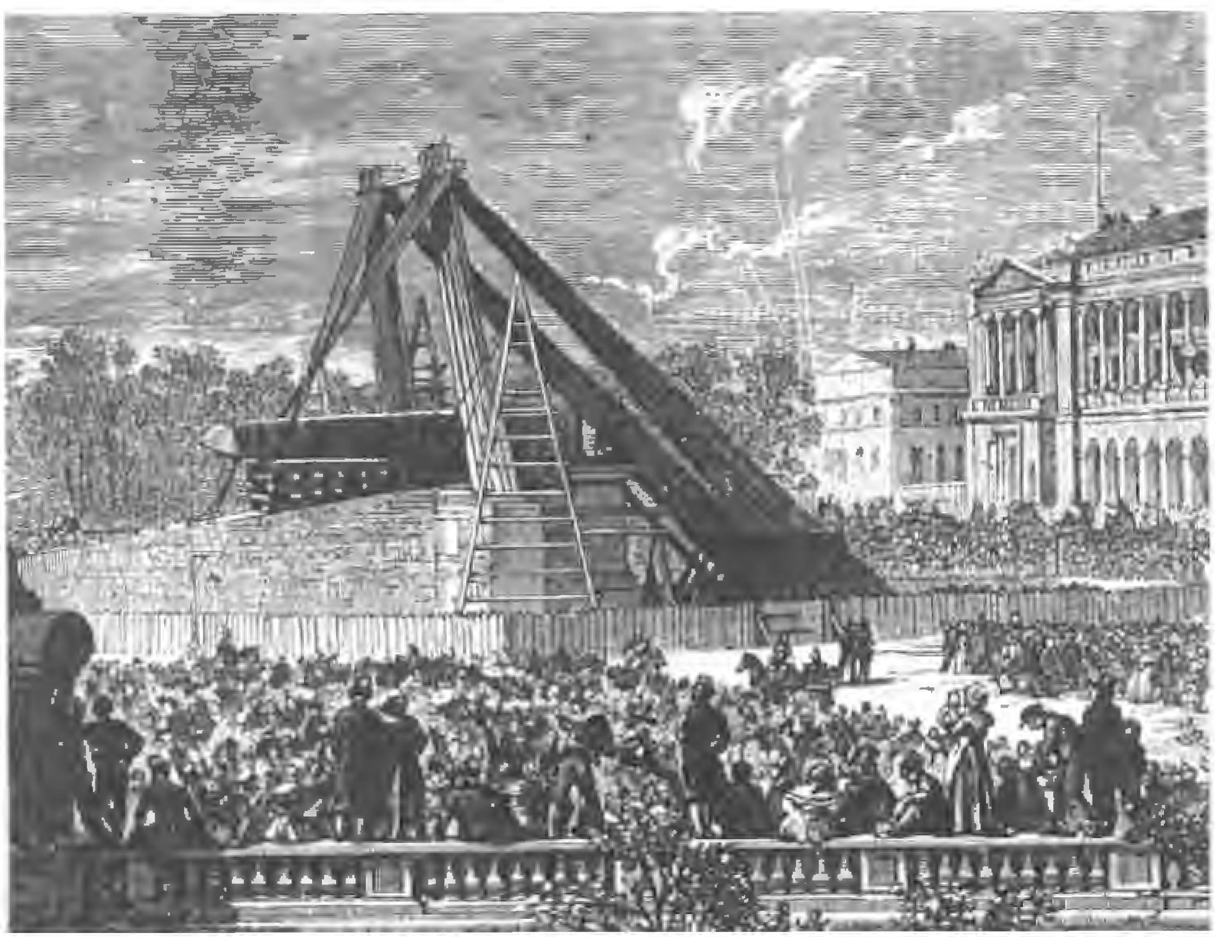
Place de la Concorde

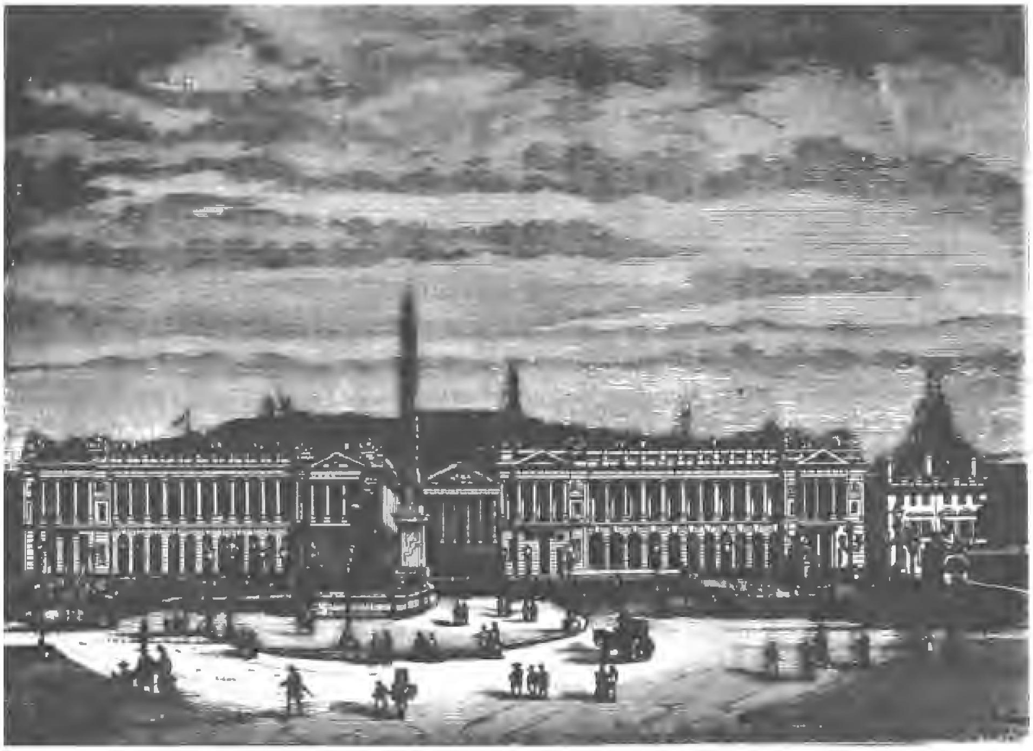
8ème arr.

C'est pour élever une statue équestre à la gloire de Louis XV que l'on décide de la réalisation d'une place royale. En 1755, Jacques-Ange Gabriel est chargé du projet, après qu'un concours d'idées fut lancé. La statue, sur laquelle travaillèrent Edme Bouchardon puis Jean-Baptiste Pigalle, est inaugurée le 23 février 1763. Quant à la place, traversée par deux axes et largement ouverte (contrairement aux autres places royales), elle est achevée en 1772. À l'origine, une enceinte bordée de fossés entourait la statue.

Jacques-Ange Gabriel est également l'auteur de deux palais jouxtant la place. De 1766 à 1775, il travailla sur les façades à colonnades, dont le style

L'érection de l'obélisque de Louxor, place de la Concorde, en 1836.





La place de la Concorde.

rappelle celui de Perrault au Louvre. Aujourd'hui se trouvent ici l'hôtel Crillon, l'Automobile Club de France, l'État-major de la Marine nationale et l'ambassade du Chili. Les groupes de chevaux ornant l'entrée des Champs-Élysées et celle des Tuileries, sont dus respectivement à Guillaume II Coustou et Antoine Coysevox ; chacun se trouvait à l'origine au château de Marly.

À la Révolution, la guillotine remplace la statue de Louis XV et exerce sa lame sur un millier d'hommes et de femmes dont Louis XVI, Marie-Antoinette, Danton et Robespierre. C'est pour oublier cela que l'on renomme la place Louis XV sous le Directoire (1795) : elle devient place de la Concorde.

La place doit son aspect actuel à l'architecte Jacques-Ignace Hittorf qui dut la réorganiser en vue de l'érection de l'obélisque provenant du palais de Ramsès III à Thèbes, que le vice-roi d'Égypte, Mehemet-Ali, avait offert au roi Louis-Philippe. Hittorf établit de chaque côté de l'obélisque une fontaine monumentale, et orne les guérites de Gabriel de huit statues allégoriques représentant les villes françaises (Nantes, Bordeaux, Marseille, Lyon, Strasbourg, Lille, Rouen et Brest).

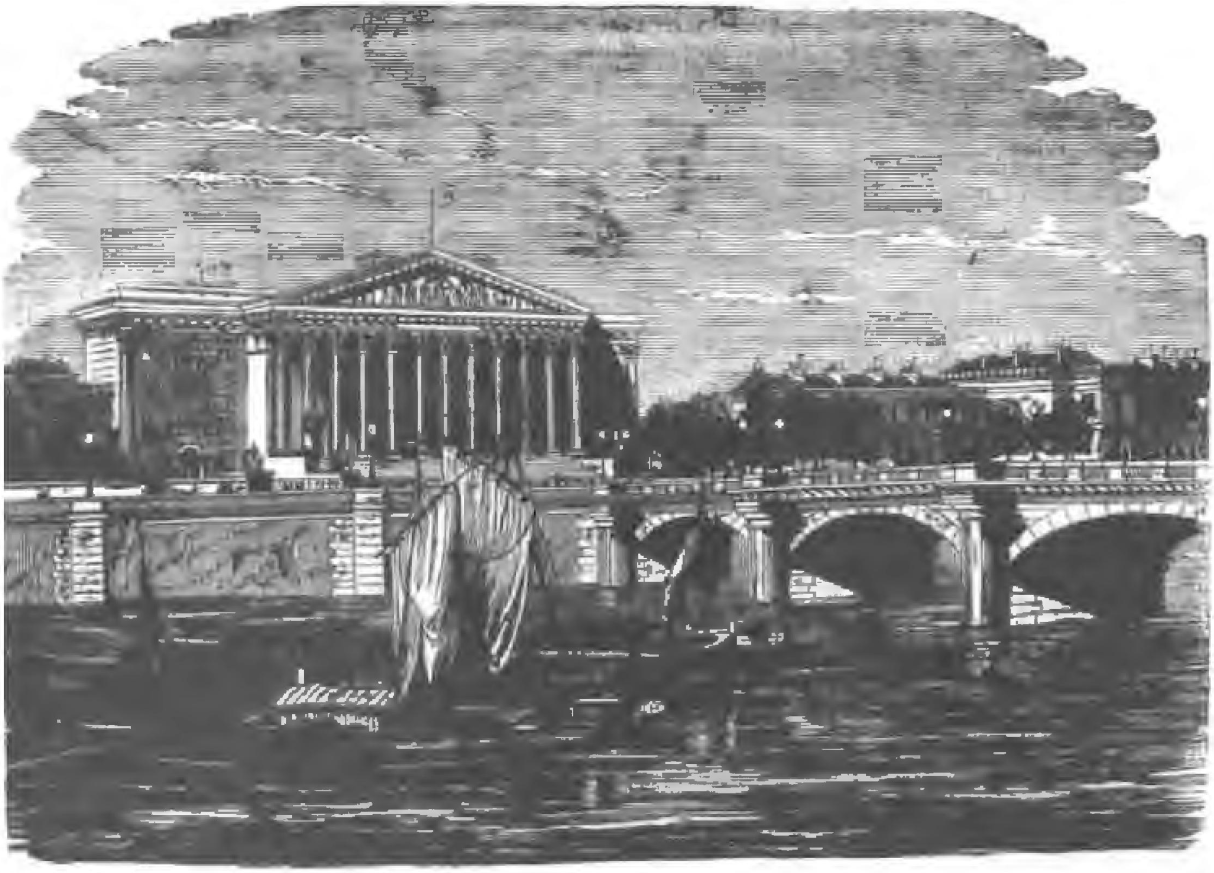
Pont de la Concorde
7ème-8ème arrs.

La place de la Concorde une fois achevée, Louis XV accepta le projet de Jean-Rodolphe Perronet pour la construction du pont reliant le faubourg Saint-Germain à celui Saint-Honoré. Il fallut néanmoins attendre 1788 pour que les travaux débutent, et 1791 pour leur achèvement. En pleine période révolutionnaire, il fut décidé pour des raisons économiques mais aussi symboliques (" pour que le peuple de Paris pût continuellement fouler aux pieds l'antique forteresse ") d'utiliser les pierres de la Bastille. Il était prévu de surmonter chaque pilier par des pyramides de pierre, mais le projet ne s'avéra pas concluant, tout comme les différents essais de statues. En 1840, des candélabres, dus à Henri Labrouste y trouvèrent place, mais furent à leur tout retirés. Enfin, en 1931, le pont fut élargi.

Lycée Condorcet : v. Saint-Louis-d'Antin

Conseil économique et social
1, avenue d'Iéna

En 1933, le projet de construction sur la colline de Chaillot* des frères Auguste et Gustave Perret fut, à la stupéfaction générale, abandonné. On dit que c'est par compensation qu'on leur confia la construction du musée des



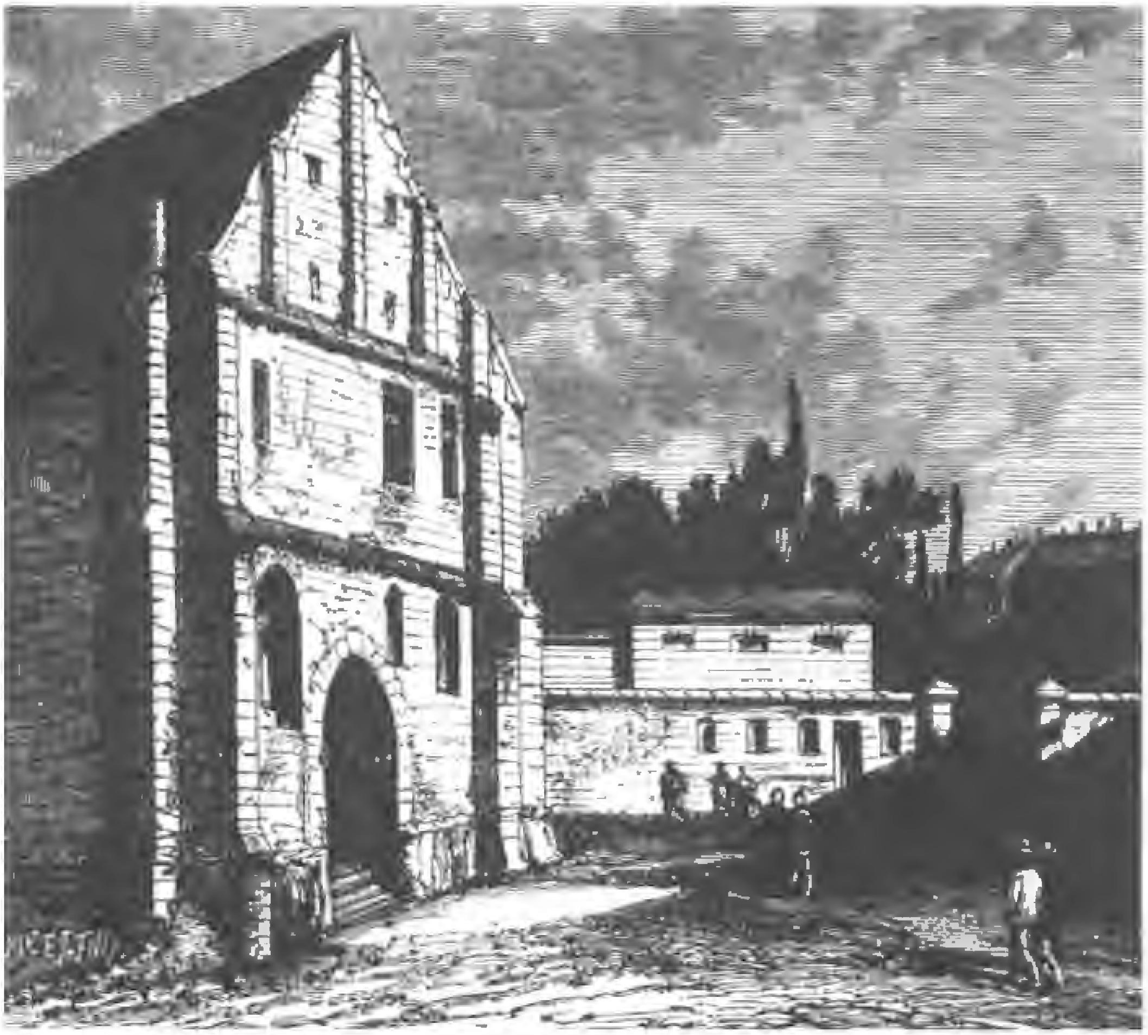
Le pont de la Concorde et le Palais Bourbon.

Travaux publics. Le chantier s'étala de 1937 à 1939, date de l'inauguration des premières salles d'exposition. Conformément aux principes des deux frères, le béton fut laissé apparent, sa couleur changeant en fonction de la pierre utilisée. C'est à sa création en 1958 que le Conseil économique et social y emménagea.

Couvent des Cordeliers
15, rue de l'École-de-Médecine

C'est saint Louis qui fonda ce couvent promis à un grand avenir dans l'histoire religieuse de la France. Pendant longtemps en effet, les religieux franciscains devaient y passer tôt ou tard afin d'acquérir ou de compléter leur formation théologique. Sa réputation fut telle que des moines de l'Europe entière y furent accueillis. Il n'en reste aujourd'hui que les bâtiments du réfectoire composés d'un rez-de-chaussée où était situé le réfectoire proprement dit, d'un premier étage où se trouvaient les dortoirs des novices et, enfin, des combles.

Après la Révolution, Camille Desmoulins fonda en ses murs le club des Cordeliers qui se réunissait dans une salle aujourd'hui détruite.



Le club des Cordeliers

D

Place Dauphine
1er arr.

C'est en 1607 que Henri IV décida le réaménagement de la pointe sablonneuse de l'île de la Cité, en moment de l'inauguration du Pont-Neuf* qui y menait. Il confia le lotissement du terrain à Achille de Harlay, président du Parlement. Les plans furent certainement confiés à Louis Métezeau qui divisa la place triangulaire en trente-deux maisons identiques faites en pierre et en brique d'un rez-de-chaussée à galerie, de deux étages et de comble. Au sommet de la place, deux rangées de maisons mènent à une statue équestre du roi. Malheureusement l'unité de la place a souffert au cours des siècles et l'un des côté du triangle fut même démoli en 1874.

Arche de la Défense
Quartier de la Défense

L'aménagement du quartier de la Défense fut décidé en 1955 et confié trois ans plus tard à l'EPAD (Établissement public pour l'aménagement de la Défense). Un plan d'ensemble fut adopté en 1964 avec, comme principale particularité, la séparation entre la circulation automobile (en sous-sol) et l'immense dalle piétonne. Cette esplanade est le cadre d'une véritable exposition permanente d'œuvres d'art dont le *Pouce* de César semble indiquer le départ. Le démarrage fut lent, mais une cinquantaine de tours finirent par s'élever, comme la tour Nobel (1966), la tour Fiat (1974) ou la tour Elf (1985). L'ensemble forme aujourd'hui un immense quartier d'affaire de plus de 130 hectares, à la limite de Paris.

La construction de l'arche fut l'objet d'un concours lancé en 1982 et remporté par l'architecte danois Otto von Spreckelsen. Les travaux s'achevèrent en 1989 après la mort de l'architecte. Située dans la perspective de l'Arc de Triomphe*, cette arche abrite cent mille mètres carrés de bureaux au-dessus desquels se trouve une terrasse panoramique.

Place Denfert-Rochereau

14ème arr.

Le plan circulaire de la place est l'œuvre de Nicolas Ledoux qui dressa les deux pavillons d'octroi du mur des Fermiers généraux (voir place de la Nation*) en 1784-1787. À cette époque, la place s'appelait place d'Enfer et sa barrière percevait les taxes sur la route d'Orléans.

Ce n'est pourtant pas de cet ancien patronyme qu'il faut tirer l'origine de son nom actuel mais du colonel Denfert-Rochereau, chef des défenseurs de Belfort en 1870. La place fut rebaptisée en 1879, un an avant de recevoir le lion dit de Belfort, œuvre d'Auguste Bartholdi et réplique de la statue monumentale du même artiste à Belfort, commémorant la résistance face à la Prusse.

Dans le pavillon à l'est, se trouve l'entrée des Catacombes. En effet, les anciennes carrières ayant servi à la construction de la capitale, abritent les ossements exhumés des cimetières *intra muros* depuis la décision de leur

Les Catacombes.



suppression (c'est notamment le cas du cimetière des Saints-Innocents), de 1786 à 1814. Ce lieu est ouvert au public depuis sa création, sous le Premier Empire.

Hôtel de Donon – musée Cognac-Jay

8, rue Elzévir

C'est pour Médéric de Donon, contrôleur général des bâtiments du Roi, que cet hôtel fut construit dans le dernier quart du XVIe siècle. Si l'on ne connaît pas le nom de l'architecte à qui furent confiés les travaux, nombre d'historiens avancent le nom de Jean Bullant qui aurait été inspiré par le style de Philibert de l'Orme.

Au XVIIe siècle, furent rajoutés l'actuel bâtiment donnant sur la rue Elzévir, ainsi que les ailes à arcades sur la cour.

En 1975, la Ville de Paris fait l'acquisition du bâtiment, avant de le restaurer au début des années 1980. C'est en 1986 que l'on décida d'y transférer les collections (essentiellement des œuvres du XVIIIe siècle) rassemblées par Ernest Cognac et son épouse Louise Jay.

E

École militaire
Avenue de la Motte-Piquet

En 1748, Joseph Pâris-Duverney, riche intendant aux armées soutenu par la marquise de Pompadour, présente à Louis XV son projet de collège de formation d'officiers destinés aux gentilshommes peu fortunés. Des terrains de la plaine de Grenelle furent achetés afin de pourvoir aux terrains nécessaires à l'implantation des bâtiments et des exercices militaires.

En 1751, Louis XV crée l'école par édit et nomme Jacques-Ange Gabriel à la direction des travaux. Ceux-ci doivent s'interrompre, faute de crédits, en

La façade de l'École Militaire

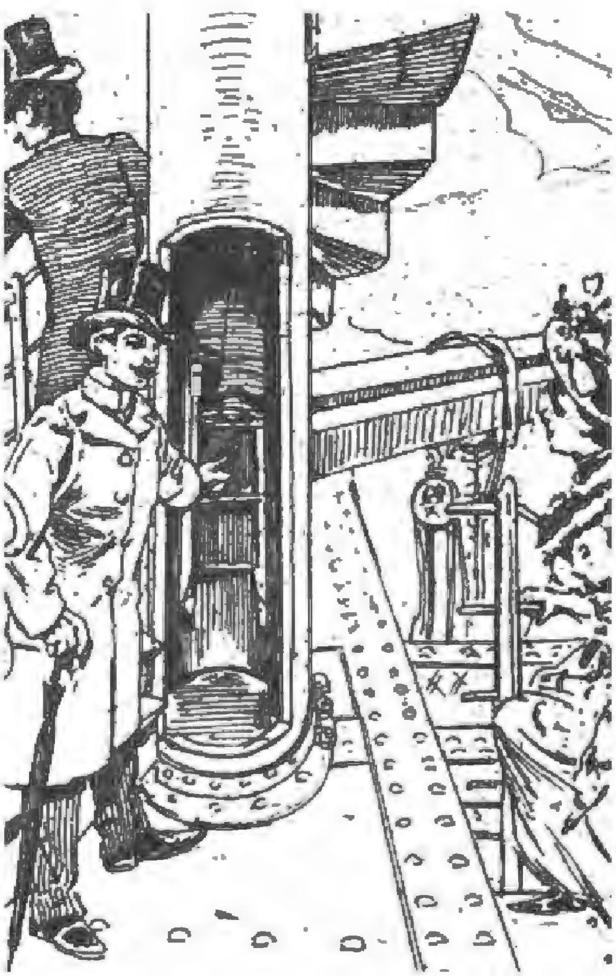


1764 et l'architecte doit revoir ses plans à la baisse. À partir de 1780, c'est Étienne-Louis Boullé qui prend en charge le chantier qui est achevé en 1788 par son successeur Alexandre-Théodore Brongniard. Mais cette même année, une nouvelle fois pour des raisons financières, l'école est fermée et cédée à la Ville de Paris. Retrouvant sous Napoléon Ier une vocation militaire, elle est agrandie sous le règne de son neveu Napoléon III et abrite sous la IIIe République (1876) l'École militaire supérieure (devenue en 1880 École supérieure de guerre).

Bonaparte, qui en sortit en 1786, fut un des pensionnaires les plus célèbres.

Tour Eiffel
Champ-de-Mars

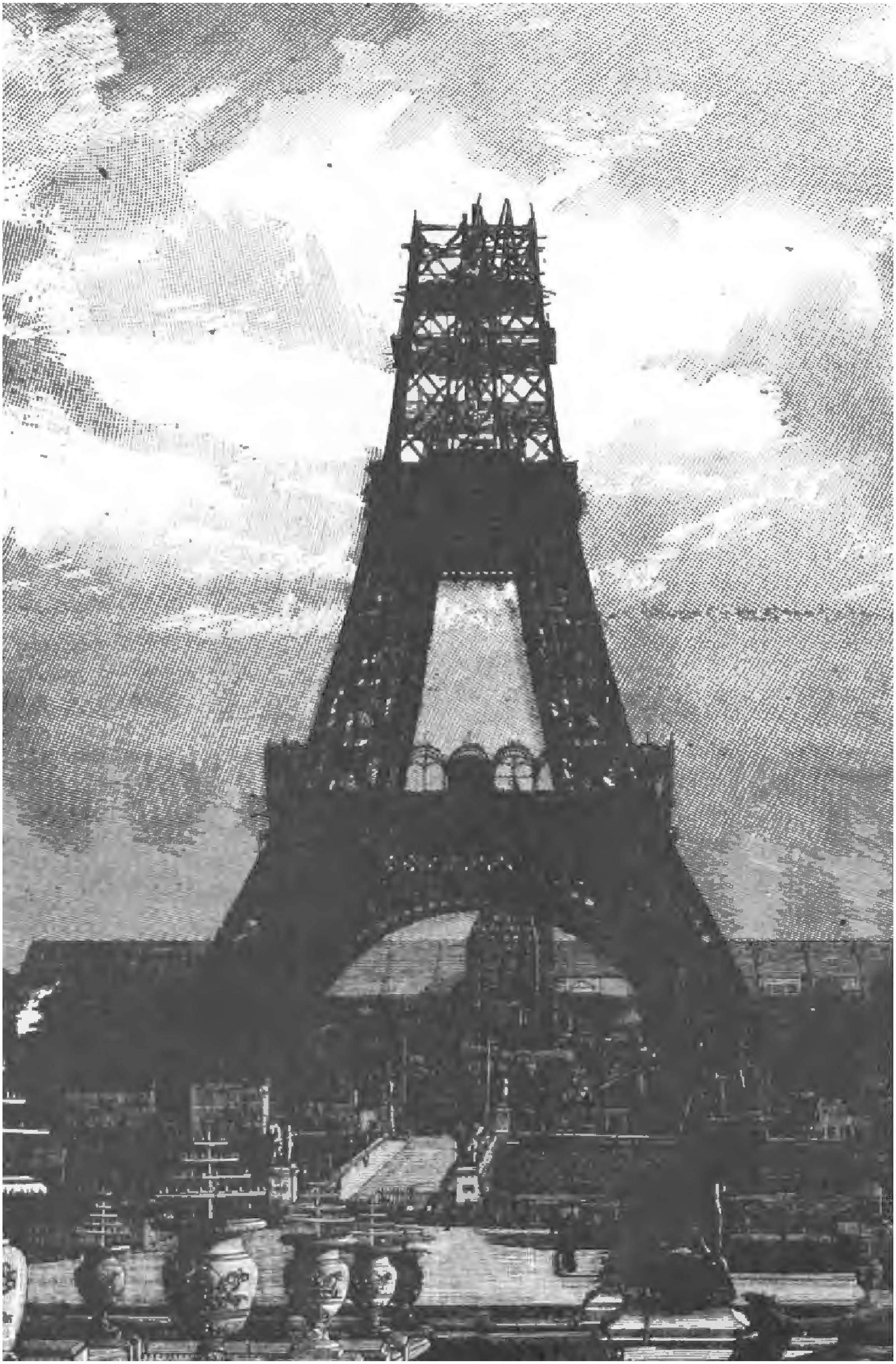
C'est pour fêter le centenaire de la Révolution Française et marquer l'exposition universelle de 1889 que fut organisé un concours pour l'élaboration d'un monument frappant l'opinion publique. Gustave Eiffel et deux ingénieurs de son atelier, Émile Nouguier et Maurice Koechlin, proposent une grande tour métallique de trois cents mètres de haut et remportent un concours auquel s'étaient présentés plus de sept cents candidats.



Les travaux débutèrent le 28 janvier 1887 pour s'achever le 30 mars 1889, un mois en avance. Durant toute cette période, le projet fut vivement critiqué, notamment par les intellectuels qui fustigeaient " l'inutile et monstrueuse tour Eiffel " qui devait pendant vingt ans (durée de la concession) allonger son ombre " comme une tache d'encre ". Cependant, la tour fut un véritable triomphe à l'Exposition universelle et

Le somet de la tour Eiffel.

La tour Eiffel en construction.



fut sauvée, en 1906, de la démolition par la télégraphie qui, de son sommet, permettait une émission à trois mille kilomètres.

Palais de l'Élysée
Hôtel d'Évreux
55-557, rue du Faubourg Saint-Honoré

De 1718 à 1720, Claude-Armand Mollet construit cet hôtel pour le comte d'Évreux qui venait d'épouser une riche héritière. En 1753, la marquise de Pompadour acquiert cette propriété dont elle confie les " arrangements " à Jean Cailleteau dit Lassurance. À la mort de la marquise (1764), l'hôtel revient au roi. Dès lors, les propriétaires se succèdent, chacun y allant de ses petites transformations. En 1805, Napoléon Ier l'achète pour sa sœur Caroline récemment mariée au comte Murat. C'est dans cet hôtel que l'empereur signa son abdication après la défaite de Waterloo, le 22 juin 1815.

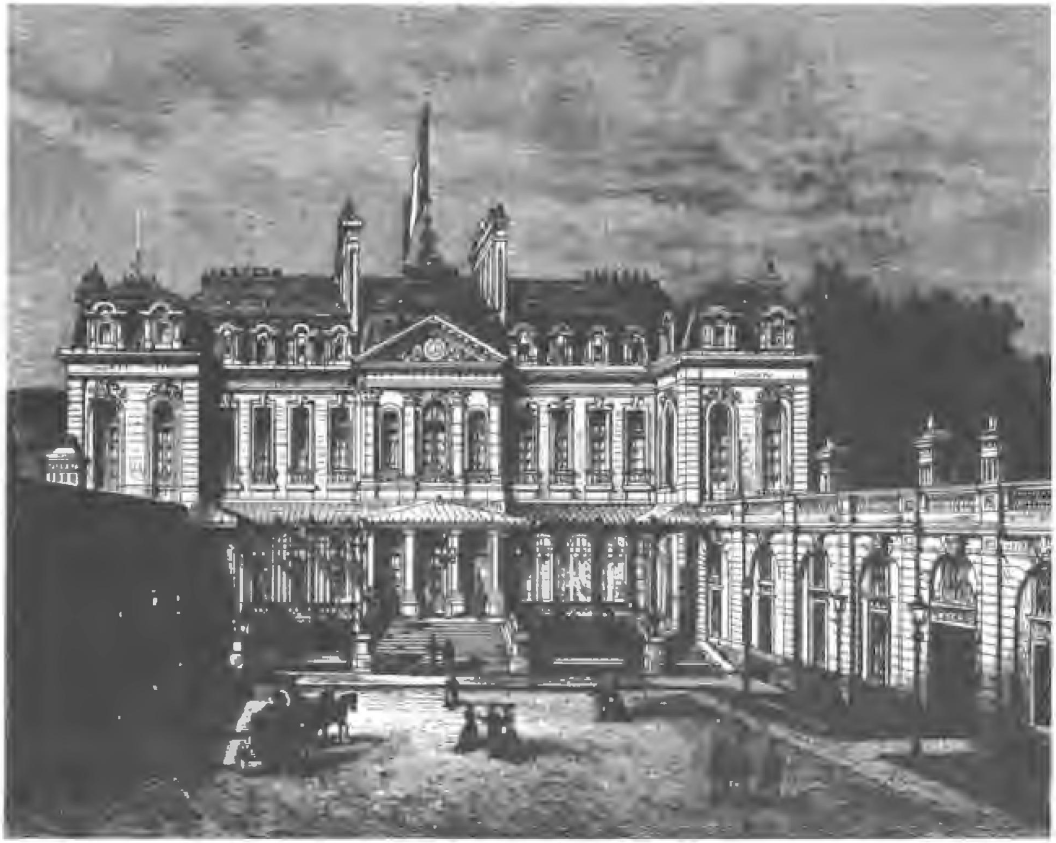
Le premier président de la République a y avoir habité est le prince Louis-Napoléon, au lendemain de son élection en 1848. Mais c'est après son coup d'État que Joseph-Eugène Lacroix lui donne son aspect définitif. À partir de la IIIe République, le palais de l'Élysée devient la résidence officielle des présidents de la République.

Ministère de l'Équipement et des Transports : v. Hôtel de Roquelaure

Gare de l'Est
Place du 8 mai 1945

C'est pour servir d'embarcadère pour la ligne Paris-Strasbourg, créée en 1844, que l'aile ouest de la gare de l'Est fut construite par François-Alexandre Duquesney, de 1847 à 1850. Le trafic augmentant sans cesse au cours du XIXe siècle, le nombre de voies évolua constamment, jusqu'à ce que l'on décidât de doubler la gare.

De 1924 à 1931, l'ingénieur Bertaud éleva symétriquement à la première, une deuxième aile ; les deux étant reliées entre elles par un corps central sur deux niveaux. C'est ce doublement qui est à l'origine de la modification du tracé de la rue du Faubourg-Saint-Martin. Le décor sculpté comporte, outre les statues des grandes villes de l'Est (Strasbourg par Philippe-Henri Lemaire, Verdun par Varenne...), des représentations (sur les chapiteaux) des produits agricoles rencontrés sur le tracé de la ligne. Signalons enfin, dans la salle des pas perdus, la grande fresque représentant le départ des soldats en 1914, due à Albert Herter en 1926.



Le palais de l'Élysée

Fondation Eugène-Napoléon
254, rue du Faubourg Saint-Antoine

L'impératrice Eugénie utilisa l'argent offert par la Ville de Paris pour son mariage, à la construction d'un centre accueillant les orphelines et les jeunes filles pauvres. Cette institution avait pour mission de leur offrir une formation professionnelle. Les travaux furent confiés à Jacques-Ignace Hittorff qui les effectua de 1853 à 1857.

Hôtel d'Évreux : v. Palais de l'Élysée

F

Couvent des Filles du Calvaire : v. à Luxembourg (Petit)

Temple des Filles de la Visitation Sainte-Marie
17, rue Saint-Antoine

En 1619, saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal, fondateurs de l'Ordre de la Visitation (1610), installent un couvent à Paris qui déménage en 1621 dans le Marais. C'est à François Mansart, alors jeune architecte, que l'on confie les plans et la première pierre des nouveaux bâtiments est posée en 1632, l'église étant consacrée deux ans plus tard, en 1634. Saint Vincent de Paul fut le supérieur de ce couvent jusqu'en 1660.

À la Révolution, l'église accueille un club républicain qui laissa sa trace en gravant à l'entrée un bonnet phrygien. Elle est rendue au culte, mais cette fois protestant, en 1803, deux ans avant que le percement de la rue Castex détruise la plus grande partie des anciens bâtiments conventuels.

Ministère des Finances et de l'Industrie
1, boulevard de Bercy

Auparavant, le Ministère des Finances et de l'Industrie logeait dans l'aile du Louvre* longeant la rue de Rivoli. En 1981, le président Mitterrand ayant décidé de transformer le célèbre musée en " Grand Louvre ", il fallut procéder à un déménagement.

Un concours national est lancé dont sortent vainqueurs Paul Chemetov, Borja Huidobro et Émile Duhart Harosteguy. Le bâtiment principal est conçu comme un viaduc qui enjambe d'un côté la rue de Bercy et de l'autre le quai de la Rapée pour ensuite plonger dans la Seine. Tout proche du palais Omnisports de Paris-Bercy*, ses deux arches symbolisent deux portes d'entrée dans la ville. Deux bâtiments militaires de la Restauration ont été intégrés au projet.

Collège de France
11, place Marcelin-Berthelot

C'est en 1530 que François Ier, certainement influencé par l'humaniste Guillaume Budé, fonde le Collège royal afin que des enseignements qui n'étaient pas dispensés à l'université, comme le grec et l'hébreu, y trouvent une place.

L'institution n'avait cependant pas de bâtiment propre et il fallut attendre le règne d'Henri IV pour que, en 1610, fût posée la première pierre. Mais l'assassinat du monarque cette même année interrompit les travaux que reprit Jean-François-Thérèse Chalgrin de 1774 à 1780.

Au XIXe siècle, Claude Letarouilly construisit les bâtiments autour des deux cours ainsi que le pavillon avec l'horloge (1831-1832). Enfin, de 1928 à 1952, furent ajoutées de nouvelles constructions par Jacques Guilbert et Étienne-Chérubin Leconte.

G

Hôtel Gaillard
Banque de France
1, Place de d Général-Catroux

Le régent de la Banque de France Émile Gaillard, en 1878, voulut se faire construire un hôtel particulier pour abriter ses collections d'œuvres d'art des XVe et XVIe siècles. Il confia les plans à Victor-Jules Février qui s'inspira des châteaux de Blois et de Gien dont il intégra des parties moulées dans l'architecture du nouvel édifice. À la mort d'Émile Gaillard, en 1904, ses collections furent dispersées et l'hôtel revint à la Banque de France en 1919.

Théâtre de la Gaîté lyrique
3-5, rue Papin

Outre les grands bouleversements connus des travaux du baron Haussmann, un aspect important concerne la " délocalisation " de nombreux théâtres. En effet, le percement des grandes artères, comme le boulevard du Temple, impliquait la destruction des immeubles se trouvant sur leur tracé. Onze théâtres sont cependant créés sous le Second empire, dont le Théâtre de la Gaîté lyrique.

Constitué de deux bâtiments symétriques, ce théâtre fut construit en 1861-1862 par Alphonse Cusin. Les sculptures de la façade furent réalisées par Eugène-Louis Godin et Amédée-Donatien Doublemard. Destiné à l'opérette et au ballet, il fut dirigé par Offenbach, et dut également, plus tard, sa renommée aux ballets de Diaghilev. Il ne reste pratiquement plus rien de la salle d'origine, des travaux ayant dû être effectués en 1974 et 1985.

Face à lui, en 1861, fut dessiné par l'architecte Gabriel Davout le square Emile-Chautemps.

Galeries Lafayette
38-46, boulevard Haussmann

Les Galeries Lafayette font partie des grands magasins " historiques " de la capitale, même si elles ne sont pas le plus ancien. Les Magasins réunis (place

de la République) existaient depuis 1866, le Bon Marché* depuis 1869 et le Printemps* depuis 1881, pour ne citer qu'eux.

Leur histoire commence pourtant en 1895 quand Alphonse Kahn et Théophile Bader créent leur premier magasin, rue Lafayette. En 1899, le magasin s'agrandit en atteignant les boulevards, mais c'est surtout en 1906-1907, quand Bader confie la construction à Georges Chédanne sur le boulevard Haussmann, que la grande histoire commence. En 1910-1912, c'est au tour de Ferdinand Chanut d'agrandir l'édifice, en gagnant en profondeur et en construisant la célèbre grande coupole vitrée. C'est également lui qui en 1926 exploite une idée neuve et crée les vitrines du rez-de-chaussée, spectacle dès lors très prisé. En 1932-1936, Pierre Patout construit quelques façades pour relier les bâtiments jusqu'à la rue de Provence. Enfin, en 1960, on surélève le bâtiment construit par Chedanne.

Moulin de la Galette

77, rue Lepic

Le Blute-fin (à l'angle de la rue Girardon) est le plus ancien des deux moulins de cet ensemble et date des environs de 1625, tandis que le Radet, date de 1777. Ils sont rachetés respectivement en 1809 et 1812 par Nicolas-Charles Debray qui les réunit par un bâtiment dont il fait un entrepôt à vins. Il transforme le Radet en guinguette : c'est ce dernier qui fut rapidement surnommé le Moulin de la Galette, rendu célèbre par le tableau de Renoir : *Bal au Moulin de la Galette*, musée d'Orsay, 1876.

Musée Galliera

10, avenue Pierre-Premier-de-Serbie

La princesse Galliera, épouse d'un financier italien, désirait léguer à la Ville de Paris l'ensemble de ses collections. C'est pour les abriter qu'elle fit construire, de 1878 à 1894, par Léon Ginain, un palais à l'inspiration Renaissance italienne. Sur le pavillon central, trois statues de la Peinture par Pierre-Jules Cavelier, de l'Architecture par Henri Chapu et de la Sculpture par Gabriel Thomas, illustraient la richesse et la diversité de la collection de la princesse. Gênes obtint finalement l'héritage de ses collections d'art, laissant à Paris le palais.

Ce dernier abrite aujourd'hui le musée de la mode et du costume, retraçant leur histoire de 1735 à nos jours.

Centre Georges-Pompidou
Place Georges-Pompidou

Le président de la République Georges Pompidou voulait marquer son septennat par la création à Paris d'un grand musée dédié à l'art contemporain ouvert à un large public (dès lors le site ne devait pas ressembler à un musée classique). Le site fut choisi sur un emplacement proche du Marais, terrain vague laissé libre depuis la destruction d'immeubles vétustes en 1940.

Un concours fut lancé en 1971 et les architectes Renzo Piano et Richard Rogers le gagnèrent en 1977 grâce à leur projet qui suscita néanmoins une forte polémique. Rejetant à l'extérieur tous les équipements, les " tripes " du bâtiment : escalators, tuyauteries, ascenseurs, gaines de circulation des fluides... L'ensemble ressemblant à une grande usine ou à un énorme chantier selon les contradicteurs du projet. Le site fut pourtant un véritable succès, notamment grâce au parvis aménagé par les deux architectes, très vite animé par une foule d'artistes et de badauds, mais aussi grâce à la vue imprenable qu'offrent les derniers étages du musée. À tout cela il faut encore ajouter les manifestations à l'intérieur de l'édifice : une grande bibliothèque publique d'information (B.P.I.), un Centre de Création industrielle (C.C.I.), l'Institut de recherche et de coordination acoustique-musique (IRCAM), et bien sûr, le Musée d'Art Moderne, aménagé par Gae Aulenti.

Hôpital Georges-Pompidou
Rue Leblanc, XVe arr.

Œuvre d'Aymeric Zublena, l'hôpital européen Georges-Pompidou est l'une des dernières œuvres de grande envergure de la fin du XXe siècle. Situé en bordure du parc André-Citroën*, il se veut un lieu accueillant.

Manufacture des Gobelins
42, avenue des Gobelins

C'est en 1662 que Colbert fonde la Manufacture royale des meubles et tapisseries de la Couronne, qu'il installe dans des ateliers que la dynastie des Gobelins détenait depuis 1447. Au début du XVIIe siècle toutefois, Henri IV y avait déjà installé deux tapissiers flamands, Marc de Comans et François de La Planche. Le but de cette manufacture créée par édit était de pourvoir à la décoration des résidences royales aussi bien en ébénisterie qu'en orfèvrerie ou en teinturerie. L'ensemble des bâtiments forme rapidement un véritable quartier artisanal au cœur de la ville. En 1721, une chapelle est ajoutée à l'ensemble architectural.

Placée sous la direction de Charles Le Brun, puis de Pierre Mignard, la Manufacture joua un rôle déterminant au cours des XVIIe et XVIIIe siècles.
En 1826, la manufacture de la Savonnerie, fondée en 1604 et longtemps installée à Chaillot, rejoint les bâtiments auxquels se greffe également en 1940 la manufacture de Beauvais, créée en 1664. De nos jours, la Manufacture continue son activité dont la production est réservée à l'Etat. Ses bâtiments sont néanmoins ouverts au public.

Grand Palais

Avenue Winston Churchill

C'est en prévision de l'Exposition universelle de 1900 que l'on décide de construire un ensemble triomphal marquant l'entrée de la France dans le nouveau millénaire. L'enjeu est difficile tant il paraît impossible de faire plus spectaculaire que la tour Eiffel construite pour la précédente exposition. Après avoir étudié plus de 800 projets, la Ville de Paris décide de créer un axe reliant les Invalides aux Champs-Élysées grâce à la construction du pont Alexandre III* et celle de deux autres édifices : le Grand et le Petit Palais*. Les travaux se firent de 1897 à 1900.
Charles Girault supervise l'ensemble, mais c'est Henri Deglane, Albert Louvet et Albert Thomas qui ont la charge d'élever l'édifice qui doit à la fois accueillir les Salons et les manifestations du Palais de l'Industrie qui occupait cet emplacement depuis l'Exposition de 1855. Les trois architectes optent pour une architecture métallique " enveloppée " de pierre pour former un ensemble gigantesque : la façade mesure 240 mètres. Celle-ci est richement décorée, notamment par les quadriges que l'on doit au sculpteur Georges Récipon.
En 1937, on installe de manière permanente dans sa partie ouest le Palais de la Découverte. Menacé de destruction à la fin du XXe siècle, l'édifice fut sauvé, mais son état de délabrement nécessite des travaux qui débutèrent en 2002 et devraient s'étaler jusqu'en 2005.

Hôtel de Guénégaud

60, rue des Archives

Jean-François Guénégaud, conseiller d'État achète une première " maison " en 1647. Désireux d'en faire une demeure prestigieuse, il en confie les travaux à François Mansart qui élève l'hôtel sobre que nous connaissons. L'État l'achète en 1961 et le confie à la société Sommer qui le restaure l'année suivante. Il abrite aujourd'hui le Musée de la Chasse et de la Nature.



La manufacture des Gobelins

Musée Gustave-Moreau
14, rue de La-Rochefoucauld

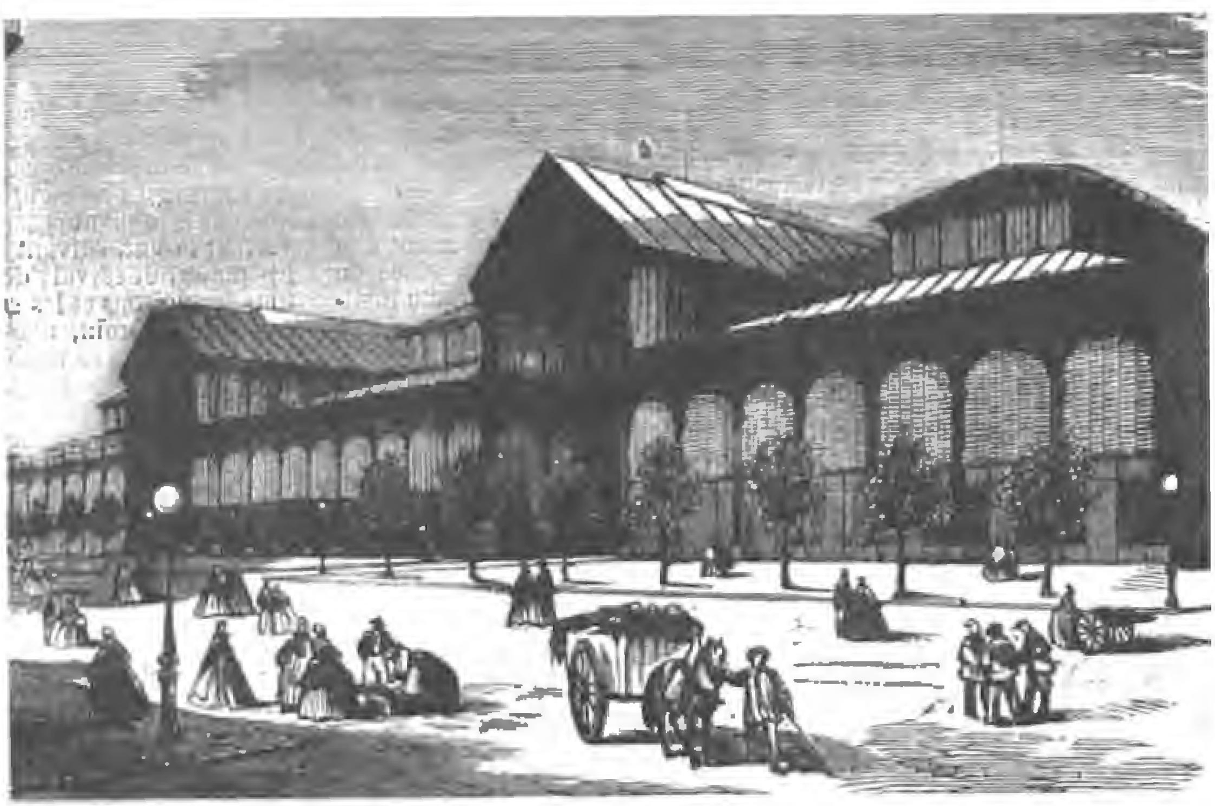
Le musée Gustave-Moreau prend place dans la maison même que l'artiste avait habité puis légué à l'État, à sa mort, en 1898. C'est ici que se trouvaient son atelier ainsi que quelques-unes de ses œuvres.

H

Les Halles
Rue Pierre Lescot

C'est historiquement ici que se trouve le ventre de Paris. Depuis le Moyen Âge, c'était en effet le quartier des Halles qui était chargé de l'approvisionnement de la capitale. En 1851 puis 1853, Victor Baltard et Félix-Emmanuel Callet réaménagent l'ensemble en construisant leurs célèbres " parapluies de fer ". La rupture eut lieu en 1962 quand les Halles, trop à l'étroit, furent transférées à Rungis. Onze des douze pavillons de Baltard furent détruits, le

Les Halles de Baltard



dernier étant démonté puis remonté à Nogent-sur-Marne. Ces Halles furent longtemps remplacées par un " trou " objet de vives polémiques.

À la place, furent construits le Forum des Halles de Claude Vasconi et Georges Pencréac'h (1979) ; l'espace Pierre Lescot construit par Jean Willerval en 1982 ; les équipements publics souterrains autour de la place carrée de Jean Chémétov (1985) ; le jardin de Claude et François-Xavier Lalanne (1987).

En février 2003, le maire de Paris Bertrand Delanoë lance un projet pour réaménager cet ensemble qui a mal vieilli.

Hôtel d'Hallwyll
28, rue Michel-le-Comte

Il s'agit du dernier hôtel construit par Claude-Nicolas Ledoux encore debout. Élevé pour Franz-Joseph d'Hallwyll, colonel des Suisses, en 1766-1767, il constitue une des premières œuvres du célèbre architecte à Paris. Le terrain étant trop étroit pour l'aménagement d'un jardin, Ledoux remplaça ce dernier par un espace à colonnades et à fontaines, complété par un décor en trompe l'œil (qui n'existe plus aujourd'hui). C'est dans cet hôtel que naquit la célèbre fille de Necker : madame de Staël, en 1766.

Musée Hébert
85, rue du Cherche-Midi

Également connu sous le nom d'hôtel de Montmorency-Bours, cet hôtel est composé de plusieurs maisons rassemblées en 1743. L'hôtel est racheté en 1752 par le comte de Montmorency-Bours et abrite aujourd'hui le musée Hébert, rassemblant les œuvres d'Ernest Hébert (1817-1908).

Lycée Henri IV
23, rue Clovis

L'histoire du lycée Henri IV est à rapprocher de celle du Panthéon* et de l'église Saint-Étienne-du-Mont*, ses voisins sur la montagne Sainte-Geneviève.

Le lycée est en partie installé en lieu et place de l'ancienne et prestigieuse abbaye Sainte-Geneviève. À partir du XIIe siècle, les abbés ne cessèrent d'agrandir leurs locaux, dont il nous reste l'aile ouest de la cour du cloître et le réfectoire. L'église, elle, a été détruite en 1802 ; il n'en reste que la tour-clocher. En 1672, le père Claude-Paul de Creil crée la fameuse bibliothèque qui sera sans cesse embellie.

En 1790 l'abbaye est déclarée bien national et est affectée à l'université en 1796. Après avoir porté plusieurs noms dont celui de Napoléon, l'établissement prend celui de collège Henri IV en 1873.

Hôtel dit d'Hercule

5-7, rue des Grands-Augustins

On connaît assez mal l'histoire de cet hôtel. Le nom même est issu de la décoration de l'hôtel précédent. Construit à la fin du XVIe siècle ou au début du XVIIe siècle, il est certainement à mettre au crédit d'Antoine Duprat qui fut prévôt de Paris de 1553 à 1592, avant que le bâtiment soit englobé dans un ensemble formant l'hôtel de Nemours. Pablo Picasso y séjourna de 1936 à 1955 ; c'est ici qu'il peignit *Guernica*, l'année même de son installation.

Musée de l'Histoire de France
Hôtel de Clisson, de Guise et de Soubise

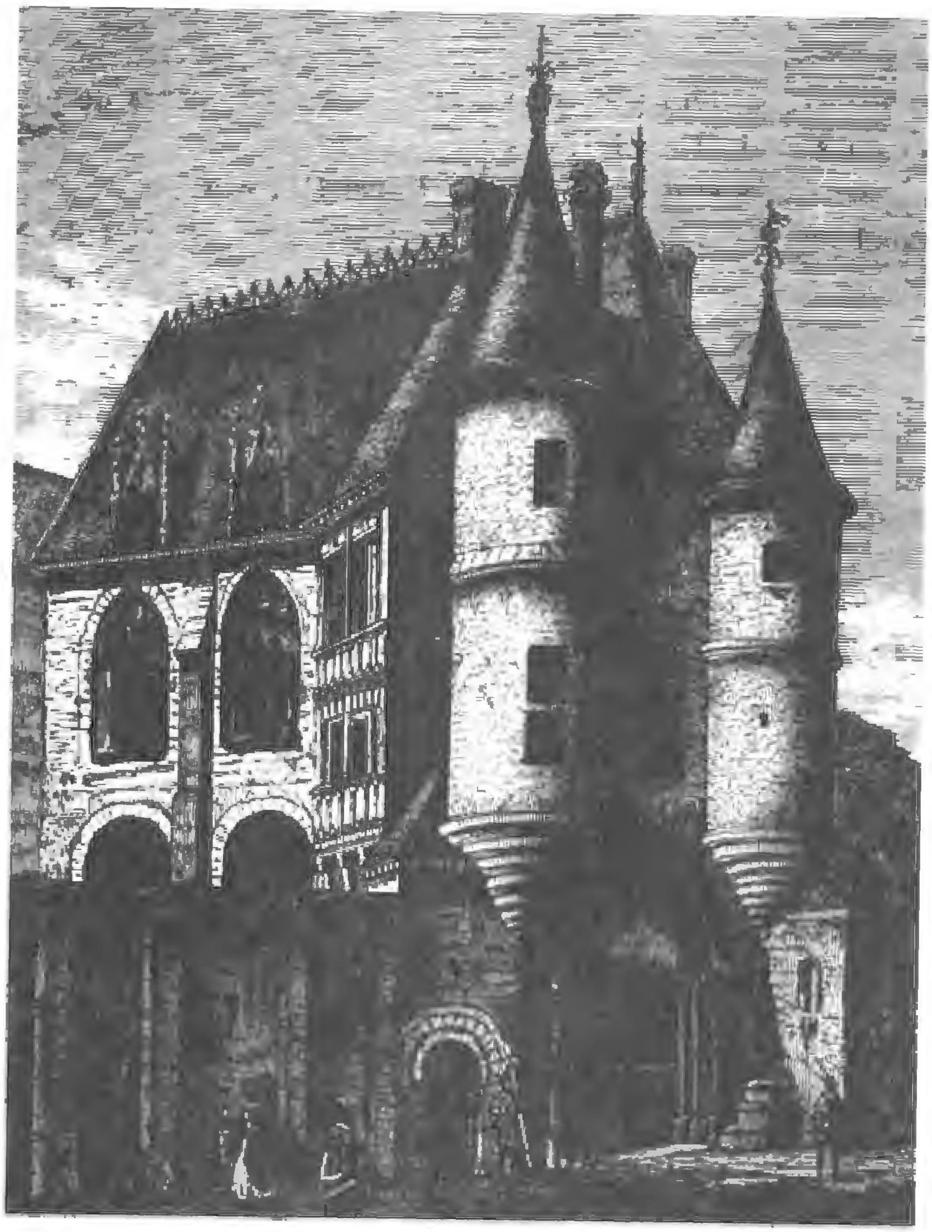
60, rue des Francs-Bourgeois

C'est le connétable Olivier de Clisson qui fut à l'origine de premier édifice bâti en ce lieu, vers 1380. C'est à cette époque que le quartier du Marais, abrité par la nouvelle enceinte de Charles V, commence à se construire. Il ne subsiste que deux tours de cet édifice qui fut racheté en 1556 par le duc François de Guise. Témoins de cette deuxième époque : les baies Renaissance d'une partie de l'ancienne chapelle.

En 1700, François de Rohan, prince de Soubise, acquiert l'édifice et fait appel à l'architecte Pierre-Alexis Delamair pour la construction de son nouvel hôtel dont les travaux débutent en 1704. C'est Delamair qui est à

L'hôtel de Soubise





L'hôtel de Guise.

l'origine de la vaste cour d'honneur bordée d'un péristyle donnant sur la rue des Francs-Bourgeois. Le portail d'entrée fut aménagé en arc de cercle pour faciliter l'accès des carrosses dans les voies étroites. Au fond de cette cour d'honneur, la façade à doubles colonnes de l'hôtel proprement dit était, à l'origine, surmontée de statues représentant les Quatre Saisons, dues à Robert Le Lorrain (au niveau du premier étage). Tombé en disgrâce, Delamair dut céder sa place à Germain Boffrand qui s'occupa notamment de la décoration intérieure.

En 1808, l'hôtel devient le siège des Archives nationales avant d'être aménagé en musée dédié à l'histoire de France.

Cirque d'Hiver

110, rue Amelot

Louis Dejean s'était fait construire pour sa troupe, un cirque d'Été sur les Champs-Élysées, mais celui-ci, trop éloigné, ne pouvait servir toute l'année. C'est pour cette raison qu'il fit appel au même architecte, Jacques-Ignace Hittorff, pour construire un cirque d'Hiver proche des boulevards très fréquentés. Les travaux s'étalèrent sur moins de huit mois et furent achevés en décembre 1852, une semaine après le coup d'État de Napoléon III dont il prit le nom (le cirque d'Été devenant cirque de l'Impératrice).

Hittorff, fidèle à ses idées sur la polychromie en architecture, décora la façade de deux frises colorées. L'entrée du bâtiment est flanquée de deux statues équestres rappelant la vocation du bâtiment ; la première est de James Pradier (l'Amazone), la seconde est de Francisque Duret et Astyanax-Scévola Bosio (le Guerrier).

Le Cirque d'Hiver.



Hôtel de Ville
Place de l'Hôtel-de-Ville

La place de Grève, appelée ainsi jusqu'en 1830, a toujours été le lieu de réunion privilégié des Parisiens. De la corporation des bateliers et marchands de l'eau, jusqu'à aujourd'hui, c'est souvent ici qu'ont été prises les décisions municipales ; ce fut également le lieu de nombre de fêtes mais aussi d'exécutions de condamnés.

En 1537, Etienne Marcel, prévôt des marchands, acheta la Maison aux Piliers pour y installer la municipalité. En 1533, François Ier fit construire un nouveau bâtiment dont il confie les travaux à Dominique de Cortone dit le Boccador, mais ceux-ci ne furent achevés qu'en 1628, par Marin de La Vallée, sous l'impulsion d'Henri IV.

En 1837, les architectes Hyppolite Godde et J.B. Ciceron Lesueur agrandirent l'Hôtel de Ville, en préservant sa façade, mais en ajoutant de nouveaux corps de bâtiment. La décoration fut confiée à des artistes de prestige, comme Delacroix, Ingres ou encore Cabanel. C'est dans ce cadre que la République fut proclamée par le gouvernement provisoire le 25 février 1848, puis après le désastre de Sedan et la défaite de Napoléon III, le 4 septembre 1870. C'est encore là que la Commune fut proclamée le 28 mars 1871 avant que le bâtiment ne soit incendié par les insurgés, au mois de mai.

De 1873 à 1882, l'Hôtel de Ville est reconstruit quasiment à l'identique, par les architectes Théodore Ballu et Edouard Deperthes, vainqueurs d'un concours public.



La Maison aux Piliers

L'Hôtel de Ville après
sa reconstruction en 1871



Parmi les artistes ayant œuvré à la décoration intérieure, citons, Puvis de Chavannes, Henri Gervex, Léon Bonnat, Léon Glaize et Fernand Cormon.

Hôtel-Dieu

1, place du Parvis-Notre-Dame

Tout proche de Notre-Dame, sur le côténord du parvis, se trouve l'Hôtel-Dieu.

Il est avéré qu'il s'agit du plus vieil hôpital de Paris, fondé, selon la tradition par l'évêque Landry en 651. En effet, à l'origine, comme tous les hôpitaux, il s'agissait d'un établissement religieux. L'Hôtel-Dieu était lui sous la responsabilité des chanoines qui recueillaient notamment les enfants trouvés. En 1505, l'hôpital passe sous le gouvernement de la ville et ne cessa dès lors de s'agrandir.

Le nouvel édifice résulte de la volonté de Napoléon III d'équiper la capitale en établissements modernes. C'est Charles Gilbert qui s'en voit attribuer la charge. De 1864 à 1877, l'ancien bâtiment qui s'étendait sur les deux rives de la Seine est remplacé par une œuvre monumentale qui prend place dans le projet d'urbanisme d'Haussmann. C'est en effet à cette époque qu'est " libéré " le parvis de la cathédrale.

L'Hôtel-Dieu.



Les médecins hygiénistes de l'époque semblaient néanmoins mécontents du résultat des travaux, critiquant notamment l'exiguïté des cours et le nombre de niveaux selon eux trop important. Ces médecins obtinrent gain de cause et l'on supprima l'étage supérieur. L'inauguration put avoir lieu en 1877.

I

Fontaine Igor-Stravinski
Place Igor-Stravinski

Cette fontaine, toute proche du centre Georges-Pompidou*, est issue de la collaboration de deux artistes : Jean Tinguely et Niki de Saint-Phalle. Cette dernière étant l'auteur des couleurs des sculptures, Tinguely le créateur des mouvements. Inaugurée en 1983, la fontaine est un hommage à Igor Stravinski.

Fontaine des Innocents
Place Joachim-du-Bellay

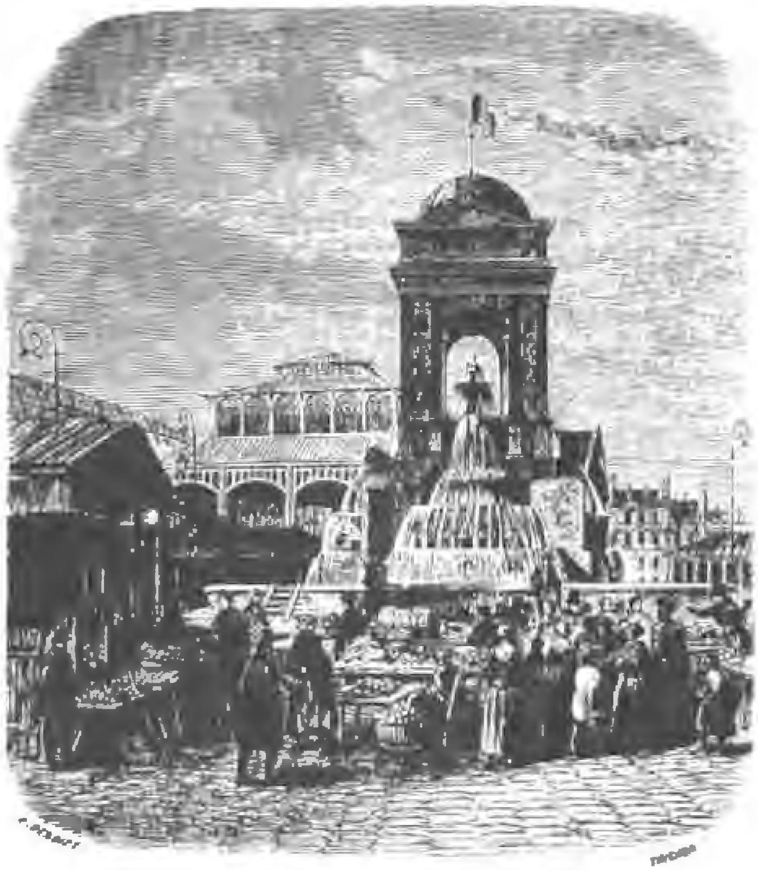
La fontaine des Innocents se trouve à la place de l'ancienne église des Saints-Innocents et du cimetière du même nom. Ce dernier, attesté dès le XIIe siècle, était le plus important de Paris. L'église et le cimetière furent détruits en 1786 et les ossements furent transportés aux Catacombes (v. place Denfert-Rochereau).

C'est pour l'entrée d'Henri II à Paris, le 16 juin 1549, que fut inaugurée la fontaine. C'était à l'origine un édifice d'angle, à l'entrée du cimetière par la rue Saint-Denis, dont la partie supérieure pouvait servir de tribune pour assister de l'entrée du roi. L'architecte n'est pas connu de manière formelle, mais il est à peu près assuré que l'auteur des sculptures soit Jean Goujon, peut-être associé à Pierre Lescot pour les plans. Des nymphes et des divinités marines, restées célèbres et dont certaines se trouvent aujourd'hui au Louvre, ornaient la fontaine.

Échappant aux destructions de 1786, elle dut néanmoins être déplacée au centre de la nouvelle place et reconstruite selon un plan carré qui nécessita l'édification d'une quatrième arcade (celle du sud) confiée au sculpteur Augustin Pajou qui adopta le même style que Jean Goujon.

Institut d'Art et d'archéologie
3, rue Michelet

C'est en 1927 que Paul Bigot réalisa cet étrange bâtiment, allant contre tous les courants de l'architecture moderne et s'inspirant au contraire de l'art



La fontaine des Innocents et les Halles de Baltard.

mauresque, médiéval ou encore antique. Fait en brique, il s'agit-là de l'une des rares œuvres de l'architecte, mais surtout de l'un des rares exemples de l'architecture dite " historiciste " que l'on peut trouver en Europe centrale et en Allemagne.

Institut de France
Collège des Quatre Nations
21, quia de Conti

C'est dans son testament que le cardinal Mazarin fonde le collège des Quatre Nations, destiné à accueillir une soixantaine de gentilshommes originaires des Nations rattachées à la France par les traités de Westphalie (1648) et des Pyrénées (1659) : Alsace, Artois, Pignerol et Roussillon. Louis Le Vau est chargé d'exécuter les travaux dans l'axe de la cour carrée du Louvre en vis-à-vis des appartements de Louis XIV sur lesquels il travaillait déjà. Ses plans sont acceptés en 1662 et les travaux débutent l'année suivante. À sa mort (1670) le gros œuvre est achevé, mais son successeur, François II



L'Institut de France

d'Orbay, fait face à des difficultés financières. Il faut attendre 1688 pour que le collège ouvre ses portes. Entre temps, en 1684, le tombeau de Mazarin avait été installé dans la chapelle (déplacé pendant la Révolution il prendra place dans le vestibule de cette chapelle en 1962).

Au centre, sur la façade côté Seine, la chapelle à dôme domine deux ailes en quart de cercles terminant par deux pavillons carrés où se trouvait la fameuse bibliothèque Mazarine. À l'arrière étaient placés les classes, la salle des actes, les réfectoires en rez-de-chaussée et les appartements des élèves boursiers à l'étage.

Fermé pendant la Révolution, l'hôtel est affecté en 1805 à l'Institut de France que la Convention avait fondé en 1795. La Chapelle est alors transformée en salle des séances par Charles Vaudoyer.

Institut du Monde Arabe
23, quai Saint-Bernard

Jean Nouvel, Pierre Soria et Gilbert Lezenès gagnèrent le concours public en 1981, un an avant que ne débutent les travaux. En 1987, le bâtiment est enfin inauguré. Divisé en deux parties, il offre à ses visiteurs une bibliothèque et un musée, séparés par un patio central auquel on accède par une étroite faille dans la façade. Dialogue entre la tradition et la modernité, l'IMA a une façade évoquant librement le moucharabieh, fait de milliers de pièces photoélectriques bougeant automatiquement afin de tamiser la lumière naturelle.

Hôtel des Invalides
Esplanade des Invalides

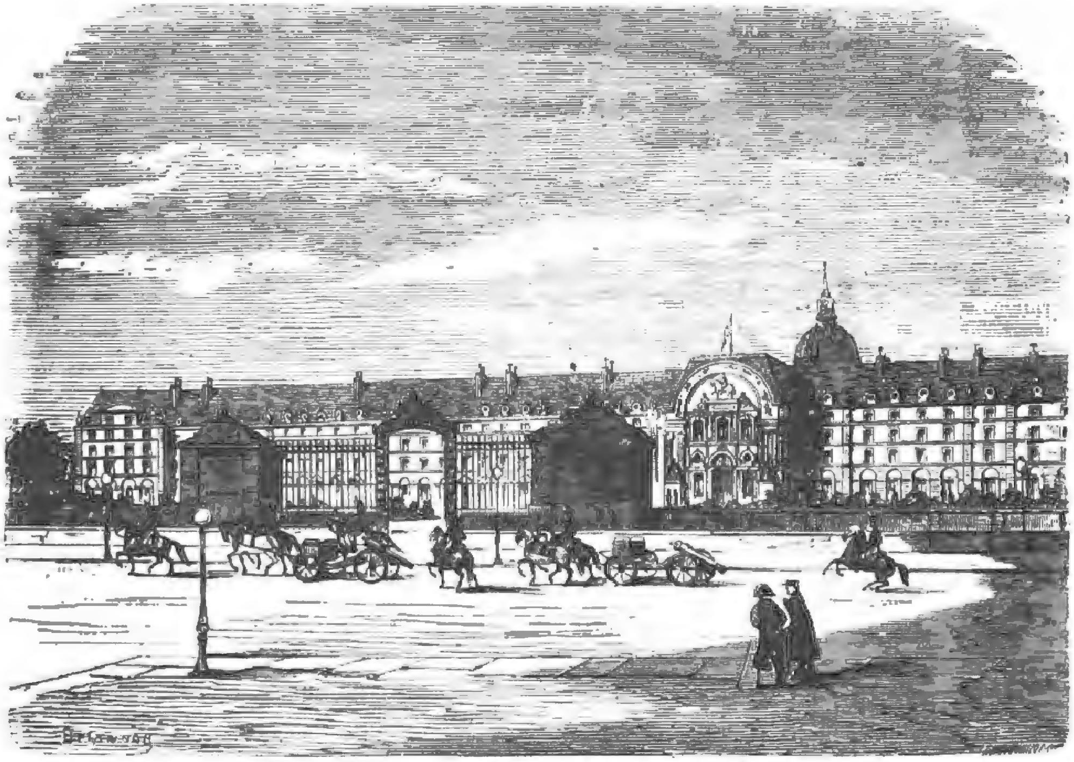
Louis XIV, en 1674, par un édit, consacra la fondation de l'hôtel royal des Invalides, afin de loger les soldats mutilés ou trop âgés pour reprendre une place dans la société.

C'est à Libéral Bruant qu'était échu le projet dont la première partie (à l'est) fut exécutée de 1671 à 1674. En 1676, Jules Hardouin-Mansart lui succéda tout en respectant ses plans (sauf en ce qui concerne l'église) et mena à leur terme (1678) les travaux. Les lucarnes de la façade gigantesque (195 m) sont décorées de motifs guerriers tous différents. Il s'agissait là des bâtiments réservés à l'administration. À son centre, un portail monumental, décoré d'une statue équestre de Louis XIV (due à l'origine à Guillaume Coustou), permet d'accéder à la cour royale de chaque côté de laquelle se trouvaient réfectoires et infirmeries. Les soldats vivaient eux, dans des bâtiments annexes.


Le dôme des Invalides

Les travaux de l'église Saint-Louis-des-Invalides débutèrent sous la direction de Jules Hardouin-Mansart, à partir de 1679. L'architecte décida d'ajouter à l'église dite des soldats, une église à dôme, richement ornée. En effet, les peintres Charles de La Fosse, Jean Jouvenet et Noël Coypel, entre autres, y travaillèrent, tandis que François Girardon était chargé du programme de la sculpture pour lequel œuvrèrent notamment Antoine Coysevox et Nicolas Coustou. Enfin, en 1840, les cendres de Napoléon Ier furent transférées dans l'église du dôme pour lequel Louis Visconti aménagea un tombeau en 1861.

Si l'hôtel abrite aujourd'hui le musée de l'Armée, il faut également noter la présence du musée des Plans et Reliefs, regroupant des maquettes de villes fortes issues de la collection constituée par Louis XIV.



La façade des Invalides

J

Musée Jacquemart-André

158, boulevard Haussmann

Le musée Jacquemart-André loge dans l'hôtel qu'avait fait construire Édouard André, fils d'un riche banquier et collectionneur d'art, pour abriter l'ensemble de ses collections. C'est l'architecte Henri Parent qui construit l'édifice de 1864 à 1875. En 1881, Édouard André épousa Nélie Jacquemart, portraitiste qui légua à l'Institut de France l'hôtel et ses collections.

Jardin des Plantes et Muséum d'Histoire naturelle

Place Valhubert, rues Buffon, Cuvier, Geoffroy-Saint-Hilaire

Fondé en 1626, sous l'impulsion de Guy de La Brosse (médecin ordinaire de Louis XIII), il ne s'agissait que d'un jardin royal d'herbes médicinales, qui ouvrit ses portes au public en 1640. L'intendant Buffon le géra de 1739 à 1788, en accroissant la superficie jusqu'à la Seine, en rachetant l'ancien hôtel de Magny, et en faisant construire le Belvédère puis le Grand amphithéâtre. Henri Bernardin de Saint-Pierre en fut le dernier intendant, entre 1792 et 1793. C'est lui qui créa la ménagerie qui fut en fait, d'abord, une fourrière.

En 1833, Charles Rohault de Fleury fut nommé architecte du Muséum. De son grand projet d'agrandissement, il ne put réaliser que la grande galerie de minéralogie et deux serres métalliques. De 1877 à 1889, Jules André construisit la galerie de zoologie, qui reste la plus grande construction du Jardin des Plantes. De 1894 à 1895, Fernand Dutert réalisa la galerie de paléontologie, faite en brique et en métal.

Tour de Jean-Sans-Peur

20, rue Etienne-Marcel

La tour de Jean-sans-Peur constitue tout ce qu'il reste aujourd'hui de l'ancien hôtel des ducs de Bourgogne.

C'est Robert d'Artois, puis sa fille qui achetèrent les terrains, avant que ne soit construit ce château dans la deuxième moitié du XIIe siècle. À l'exté-



Le Jardin des Plante



La tour de Jean-Sans-Peur.

rieur de la ville, le bâtiment était accolé à la muraille de Philippe Auguste. Mais ce n'est qu'avec le mariage de Philippe le Hardi et de Marguerite de Flandres qu'il devint la propriété des ducs de Bourgogne, en 1369.

À la suite de l'assassinat de Louis d'Orléans (frère de Louis VII), en 1407, Jean sans Peur s'y réfugia avant de devoir quitter Paris pour y revenir de 1409 à 1411. C'est durant ces deux années qu'il fit réaménager le château et

construire la fameuse tour, censée le protéger en cas de vengeance. Cela ne l'empêcha pas de se faire lui-même assassiner à ... Montereau.

Au XVIe siècle le bâtiment fut démembré et en 1629, ce fut la troupe des Comédiens du Roi - amenée plus tard à fusionner avec celle de Molière - qui prit possession des lieux.

La tour de Jean-sans-Peur est un des rares et derniers vestiges de l'architecture féodale à Paris.

Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme : v. Hôtel d'Avaux

Jussieu

5ème arr.

Coincé entre le Jardin des Plantes*, la montagne Sainte-Geneviève et la Seine, le campus de Jussieu est l'un des plus imposants de France. La Faculté des Sciences est l'œuvre des architectes Édouard Albert, Urbain Cassan, René Coulon et R. Seassal. Construite en 1965, elle est faite de gigantesques structures reposant sur des sortes de pilotis et d'immenses panneaux préfabriqués. Au début du XXIe siècle, les bâtiments de l'université ont surtout fait parler d'eux à cause de l'amiante qu'ils contenaient.

L

Hôpital Laënnec

42, rue de Sèvres

Il s'agit là de l'ancien hospice des Incurables, fondé par le cardinal de La Rochefoucauld et Marguerite de Rouillé. C'est Christophe Gamard qui en fut l'architecte, de 1633 à 1640, élevant cinq salles pour les femmes et cinq pour les hommes, séparées par une chapelle. Au XIXe et au XXe siècles, de nouveaux bâtiments de pierre et de brique vinrent compléter l'ensemble.

Hôtel Lambert

2, rue Saint-Louis-en-l'Île

Il s'agit du plus illustre hôtel de l'île Saint-Louis. Construit à partir de 1640 pour Jean-Baptiste Lambert de Thorigny, conseiller et secrétaire du roi, l'architecte n'est autre que Louis Le Vau. Il orne l'entrée principale sur la rue Saint-Louis-en-l'Île d'un portail monumental et place le corps de bâtiment principal entre cour et jardin ; la double originalité de ce dernier est d'être surélevé par rapport à l'entrée et d'être aligné à la cour dans le sens de la rue (et non en profondeur). Le propriétaire mourant l'année même de l'achèvement des travaux, c'est son frère Nicolas qui occupe les lieux à partir de 1644. C'est ce dernier qui commande aux artistes Eustache Le Sueur, François Perrier et Charles Le Brun la décoration qui fit le prestige de l'hôtel. En 1776, sont vendus au roi les panneaux peints par Le Sueur pour le cabinet de l'Amour et celui des Muses.

Hôtel de Lamoignon

24, rue Pavée

Diane de France, duchesse d'Angoulême et fille d'Henri II achète le terrain en 1584, mais il faut attendre les années 1610 pour l'achèvement des travaux. On ne sait pas avec certitude qui en fut l'architecte mais les noms les plus souvent avancés sont ceux de Thibault Métezeau et Baptiste Androuet du Cerceau. Diane de France meurt en 1619, et l'hôtel passe au fils de Charles IX : Charles de Valois qui fait notamment élever l'aile gauche sur cour en

1624. Charles de Valois meurt à son tour en 1650 et sa veuve loue l'hôtel à Guillaume de Lamoignon dont le fils, Chrétien-François se fait l'acquéreur en 1688. C'est ce dernier qui le fait moderniser par Robert de Cotte, reconstruisant notamment la façade sur jardin.

Les Lamoignon vendent l'hôtel en 1774, date à partir de laquelle se succèdent les propriétaires, jusqu'en 1928 quand la Ville de Paris s'en fait l'acquéreur. Après de longues années de restauration, cette dernière y installe la bibliothèque historique de la Ville de Paris qui ouvre ses portes en 1969.

Hôpital Lariboisière
2, rue Ambroise-Paré

Construit de 1846 à 1853 par Pierre Gauthier, l'hôpital Lariboisière fait partie de ces hôpitaux pour lesquels l'hygiène était une nécessité première, créés à la suite de la grande épidémie de choléra de 1832. De part et d'autre de la cour centrale, six pavillons se répondent symétriquement, reliés entre eux par une galerie à colonnade. Au fond de cette cour, la chapelle abrite le monument funéraire, dû à Charles de Marochetti, d'Élisa Roy, comtesse de Lariboisière qui prit une large part du financement du projet.

Hôtel de Lassay
128, rue de l'Université

L'histoire de l'hôtel de Lassay est inextricablement liée à celle du Palais-Bourbon* puisqu'il fut construit en même temps et par les mêmes architectes, mais celui-ci le fut pour le marquis de Lassay, ami de la duchesse de Bourbon. En 1768, il est acquis par le prince de Condé qui le réunit à l'hôtel voisin dont il était devenu propriétaire depuis peu. L'hôtel de Lassay garde encore une partie de ses éléments décoratifs du XVIIIe siècle (sculptures et lambris). Au milieu du XIXe siècle, il est surélevé d'un étage. Aujourd'hui relié par une galerie au Palais-Bourbon, il sert de résidence officielle au président de l'Assemblée Nationale.

Hôtel Le Brun
49, rue du Cardinal-Lemoine

C'est pour l'un des neveux du célèbre peintre Charles Le Brun (Charles II Le Brun) que Germain Boffrand bâtit cet hôtel. Réalisé en 1700, il s'agit-là de l'une des premières œuvres de l'architecte qui, sur un terrain ayant autrefois appartenu au peintre et à son épouse (morte en 1699), rendit un hommage à l'artiste en le représentant sur la façade côté jardin.



Le Palais de la Légion d'Honneur

Palais de la Légion d'Honneur
Hôtel de Salm
64, rue de Lille

Le prince allemand Friedrich de Salm-Kyrbourg se fit construire cet hôtel à partir de 1782, mais les travaux, confiés à Pierre Rousseau ne s'achevèrent que cinq années plus tard en raison de l'endettement du prince. Celui-ci y demeura peu, puisqu'il fut guillotiné à la Révolution. Le bâtiment est acheté en 1804 par le Grand Chancelier afin d'y loger le siège de la Légion d'Honneur ; pour l'adapter à ses nouvelles fonctions, son intérieur subit les transformations d'Antoine-François Peyre. En 1866, un nouveau bâtiment fut ajouté le long de la toute nouvelle rue de Solferino (percée en 1866), mais lors de la Commune, l'hôtel fut incendié, obligeant Anastase Mortier à le reconstruire à l'identique, à l'exception de la coupole qu'il rehausse. Les nouvelles décorations sont confiées à des peintres tels que Jean-Paul Laurens et Théodore Maillot.

De 1922 à 1925, on construit le bâtiment sur la rue de Bellechasse afin d'y loger le musée de la Légion d'Honneur qui s'y trouve encore de nos jours.

Hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau
29, rue de Sévigné

Michel Le Peletier, conseiller du Roi et Intendant des Finances demande à Pierre Bullet de lui construire cet hôtel en 1686-1690, à l'emplacement d'un hôtel du XVIe siècle. Le fronton sur jardin représente une allégorie du Temps, alors que l'orangerie, construite par le même architecte est ornée d'une allégorie de la Vérité. En 1989, il est rattaché au musée Carnavalet*.

Notons que c'est l'arrière petit-fils de Michel Le Peletier, qui laissa son nom à l'édifice : Louis Michel Le Peletier de Saint-Fargeau, connu pour avoir voté la mort de Louis XVI le 20 février 1793 et avoir été assassiné la nuit même.

Hôtel Libéral-Bruant
1, rue de la Perle

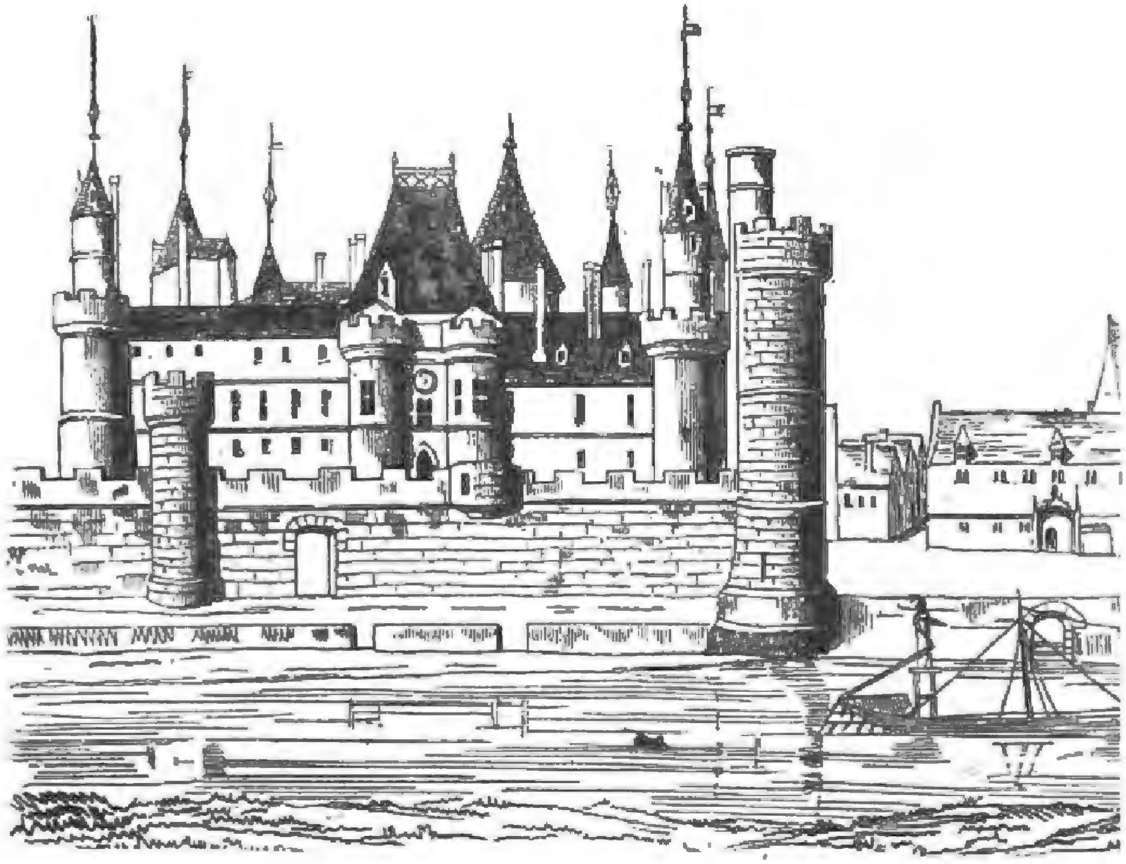
Si le célèbre architecte Libéral Bruant a construit cet hôtel pour lui-même, il n'y a cependant jamais logé, préférant tirer profit de ses locataires. Il le bâtit à partir de 1685, tout en sobriété, privilégiant un décor raffiné comme ces sculptures d'inspiration romaine qui ornent la façade. En 1965, l'hôtel est racheté par la société Bricard qui installe le musée de la Serrurerie, retraçant l'histoire de la serrure d'art et de la clef de l'empire romain à l'Empire.

Square Louvois
Rue de Richelieu

À l'origine se dressait là un théâtre construit par Victor Louis pour abriter l'Opéra à partir de 1794. Le 13 février 1820, à la sortie de l'un des spectacles, le duc de Berry s'y fit assassiné et le bâtiment fut rasé, afin que l'on construisît une chapelle à la mémoire du duc. Le projet de chapelle avorte, mais, de 1836 à 1839, Louis Visconti construit sur l'emplacement désormais vide, une fontaine représentant la Seine, la Loire, la Saône et la Garonne. La place à proprement parler est transformée en 1859 par Gabriel Davioud et l'ingénieur Alphand.



La fontaine de la place Louvois.

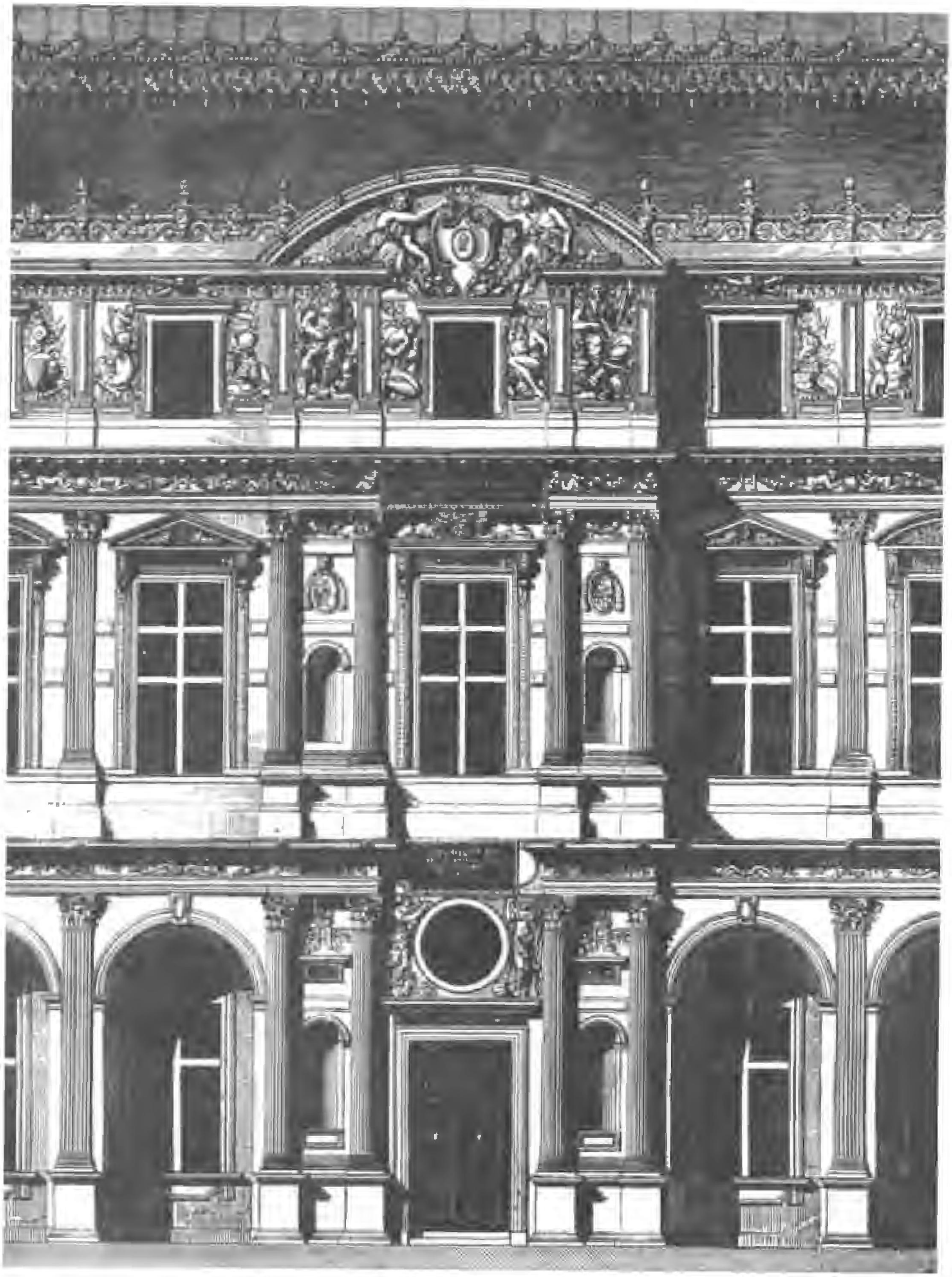


Louvre
Ier arr.

C'est en 1190 que le roi Philippe Auguste fit construire au lieu-dit " Lupara ", une forteresse qui ne devint pourtant une résidence royale que sous le règne de Charles V, avant de devenir un musée à la fin du XVIIIe siècle.

Philippe Auguste, alors qu'il allait partir en croisade, voulut doter Paris d'une forteresse qui, accompagnée de nouveaux remparts, devait assurer une bonne assise défensive à la capitale. Au XIVe siècle, Charles V édifiant à son tour une nouvelle enceinte, résolut de transformer l'ancienne forteresse, maintenant protégée, en palais résidentiel. Ce sont les fondations de ce palais qui sont aujourd'hui visibles dans l'entresol du Louvre, mais sa représentation la plus célèbre reste sans doute celle de la miniature des *Très riches heures du duc de Berry*.

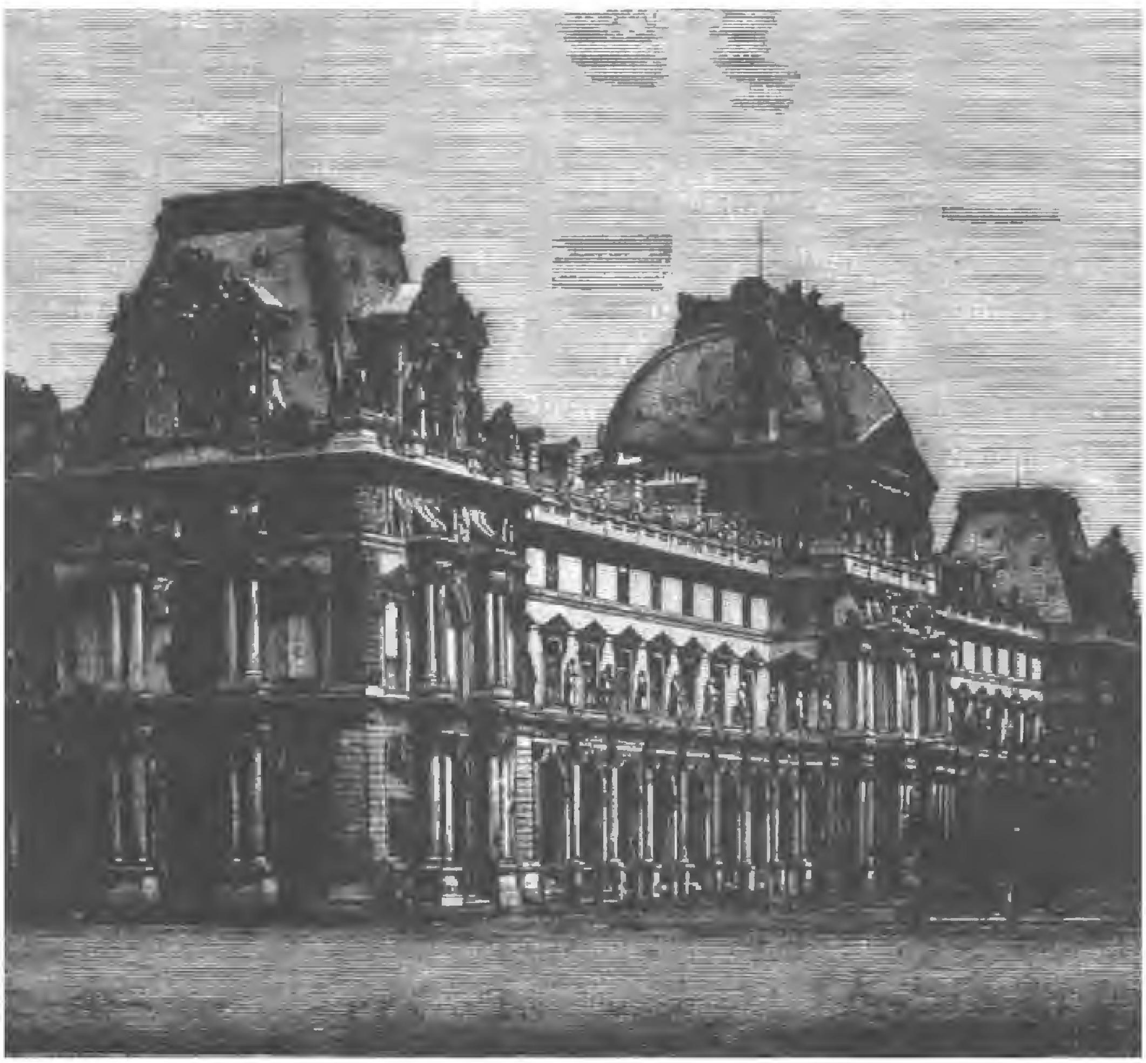
Ci-dessus : le Louvre de Charles V
Ci-contre : façade de Pierre Lescot.

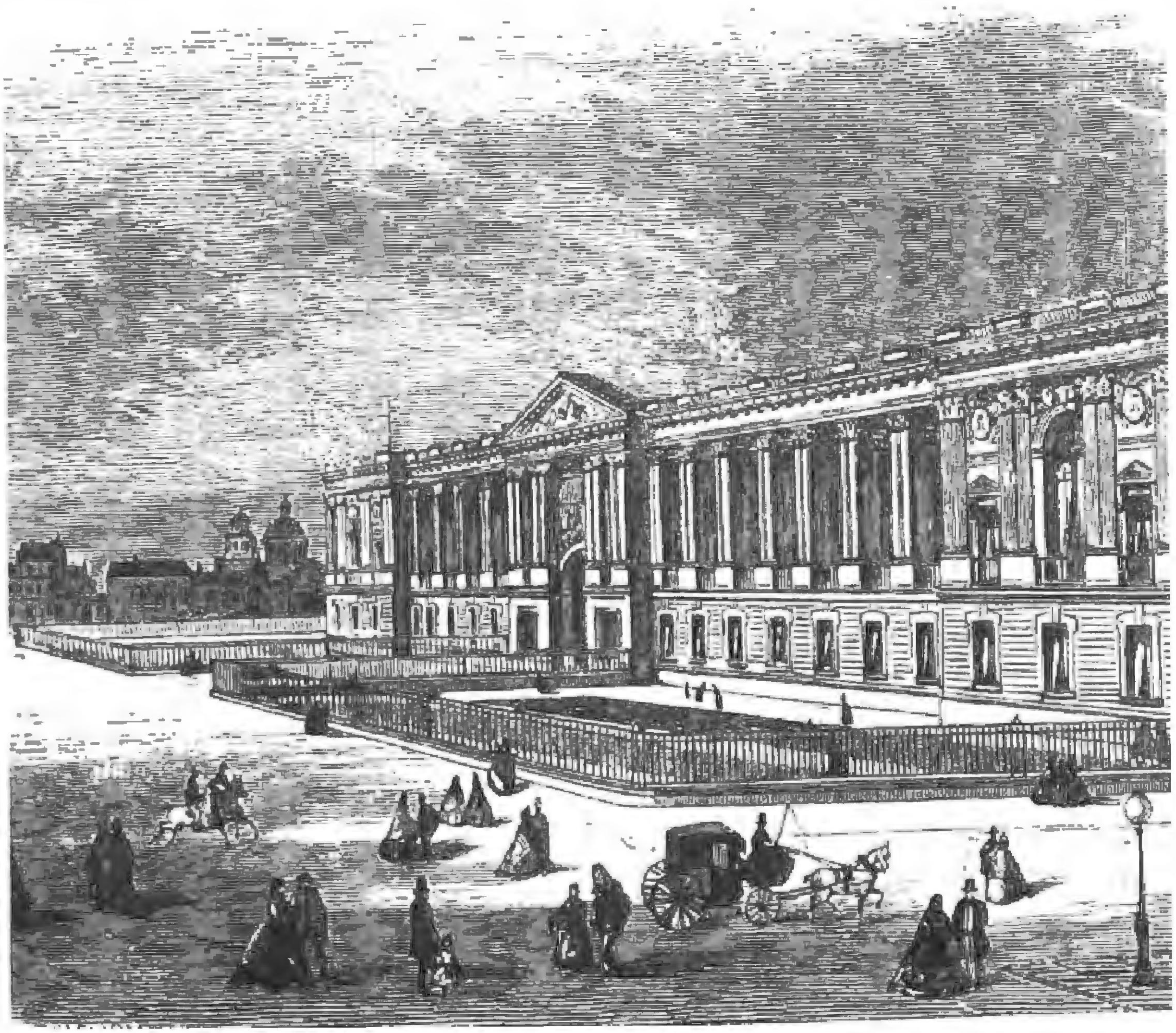


À son tour, François Ier procéda à de nouvelles modifications qui passèrent par la destruction complète du château existant. Mais, préférant sa résidence à Fontainebleau, le Louvre ne fut pas sa priorité. En 1528, il en confie néanmoins les travaux à Pierre Lescot aidé par Jean Goujon, qui continuera son œuvre sous le règne d'Henri II puis Charles IX. C'est de cette époque que date la Cour carrée.

En 1594, Henri IV reprend les travaux et fait achever l'aile sud de la Cour carrée, selon les plans de Lescot. Il poursuit également le projet de Catherine de Médicis visant à relier le Louvre au palais des Tuileries. Louis XIII, en 1624, confie la tâche de bâtir le pavillon de l'Horloge et l'aile nord (identique

Ci-dessous : le Louvre : pavillons Turgot, Richelieu et Colbert.
Ci-contre : colonnade de Perrault.





à celle de Lescot) à Jacques Le Mercier. Sous Louis XIV, c'est Louis le Vau qui continue les travaux, avant que Claude Perrault n'élève sa célèbre colonnade en 1668. Cette dernière est considérée comme l'un des chefs d'œuvre de l'architecture classique française.

Il fallut ensuite attendre un siècle, avant que Napoléon n'apporte à son tour des modifications à l'édifice devenu muséum en 1793 : il confie ainsi à Charles Mercier et François Fontaine la construction de l'aile jouxtant la rue de Rivoli. Son neveu, Napoléon III, nomme lui Visconti puis Lefuel à la direction du chantier.

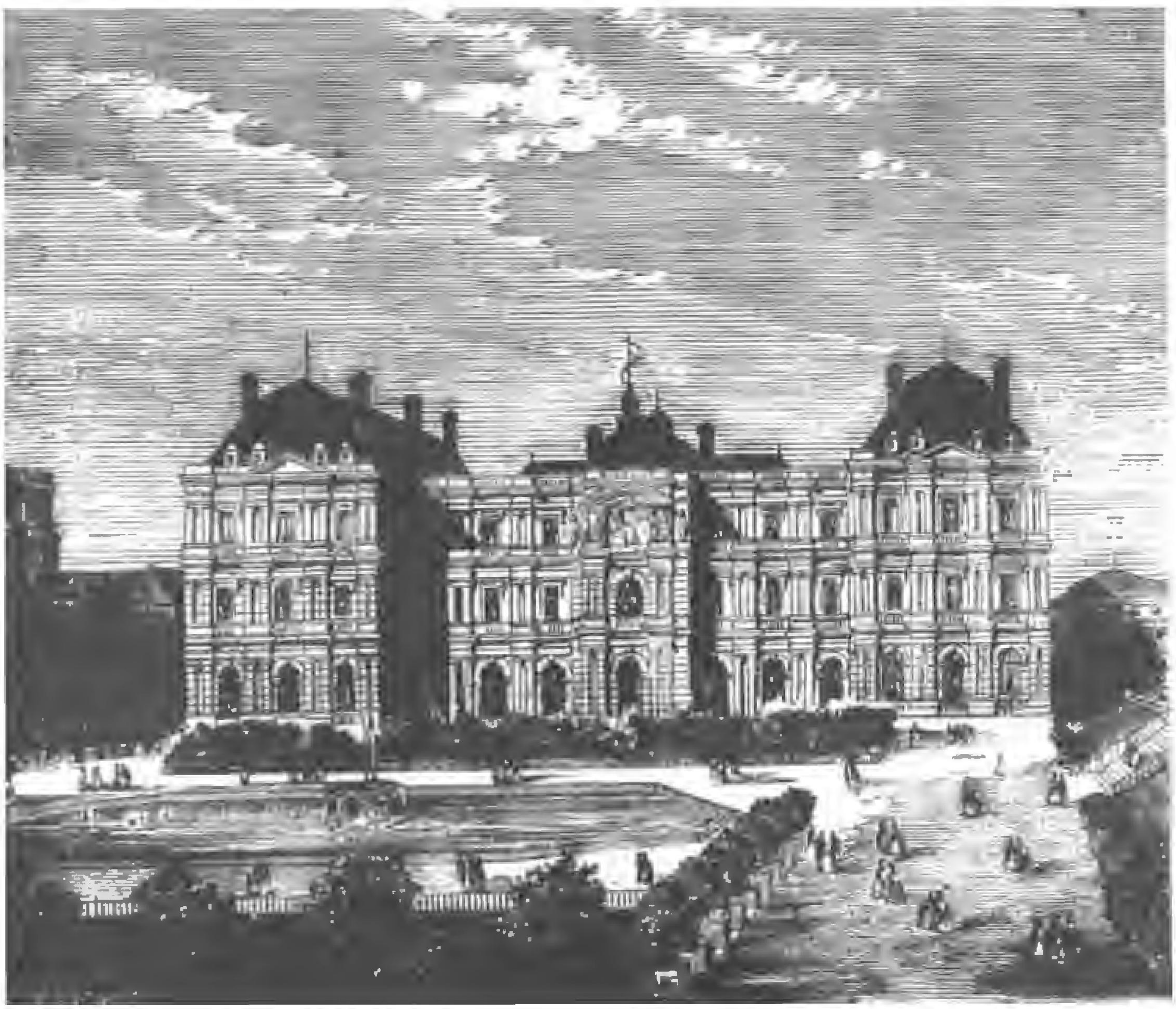
Le XXe siècle est celui du Grand Louvre, à l'initiative du président Mitterrand qui voulait faire du palais le plus grand musée du monde. Pour cela, le Ministère des Finances quitta l'aile nord, libérant ainsi un espace considérable, alors qu'une entrée centrale était aménagée. C'est Ieoh Ming Pei, qui fut l'auteur de la fameuse pyramide qui fit tant débat (1989).

Jardins du Luxembourg
6ème arr.

Il s'agit là, pour une grande partie, des jardins que se fit construire la reine Marie de Médicis à partir de 1612 pour son palais. Mais les jardins étaient limités à cette époque par les terrains des Chartreux et il faut attendre la Révolution et leur expulsion pour que soit tracée la perspective de l'avenue de l'Observatoire par Jean-François Chalgrin. En 1835, l'avancement de la façade du palais nécessita un remaniement des jardins dont Alphonse de Gisors fut l'auteur.

La fontaine de Médicis était à l'origine une grotte artificielle dessinée par Alexandre Francine. Déplacée en 1861 à cause du percement de la rue de Médicis et de la création d'une nouvelle Orangerie, elle prit son nom actuel,

La façade du palais du Luxembourg, côté jardin.



s'orna de nouvelles statues (notamment Polyphème, Acis et Galatée du sculpteur Auguste Ottin - 1866) et se vit flanquée d'un bassin. À son dos, la fontaine du regard, où Achille Valois représenta Léda (1807), se trouvait à l'origine à l'angle de la rue de Vaugirard et de la rue du Regard (d'où son nom). Déplacée pendant le percement de la rue de Rennes, c'est Gisors qui l'adossa à la fontaine Médicis.

Palais du Luxembourg
15, rue de Vaugirard

En 1612, Marie de Médicis, régente depuis la mort d'Henri IV, acheta l'hôtel de François de Luxembourg, avant de poser la première pierre de son nouveau palais tout proche en 1615. C'est Salomon de Brosse qui est chargé

La façade du palais du Luxembourg, rue de Vaugirard.



d'exécuter le gros œuvre, sous l'inspiration du Palais Pitti à Florence où la reine avait vécu. Parallèlement à ces travaux, elle commanda à Rubens sa célèbre série de vingt-quatre tableaux illustrant sa vie (aujourd'hui au Louvre). À la mort de Salomon de Brosse (1626), ce fut Jacques Lemercier qui continua les travaux mais la Journée des Dupes (10 novembre 1630) poussa Marie de Médicis à partir pour un exil dont elle ne revint jamais.

Gaston d'Orléans hérita du Palais en 1642 qui dès lors passa de mains princières en mains royales, subissant quelques modifications mais gardant néanmoins son aspect d'origine. En 1791, il devint bien national et servit de prison. En 1799, le Sénat s'y établit et Jean-François Chalgrin fut chargé d'adapter le lieu à ses nouvelles fonctions. À son tour, Alphonse de Gisors, en 1835, construisit l'actuelle salle des séances, en avant du palais pour lequel il éleva une nouvelle façade, côté bassin. Au-dessus, il installa la nouvelle bibliothèque dont Delacroix peignit un décor (1840-1845). Enfin, répondant à un vœu de Louis-Napoléon Bonaparte, il construisit l'immense galerie, salle du trône, dont la décoration typique du style éclectique s'acheva en 1856.

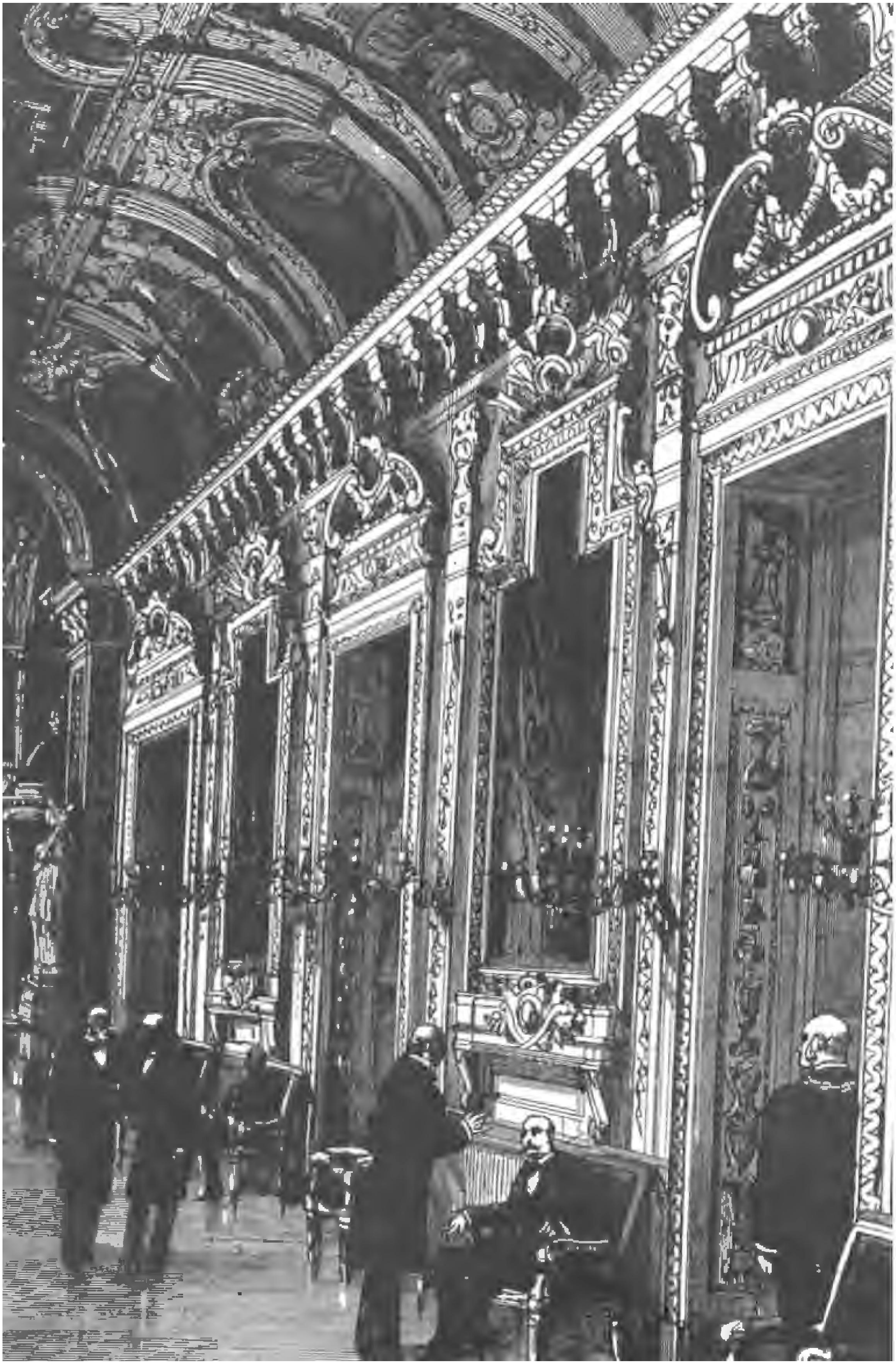
Dans la galerie est, s'ouvrit en 1750 le premier musée français de peinture ouvert au public. On pouvait y voir, deux jours par semaine, une centaine de tableaux issus du cabinet du roi. Fermé en 1780, il ouvrit de nouveau en 1803 ayant acquis les *Signes du Zodiaque* de Jacob Jordaens. En 1815, il dut néanmoins refermer ses portes jusqu'en 1818 où il devient le musée des " artistes vivants ", endroit où étaient exposées les œuvres de ces artistes (après leur mort, elles gagnaient le musée du Louvre). Enfin, à partir de 1886, le musée fut transféré dans l'orangerie.

Petit Luxembourg et Couvent des filles du Calvaire
17, rue de Vaugirard

L'hôtel du Petit Luxembourg est l'hôtel acquis par Marie de Médicis en 1612 avant de s'installer dans son nouveau palais. En 1627, elle en fait don au cardinal de Richelieu jusqu'à ce que lui-même parte pour ce qui allait devenir le Palais-Royal et le cède à sa nièce (1639). Anne de Bavière, princesse palatine, l'acquiert à son tour et charge Germain Boffrand de le remanier. Il construit notamment un nouvel escalier et renouvelle la décoration des appartements. En 1816, l'hôtel devient la résidence du président du Sénat.

Le couvent des filles du Calvaire a été fondé par Marie de Médicis qui en posa la première pierre en 1622 pour les bénédictines de Notre-Dame-du-Calvaire. Il ne reste aujourd'hui que le cloître aménagé en jardins d'hiver, et

L'ancienne salle du trône du palais du Luxembourg.



la façade de l'église, remontée en 1840 par Alphonse de Gisors. Ces vestiges sont situés dans l'enceinte du Petit Luxembourg.

Gare de Lyon

20, boulevard Diderot

C'est en remplacement de l'ancien embarcadère et en prévision de l'Exposition universelle de 1900 que la compagnie PLM (Paris-Lyon-Marseille), a décidé la construction de cette nouvelle gare. Elle confia les travaux à l'architecte Marius Toudoire et aux ingénieurs Bouvard, Carthault et Denis.

Ils bâtirent notamment le beffroi surmonté d'une quadruple horloge qui distingue cette gare de ses consœurs parisiennes et dotèrent l'édifice d'une abondante décoration : sur la façade : statues allégoriques de Paris par Louis Beylard et Marseille par Émile Peynot et entre les arcades quatre allégories de la Mécanique, la Navigation, la Vapeur et l'Électricité, par, respectivement, Louis Baralis, Félix Charpentier et Paul Gasq. La fresque de la salle des pas perdus est plus récente puisqu'elle fut peinte au cours des années 1920.

Enfin, *Le Train bleu* est le prestigieux restaurant qui jouxte les voies. La compagnie PLM y fit exécuter par Toudoïre un décor exubérant qui est aujourd'hui classé.

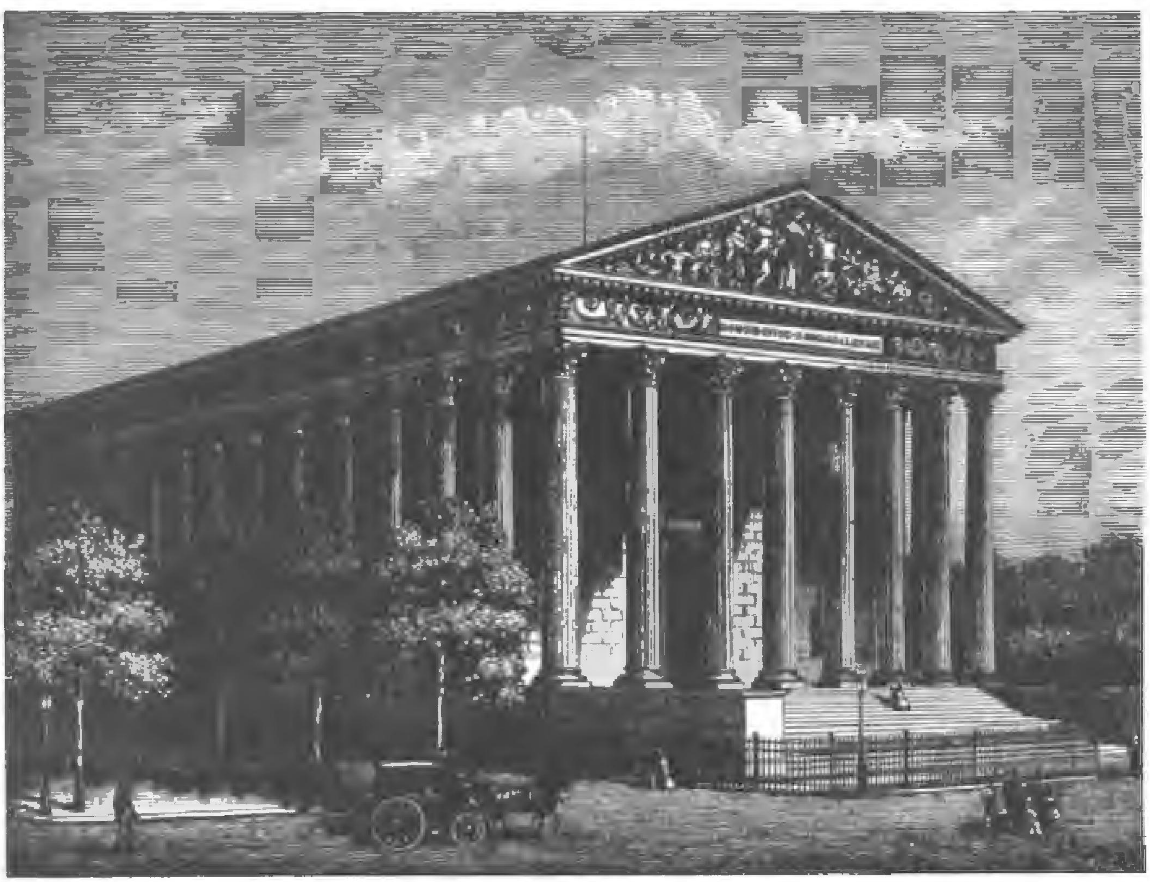
L'église de la Madeleine

M

Église de la Madeleine
Place de la Madeleine

La construction de l'église Saint-Marie-Madeleine est envisagée sous le règne de Louis XV pour fermer la perspective créée par la nouvelle place de la Concorde* et de la rue Royale. En 1757, le projet est donc confié à Pierre Constant d'Ivry puis à Guillaume-Martin Couture, chargé de faire sur la rive droite le pendant de l'église Saint-Geneviève (v. Panthéon*).

Interrompue par la Révolution, l'élévation du bâtiment n'avançait pas, alors que de multiples transformations étaient projetées. En 1806, Napoléon décide d'en faire un monument dédié à la Grande Armée. L'architecte Pierre



Vignon modifie alors les plans au profit d'un édifice en forme de temple grec. La restauration rendit la Madeleine au culte religieux, mais Pierre Vignon continua son œuvre ; à sa mort (1828), la direction du chantier échut à Jean-Marie Huvé qui le mena à son terme. L'église put enfin être inaugurée en 1842, presque un siècle après le début de sa construction.

Le décor de l'église témoigne de la volonté de la rendre au culte catholique. Le fronton de Lemaire représente le Jugement dernier, tandis que les portes en bronze de Triqueti représentent les Dix commandements. À l'intérieur, les œuvres de Rude, Pradier, Duret représentent des scènes des Évangiles.

Mairie du Ier arrondissement
4, place du Louvre

En 1855, Haussmann commande à Jacques-Ignace Hittorff la mairie de ce qui est à l'époque le quatrième arrondissement, sur la place du Louvre, récemment créée et déclarée d'utilité publique en 1853. En effet, auparavant, l'espace entre la colonnade de Perrault (v. Louvre) et l'église Saint-Germain-l'Auxerrois* était occupé par diverses constructions. L'architecte associe son bâtiment à l'église, les deux édifices étant séparés par un beffroi construit de 1858 à 1862 sur des dessins de Théodore Ballu.

Mairie du IXe arrondissement
6, rue Drouot

L'architecte Charles-Étienne Briseux construisit cet hôtel de 1748 à 1752 pour le fermier général Augny. Le bâtiment passa ensuite entre les mains du banquier Alexandre Aguado, propriétaire de 1836 à 1842, qui le redécora entièrement. L'hôtel fut finalement racheté par la Ville de Paris en 1849 pour en faire la mairie du IIe arrondissement, puis celle du IXe arrondissement en 1860 avec le rattachement des communes suburbaines.

Mairie du Xe arrondissement
72-74, rue du Faubourg Saint-Martin

C'est peu après la reconstruction de l'Hôtel de Ville*, incendié en 1871, que la Ville de Paris lance le concours pour le chantier de la mairie du Xe arrondissement (d'aucuns ne manqueront pas de voir une ressemblance entre les deux monuments). C'est Eugène Rouyer qui l'emporta et bâtit l'édifice de 1892 à 1896. La décoration est d'Antoine Margotin et l'on peut notamment trouver, outre l'ensemble monumental constituant le hall central, dans la salle des mariages, la *Fraternité des peuples* par Jules Dalou.

Maison des Sciences de l'homme
54, boulevard Raspail

Henri Beauclair, Paul Depondt et Marcel Loos construisirent l'édifice en 1968. Monument se voulant un manifeste du " fonctionnalisme ", ses neuf étages s'insèrent assez mal dans leur environnement. L'ossature métallique reste visible et des volets mobiles protègent contre le soleil.

Place du Marché Saint-Honoré
1er arr.

Le célèbre architecte Ricardo Bofill aménagea cette petite place pour y loger des bureaux de la société Paribas, en 1996. Il édifia un immense immeuble en verre traversé par une petite rue piétonne, où des commerces jouxtent une salle d'exposition. Cette architecture se voulait un hommage à Victor Baltard mais aussi aux passages couverts du XIXe siècle.

Place du Marché-des-Patriarches
5ème arr.

La Ville de Paris lança un concours public en 1980 pour remplacer l'ancien marché situé à l'arrière de l'église Saint-Médard*. Les architectes Robert Grosjean, Jean-Philippe Pargade et Gérard Viard le remportèrent et construisirent un gymnase ainsi que seize logements sociaux, dans un style sobre visant à implanter harmonieusement la modernité dans un quartier historique.

Pont Marie
4ème arr.

Tout proche de l'Ile de la Cité, cœur de Paris, l'île Saint-Louis était à l'origine constituée de l'île Notre-Dame et de l'île aux Vaches. Ce n'est qu'à la fin du règne d'Henri IV que l'entrepreneur Marie, associé à Poulletier et Le Regrattier fut chargé de l'aménagement des deux îles. C'est ainsi que deux ponts furent construits, que les quais furent aménagés, et que le bras du fleuve séparant les deux îles fut comblé (au niveau de l'actuelle rue Poulletier).

Reliant l'île à la rive droite de la Seine, le pont Marie, œuvre de Christophe Marie, fut construit de 1614 à 1635. D'abord recouvert de maisons, le pont fut endommagé par la crue de 1658 qui entraîna les deux arches situées du côté de l'île. En 1670, lors de la reconstruction définitive de ces deux arches, les maisons ne furent pas remplacées, mais ce n'est qu'en 1788

que celles des autres arches furent supprimées, conformément à l'édit de 1786 exigeant la démolition des maisons construites sur les ponts parisiens.

Musée Marmottant

2, rue Louis-Boilly

Paul Marmottant, historien de l'art, lègue à sa mort, en 1932, son hôtel particulier (du XIXe siècle) et les collections qu'il abrite, à l'Institut de France. De nombreuses donations vinrent enrichir ce patrimoine, comme celle de Madame Donod de Monchy, en 1950. En 1971, le musée s'enrichit considérablement par le don de soixante-cinq toiles impressionnistes de Claude Monet léguées par son fils Michel.

Hôtel de Massa

38, rue du Faubourg-Saint-Jacques

Jean-Baptiste Le Boursier construisit cet hôtel de 1777-1778, pour le compte du contrôleur des finances Thiroux de Montsauge. Il était situé à l'origine à l'angle de l'avenue des Champs-Élysées et de la rue de La Boétie, jusqu'à ce qu'une opération immobilière ne l'en chasse. Il fut démonté pierre à pierre et remonté à son emplacement actuel. Il accueille aujourd'hui la Société des gens de lettres.

Hôtel de Matignon

57, rue de Varenne

C'est Chrétien-Louis de Montmorency-Luxembourg, prince de Tingry qui acheta les terrains (1719) et confia les travaux de cet hôtel à Jean Courtonne (1722). Mais, seulement un an plus tard, le prince ne pouvant faire face aux dépenses, il doit vendre le chantier à Jacques de Matignon, duc de Thorigny. Celui-ci retire les travaux à Courtonne (qui reste architecte) et les confie à Jean Mazin. Courtonne est à l'origine de cet agencement très particulier aux hôtels parisiens, entre cour et jardin, de ces années de Régence. En 1725, Jacques de Matignon meurt et lègue l'hôtel à son fils : le duc de Valentinois qui y entrepose de nombreuses œuvres d'art et fait construire par Jean Fauvel de Villiers le pavillon du fonds du jardin. En 1810, l'hôtel est habité par Talleyrand avant d'être acheté en 1852 par Raphaël de Ferrari duc de Galliera qui en plus de construire un nouvel escalier, confie des peintures à Paul Baudry et à Paul et Hippolyte Flandrin. De 1888 à 1914, loge en ses murs l'ambassade d'Autriche-Hongrie. À partir de 1835, c'est le président du conseil qui y établit sa résidence et, logiquement, depuis 1958, c'est au tour du Premier ministre.

Hôtel de Mayenne
21, rue Saint-Antoine

Charles de Lorraine, duc de Mayenne et fils du duc François de Guise, devient propriétaire d'un hôtel qu'il décide de transformer de 1606 à 1609. Mais c'est surtout son fils, Henri, qui opère les plus grands changements, grâce, certainement à Jacques II Androuet du Cerceau.

Ressemblant à l'hôtel de Sully, construit quelques années plus tard, le bâtiment était constitué d'un corps central et de deux pavillons latéraux entourant une cour fermée par un portail donnant sur l'actuelle rue Saint-Antoine.

En 1709, le monument est de nouveau transformé, pour le compte de Charles-Henri de Lorraine, qui remplace les fenêtres primitives de la façade par de grandes arcades.

Au XIXe siècle, l'hôtel est transformé en école, raison pour laquelle est aménagé un bâtiment central donnant sur la rue, entre les deux pavillons d'entrée.

Faculté de médecine
12, rue de l'École-de-Médecine

C'est en 1748 que l'académie royale de chirurgie est fondée par Germain Pichault de la Martinière, pour succéder à l'enseignement de la confrérie des chirurgiens (voir académie de chirurgie). La construction de nouveaux locaux fut confiée à Jacques Gondoin, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome qui s'inspira de l'architecture de la Ville Éternelle. Les travaux furent achevés en 1786, autour de la cour entièrement entourée de colonnes et d'une façade sur rue également en colonnade ; l'amphithéâtre surtout, construit à l'antique, fut particulièrement admiré à l'époque. L'École de chirurgie devint en 1794 l'École de Santé, après sa réunion avec celle de médecine et, en 1808, Napoléon Ier en fait la faculté de médecine. Le site garda ce dernier titre, même après le départ de la faculté de médecine en 1953. Le bâtiment fut agrandi de 1878 à 1900 par Léon Ginain.

Mémorial du Martyr juif inconnu
17, rue Geoffroy-l'Asnier

En 1956, fut inauguré le Mémorial du Martyr juif inconnu, financé par une souscription internationale et œuvre de Georges Golberg, Alexandre Persitz et Louis Arretche. Un grand cylindre de bronze, sur lequel sont gravés les noms des principaux camps de la mort de la deuxième guerre mondiale, se dresse sur la place. Dans la crypte se trouve la dépouille du mar-

tyr juif inconnu, dans un tombeau de marbre noir en forme d'étoile de David.

Mobilier National
1-3, rue Berbier-du-Mets

Construit à l'occasion de l'Exposition universelle de 1937 par Auguste Perret, le chantier du Mobilier National lui aurait été accordé en compensation du rejet de son projet de Trocadéro*. L'architecte y œuvra de 1935 à 1937, fournissant un bâtiment classique auquel on accède par une cour d'honneur, et dont l'ossature en béton armé est conforme à ses principes.

Parc Monceau
8ème arr.

Le premier jardin situé ici datait de 1769, mais c'est en 1773 que le duc de Chartres, futur Philippe Égalité, demande à Carmontelle de lui redessiner le jardin. Ce dernier créa un lieu sorti tout droit de son imaginaire avec rivière, bassins et monuments pittoresques telle la pyramide ou la Naumachie et ses vingt-huit colonnes qui subsistent encore de nos jours. En 1783, c'est le paysagiste écossais Thomas Blaikie qui modifie l'aspect du jardin, qui compte à cette époque dix-neuf hectares, et le rend plus proche de la nature. En 1788, Claude-Nicolas Ledoux crée une rotonde, à la fois barrière d'octroi du mur des Fermiers Généraux et fabrique du parc.

Devenu bien national à la Révolution, le jardin revient à la famille d'Orléans sous la Restauration jusqu'en 1860 date à laquelle la Ville de Paris en fait l'acquisition. La moitié du terrain est lotie, tandis que l'autre partie est réaménagée par l'ingénieur Adolpohe Alphand assisté par l'architecte Gabriel Davioud. C'est ce dernier qui dessine les grilles du parc, crée la grotte artificielle et le pont. Le 13 août 1861, le parc est inauguré par Napoléon III.

Hôtel des Monnaies
11, quai de Conti

Le site était auparavant occupé par l'hôtel de Nesles puis par l'hôtel de Conti, mais Louis XV, décida de reloger l'hôtel des Monnaies, trop à l'étroit dans ses locaux sur l'autre rive de la Seine.

En 1767, il confie donc à l'architecte Jacques-Denis Antoine la construction de l'institut d'émission des monnaies, dont les travaux s'achèvent en 1775. La partie du bâtiment donnant sur la Seine est publique ; ce sont les



L'hôtel des Monnaies.

locaux administratifs et, dans les étages, les appartements. La richesse et la noblesse de cette façade furent critiquées à l'époque, étant jugées démesurées pour une manufacture. Six statues allégoriques l'ornent toujours : la Prudence, la Force, la Justice, l'Abondance, le Commerce et la Paix. À l'arrière, se trouvaient les ateliers de monnayage.

En plus de l'atelier de la monnaie en métaux précieux et l'atelier des médailles, le bâtiment abrite aujourd'hui le musée de la Monnaie de Paris.

Hôtel de Montholon
23, boulevard Poissonnière

L'hôtel de Montholon est le dernier de tous ceux qui avaient été construits le long des boulevards à l'époque où ils constituaient un espace de verdure et un lieu de promenade exceptionnel. Il a été bâti en 1785 pour le président du parlement de Normandie Nicolas Montholon, sur des dessins de François Soufflot dit le Romain.

Musée de Montmartre
12, rue Cortot

L'ancienne maison du comédien Rose du Rosimond, construite vers 1620, fut rachetée par la Ville de Paris en 1922. Prototype de la maison traditionnelle de la Butte Montmartre, cette demeure a servi d'atelier à des peintres prestigieux tels que Raoul Dufy, Auguste Renoir ou Suzanne Valadon et son fils Maurice Utrillo, mais aussi le poète Pierre Reverdy, tous célèbres pensionnaires du village.

Le musée de Montmartre rassemble aujourd'hui les souvenirs de bohème de la Butte, avec notamment la reconstitution du café de l'Abreuvoir, mais également de nombreux tableaux, affiches et photos de cabarets.

Hôtel de Montmort
79, rue du Temple

Jean Habert de Montmort, financier, se fit construire cet hôtel vers 1623. En 1643, l'hôtel revint à son fils, Henri-Louis Montmort qui y résidait déjà et chez qui se réunissait ce que l'on appelait l'académie montmorienne, élite lettrée et scientifique, inspiratrice de la future Académie des Sciences. En 1751, l'hôtel échut au futur fermier général Laurent Charron qui fit notamment orner le revers du portail d'entrée d'un mascaron à l'effigie de son épouse. En 1840, un passage fut percé pour permettre la communication entre les deux cours (la deuxième étant en fait l'ancien jardin de l'hôtel), à travers le corps de logis.

Cimetière du Montparnasse
3, boulevard Edgar-Quinet

Créé en 1824 pour compenser la suppression des cimetières centraux pendant la Révolution, le Cimetière du Montparnasse était alors appelé le cimetière du Sud. Il engloba vite dans son enceinte l'ancien moulin dit de la Charité, datant vraisemblablement du XVe siècle.

Il abrite les sépultures de personnalités prestigieuses telles que Guy de Maupassant, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, Camille Saint-Saëns... Parmi les sculpteurs qui y ont œuvré, citons Auguste Bartholdi (pour sa propre tombe), Constantin Brancusi (*Le Baiser*) et Auguste Rodin (auteur des médaillons sur la tombe de Jean-Baptiste Carpeaux).

Tour et gare Montparnasse
14-15èmes arr.

C'est dans un contexte largement hostile que la tour Montparnasse fut construite de 1969 à 1973 par les architectes Eugène Baudoin, Urbain Cassan, Louis de Hayn de Marien et Jean Saubat. En effet, cette tour de plus de deux cents mètres de haut à la vue panoramique exceptionnelle prend place dans un quartier fortement remodelé de 1961 à 1973, au cours de l'opération Maine-Montparnasse. Cette opération est à l'origine de la gare du même nom et du grand centre commercial. La gare fut de nouveau modifiée de 1987 à 1994 afin d'accueillir les nouvelles voies du TGV Atlantique. Une terrasse au-dessus des voies fut construite ainsi qu'un nouveau groupe d'immeubles.

L'opposition à ce projet tient à l'histoire singulière du quartier qui tire son nom de la butte artificielle (aujourd'hui disparue) créée par les déchets des carrières proches. Il est devenu célèbre par les artistes qu'il hébergea, concentré autour de la Ruche* qui accueillait entre autres, Picasso et Modigliani. Très vite poètes et écrivains suivirent, tel Max Jacob. La seconde guerre marqua la fin de cette époque que détruisit définitivement l'opération Maine-Montparnasse.

Parc Montsouris
14ème arr.

Le Parc Montsouris fut dessiné et réalisé par l'ingénieur Adolphe Alphand de 1867 à 1878. Il répondait à la création récente à l'est de la capitale des Buttes-Chaumont* et s'intégrait aux grands projets urbains voulus par Napoléon III et le baron Haussmann. Moins étendu que les Buttes-Chaumont (il fait quinze hectares), il est également doté d'un lac artificiel. Sa mise en

place fut gênée par les nombreuses carrières de son sous-sol et par deux voies de chemin de fer qu'il fallut dissimuler.

Hôtel Mortier

26, rue des Francs-Bourgeois

Il ne reste aujourd'hui que la partie ouest de l'hôtel de Claude Mortier, notaire et secrétaire du Roi et de ses Finances. C'est certainement Baptiste Androuet du Cerceau qui en dessina les plans vers 1585, mais à la mort de Mortier, en 1604, le bâtiment est divisé en deux parties qu'un mur sépare. En 1635, le seigneur de Sandreville acquiert la partie ouest et lui laisse son nom, mais en 1755, c'est Louis-Charles Le Mairat qui en hérite et qui fait bâtir la façade (1767) que nous voyons aujourd'hui.

Mosquée de Paris

1, place du Puits-de-L'Ermite

En 1920, l'État français, en collaboration avec plusieurs pays musulmans, décide de la construction de ce lieu de culte. Maurice Tranchant de Lunel en fait les plans, tandis que Charles Heubès, Robert Fournez et Maurice Mantout en sont les architectes, de 1922 à 1926. Les matériaux sont importés du Maghreb et tous les éléments traditionnels de l'art musulman y prennent place.

Comme dans chaque mosquée, trois parties sont nettement dissociées. Le sanctuaire religieux, dominé par le minaret, se trouve au centre ; autour des bassins et du patio s'organise l'Institut d'études musulmanes ; à l'extrémité, prennent place le café maure, le hammam et différents points de vente de produits issus de la culture musulmane.

Cité de la Musique : v. Parc de La Villette

La gare du Nord.

N

Place de la Nation
11ème-12ème arrs.

L'ancienne place du Trône tirait son nom de l'immense trône qui avait été dressé ici pour célébrer l'entrée de Louis XIV et de sa nouvelle épouse, l'infante Marie-Thérèse, dans la ville (1660). Dix ans plus tard, on y éleva un arc de triomphe, sur un dessin de Claude Perrault ; il fut démoli en 1716.

Ce qu'il reste aujourd'hui constitue en fait les vestiges de la barrière construite par Claude-Nicolas Ledoux en 1785-1787. En effet, la place se trouvait sur le tracé du mur des Fermiers généraux, chargé de taxer les marchandises à leur entrée à Paris. Il reste aujourd'hui les deux pavillons d'octroi et les deux colonnes. Sous la Restauration, les colonnes furent cannelées, l'on ajouta à leur base un décor sculpté et à leur sommet une statue de Philippe Auguste par Alexandre Dumont et une de saint Louis par Antoine Etex.

Au centre de la place, *Le Triomphe de la République* est l'œuvre du sculpteur Jules Dalou (1889-1899).

Gare du Nord
Place de Roubaix

En 1854, le trafic ferroviaire était devenu si intense que la gare construite en 1846 s'avéra insuffisante. En 1857, il fut donc décidé de la remplacer par une nouvelle gare beaucoup plus grande et dont Jacques-Ignace Hittorf com-





mença les travaux en 1861. Il édifia une façade en pierre monumentale, surmontée par neuf statues représentant les grandes villes européennes. À l'intérieur, pour le départ des voies, Hittorf réalisa une structure de métal et de verre tout à fait remarquable. La marquise à l'entrée date de 1891 ; elle fut prolongée sur toute la longueur en 1930.

Notre-Dame de Paris
Place du Parvis Notre-Dame

Située au plein cœur de Paris, la cathédrale du IVe siècle n'a que peu de rapport avec celle que nous connaissons aujourd'hui. C'est essentiellement à Maurice de Sully, élu évêque de Paris en 1160, que nous devons ce chef d'œuvre de l'architecture gothique. Il fallut, pour réaliser son projet, procéder à un réaménagement complet de l'Ile de la Cité en gagnant du terrain sur la Seine.

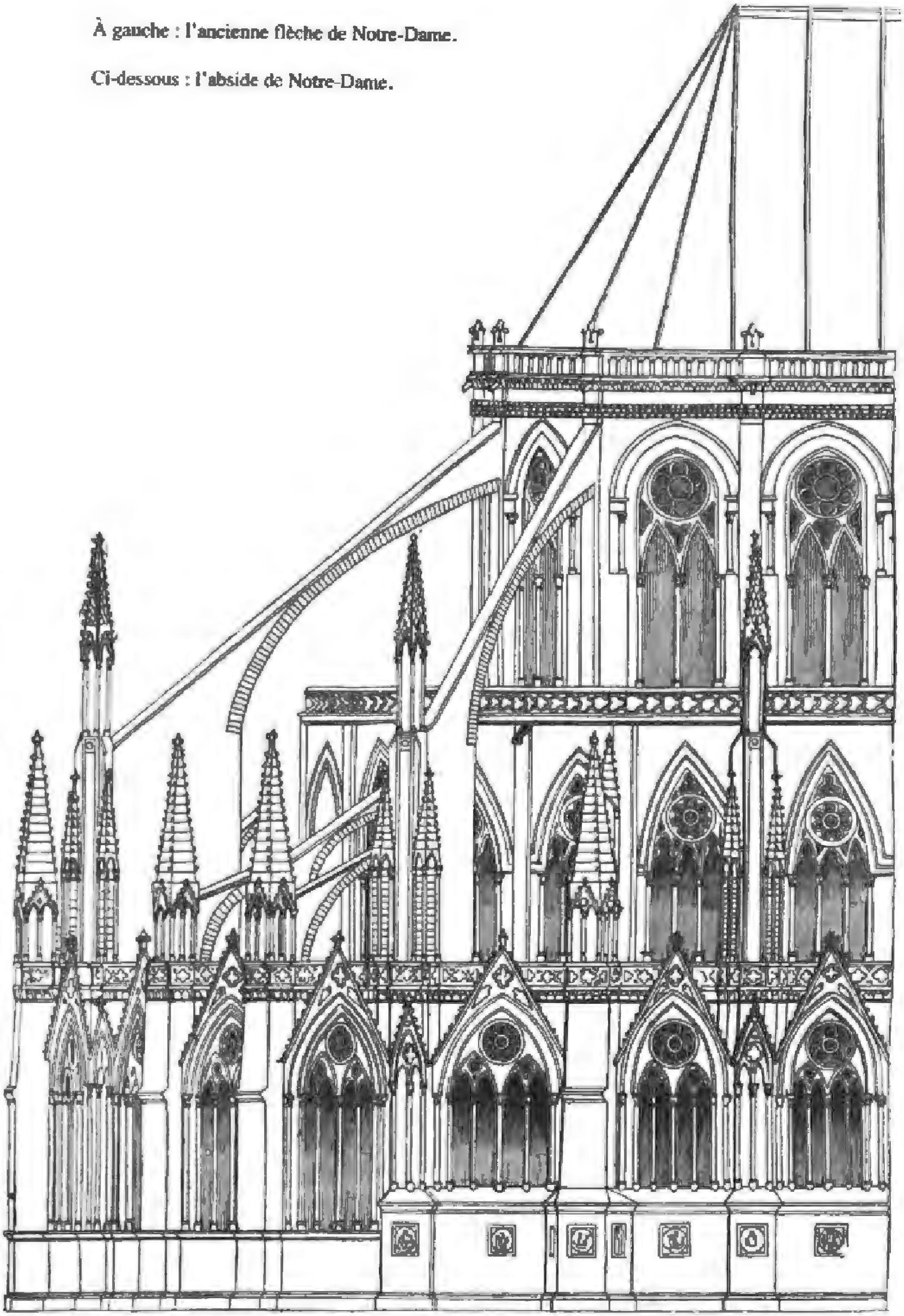
À l'instar des autres cathédrales du nord de la France, un projet gigantesque vit le jour en 1163. Vingt ans après étaient achevés le chœur et le transept, ce qui permit de commencer l'élévation des deux tours qui se termina vers 1250. C'est à cette même époque que sont construits les arcs-boutants d'une seule volée qui permettent d'agrandir les verrières, et que Jean de Chelles puis Pierre de Montreuil réalisèrent les façades du transept.

La Révolution française fit subir de nombreux dommages à l'édifice qui ne fut rendu au culte qu'en 1802. Deux ans plus tard, Bonaparte y est couronné empereur mais l'on dut attendre 1844 pour que Lassus et Viollet-Le-Duc prennent en main le chantier qui se prolongea jusqu'en 1864. Ce dernier entreprit des travaux considérables, marqua la cathédrale de son empreinte, en renouvelant la flèche et la croisée des transepts et en réinstallant des sculptures disparues.

Les œuvres d'art sont légion dans la cathédrale. Après être entré sous le portail sculpté du Jugement dernier (XIIIe siècle), le visiteur peut découvrir, entre autres, des œuvres de Joseph-Marie

À gauche : l'ancienne flèche de Notre-Dame.

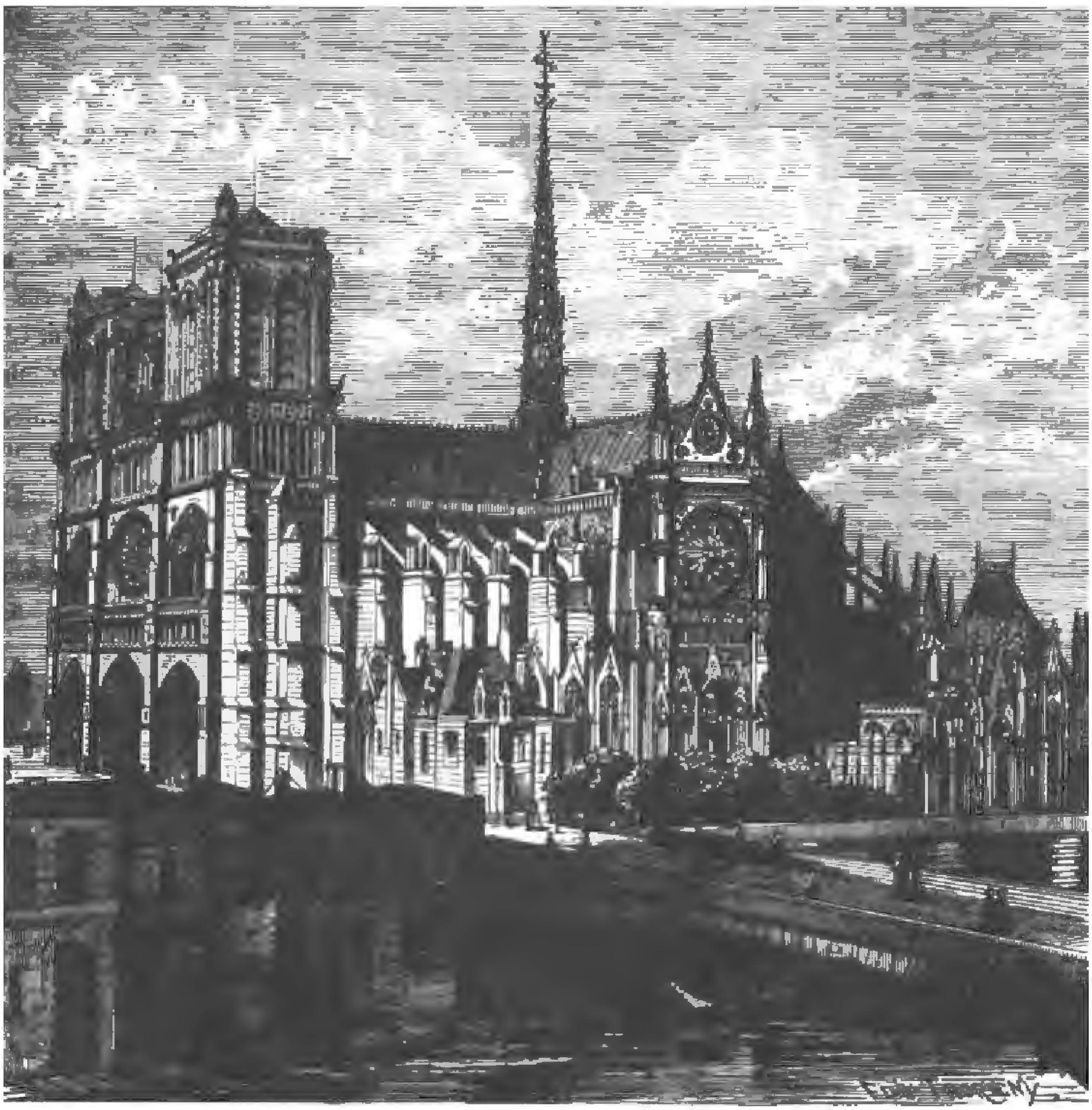
Ci-dessous : l'abside de Notre-Dame.



Vien, Laurent La Hyre, Guido Reni, Charles Le Brun, Nicolas Coustou, Antoine Coysevox...

Signalons enfin la présence d'une crypte archéologique sous le parvis, résultant de fouilles menées entre 1965 et 1972. Parmi les vestiges de monuments datant pour les plus anciens du IIIe siècle, se trouvent notamment deux salles gallo-romaines chauffées par hypocauste, ainsi que les caves de maisons se trouvant au Moyen Age sur la rue Neuve-Notre-Dame.

Notre-Dame de Paris.



Le musée de Notre-Dame, au n° 10 rue du Cloître Notre-Dame, retrace lui l'histoire de la construction de l'édifice.

Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux
12, rue des Blancs-Manteaux

L'origine du nom de cette église provient de la tenue portée par les servites de la Vierge, premiers pensionnaires du site (1258), mais dont l'ordre fut supprimé en 1274. Après être passé entre les mains des frères ermites de Saint-Guillaume, le couvent est rattaché à la congrégation de Saint-Maur, en 1618. C'est pour les mauristes que Charles Duval reconstruit les bâtiments, de 1685 à 1690 ; il ne reste que peu de chose de ces derniers (seulement le presbytère).

En 1863, Victor Baltard remonte à la place de l'ancienne façade de l'église, celle construite par Sylvain Cartaud en 1703 pour l'église des Barnabites. Cette dernière avait fait les frais les travaux haussmanniens sur l'île de la cité.

Notre-Dame-de-la-Compassion
2, boulevard Aurelle-de-Paladines

C'est pour commémorer la mort de son fils Ferdinand, dans un accident de voiture attelée, que le roi Louis-Philippe fit construire cette église. Primitivement installée à l'endroit exact de l'accident, Notre-Dame-de-la-Compassion fut déplacée de quelques centaines de mètres en 1971, lors de l'aménagement de la porte Maillot. L'architecture en fut confiée à Pierre-Bernard Lefranc qui réalisa une église en forme de croix byzantine. Quant au dessin des vitraux, c'est au peintre Jean-Auguste-Dominique Ingres qu'ils furent confiés. L'inauguration eut lieu en 1843, un an après la mort de Ferdinand.

Notre-Dame-de-la-Consolation
23, rue Jean-Goujon

C'est pour commémorer la mort de 135 personnes au cours de l'incendie du Bazar de la Charité, en 1897, que l'on demanda à Albert-Désiré Guilbert d'élever cette église. Il s'acquitta de sa tâche en adoptant ce style néo-baroque si particulier que nous pouvons voir aujourd'hui. L'église fut inaugurée en 1903, la même année que l'église arménienne, située dans la même rue et que l'on doit au même architecte.

Notre-Dame-de-Lorette
18 bis, rue de Châteaudun

C'est pour donner une nouvelle paroisse aux habitants toujours plus nombreux du quartier que la Ville organisa un concours en 1823. C'est Hippolyte Lebas qui en sortit vainqueur en proposant une architecture proche de celle que Jean-François Chalgrin avait adoptée pour Saint-Philippe-du-Roule* L'église fut consacrée en 1836.

La physionomie de l'église s'inspire de celles des basiliques romaines et a souvent été comparée à Sainte-Marie-Majeure, mais Lebas fit un chœur plus grand et plaça une coupole entre la nef et l'abside. La façade à colonnade est surmontée d'un fronton dont le bas-relief représente un *Hommage à la Vierge*, du sculpteur Charles Lebœuf-Nanteuil ; trois statues allégoriques de l'Espérance, la Charité et la Foi sont dues, respectivement à Philippe-Joseph-Henri Lemaire, Charles-René Laibié et Denis Foyatier. L'emplacement des peintures et des sculptures avait été prévu dès les termes du concours, raison pour laquelle les peintures sont faites à même le mur.

Notre-Dame-des-Victoires
Place des Petits-Pères

Ce sont les augustins déchaussés, appelés aussi petits pères, qui s'établissent ici en 1628. L'année suivante est posée la première pierre de l'église par Louis XIII qui veut remercier la Vierge pour les victoires qu'il a obtenues, notamment celle du siège de La Rochelle (1627-1628). Les architectes se succèdent à la direction des travaux dont les plans avaient été réalisés par Pierre Le Muet : c'est d'abord Jacques Bruant, puis Robert Boudin et Gabriel Le Duc avant une période allant de 1666 à 1737 durant laquelle le chantier fut abandonné. À cette date, on reprend sur des dessins de Sylvain Cartaud, jusqu'en 1740, date de l'achèvement des travaux.

À l'intérieur, se trouve le tombeau du compositeur Jean-Baptiste Lulli dont le buste est l'œuvre de Jean Collignon (1690), mais aussi sept peintures de Carle Van Loo : le vœu de Louis XIII au siège de La Rochelle et six représentations de la vie de saint Augustin (1746-1755).

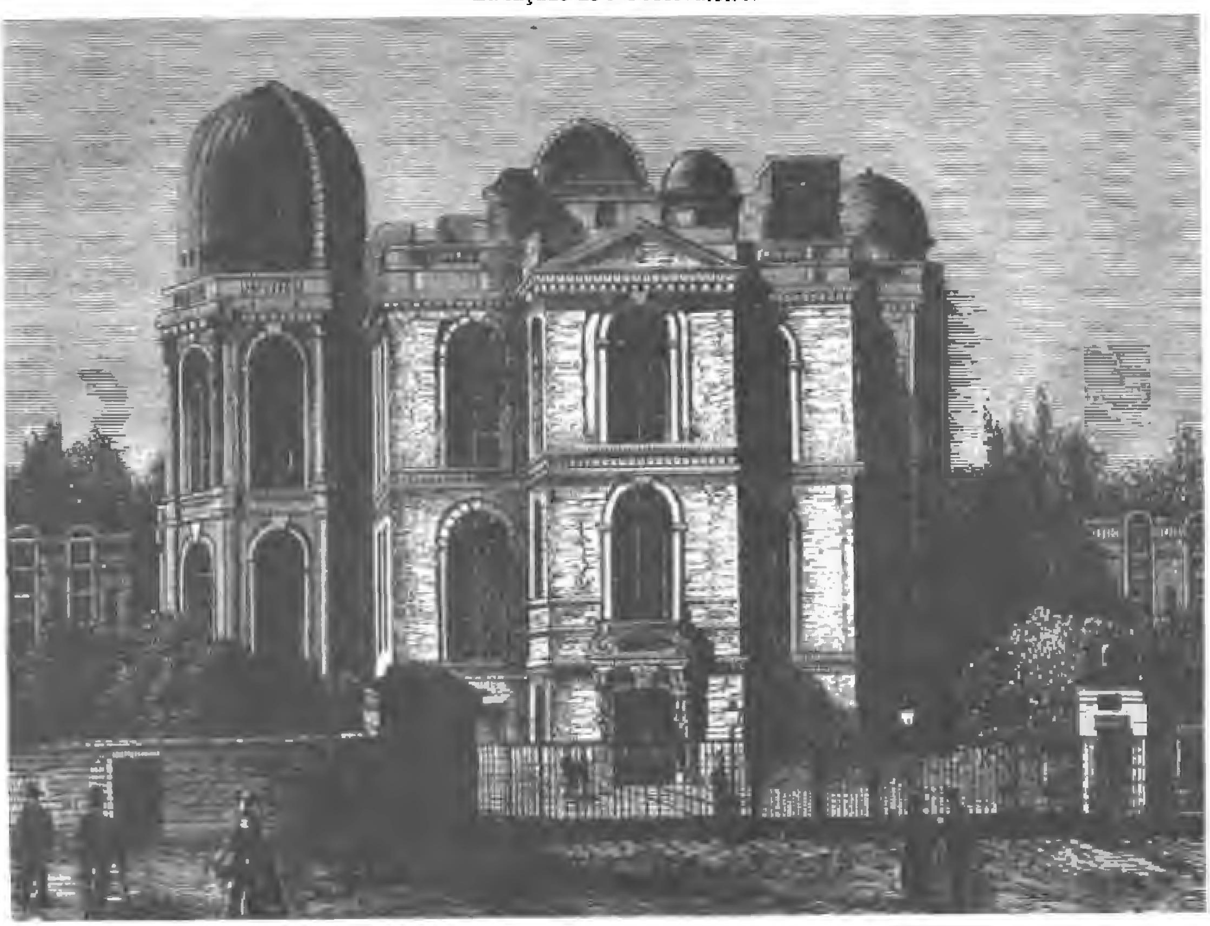
O

Observatoire de Paris
61, avenue de l'Observatoire

Après la création de l'académie des Sciences, en 1666, il parut nécessaire d'élever un bâtiment prestigieux où ses membres pourraient se réunir et où les scientifiques pourraient pratiquer diverses observations astronomiques.

Colbert fonda ainsi en 1667 le premier observatoire national dont il confia les plans à Claude Perrault. Ce dernier fut rejoint, à partir de 1669, par le célèbre astronome italien Cassini et conçut le bâtiment selon les quatre

La façade de l'Observatoire.



points cardinaux, le méridien de Paris le traversant en son centre. Deux tours sont adossées à la façade sud ; celle située à l'est a été surmontée d'une coupole en cuivre en 1845, afin d'y pratiquer des observations astronomiques. Une attention toute particulière fut portée à la solidité de l'édifice, ainsi toutes les pièces sont couvertes de voûtes et bois et fer y sont quasiment proscrits.

Les jardins de l'Observatoire matérialisent le méridien de Paris ; ils ont été dessinés par Gabriel Davioud. La fontaine fut mise en place en 1874 ; les quatre continents sont l'œuvre de Jean-Baptiste Carpeaux, tandis que chevaux et dauphins sont à mettre au crédit d'Emmanuel Fremiet.

Théâtre de l'Odéon

Place de l'Odéon

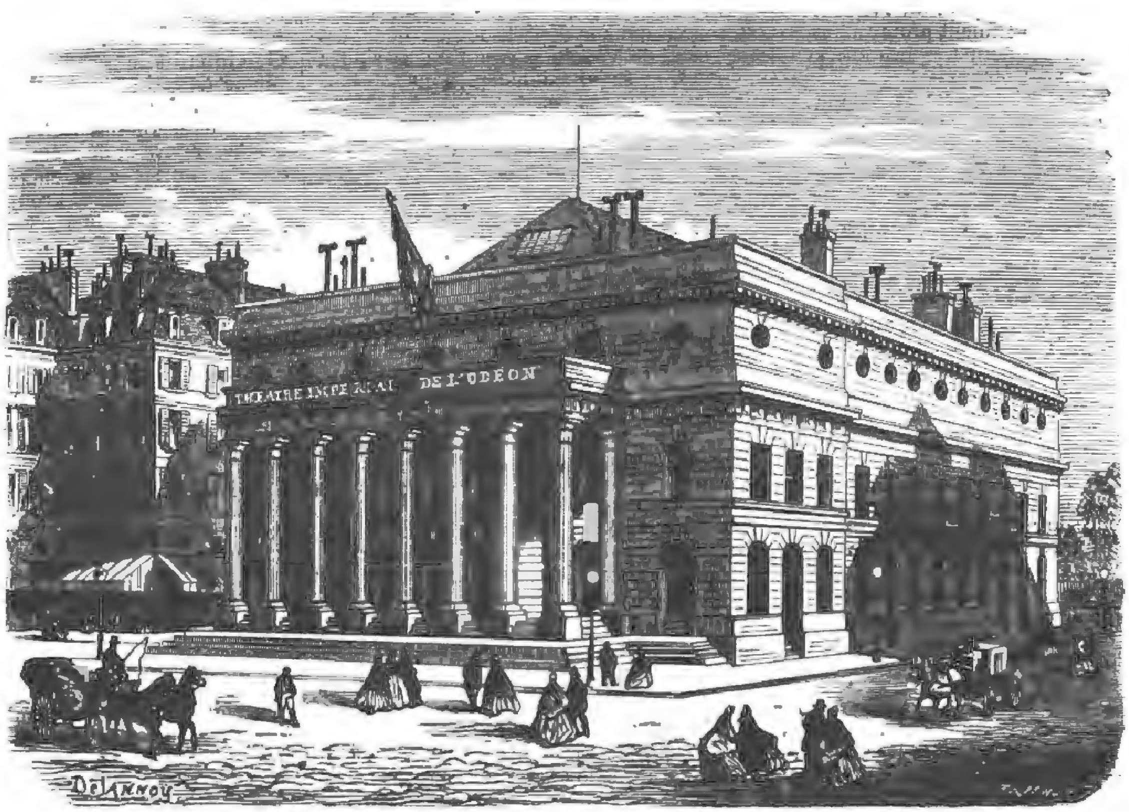
À l'origine, se trouvait là l'hôtel de Condé dont le roi racheta les terrains afin de loger la Comédie-Française. En 1767, le marquis de Marigny charge les architectes Marie-Joseph Peyre et Charles de Wailly de conduire les travaux qui s'achèvent en 1783. Ils adoptent un plan particulièrement sobre, mais le dotent d'un parterre (et c'est l'une des toutes premières fois) où les places sont assises. C'est la première fois à Paris que pour la construction d'un théâtre l'on " repense " le quartier dans son ensemble. En effet, quelques années plus tard, les mêmes architectes construisent de nouveaux immeubles qui forment ainsi une place semi-circulaire dont deux arches (démolies en 1818) reliaient les bâtiments au théâtre.

En 1791, eut lieu une scission et les Révolutionnaires quittent le théâtre pour s'installer au Palais-Royal, tandis que les autres rebaptisent le lieu Théâtre Égalité, avant de lui donner le nom, en 1794, d'Odéon. En 1799, un incendie détruit le théâtre qui reconstruit par Jean-François-Thérèse Chalgrin, brûle de nouveau en 1818. C'est Baraguay qui le rebâtit, lui donnant son aspect actuel. En 1965, André Masson peint le plafond, remplaçant ainsi l'œuvre de Jean-Paul Laurens (1888).

Opéra-Comique

1, place Boieldieu

L'Opéra-Comique est né sur les tréteaux des foires Saint-Germain et Saint-Laurent, en opposition à l'Opéra " classique " qui tenta en vain d'interdire ces parodies. Reconnu légalement en 1714, il s'associe à la Comédie-Italienne pour partager les locaux de l'hôtel de Bourgogne. Grâce au succès et aux bénéfices ainsi dégagés, l'Opéra-Comique peut faire édifier une salle située sur les jardins de l'hôtel de Choiseul (1783).



Le théâtre de l'Odéon.



L'Opéra-Comique.

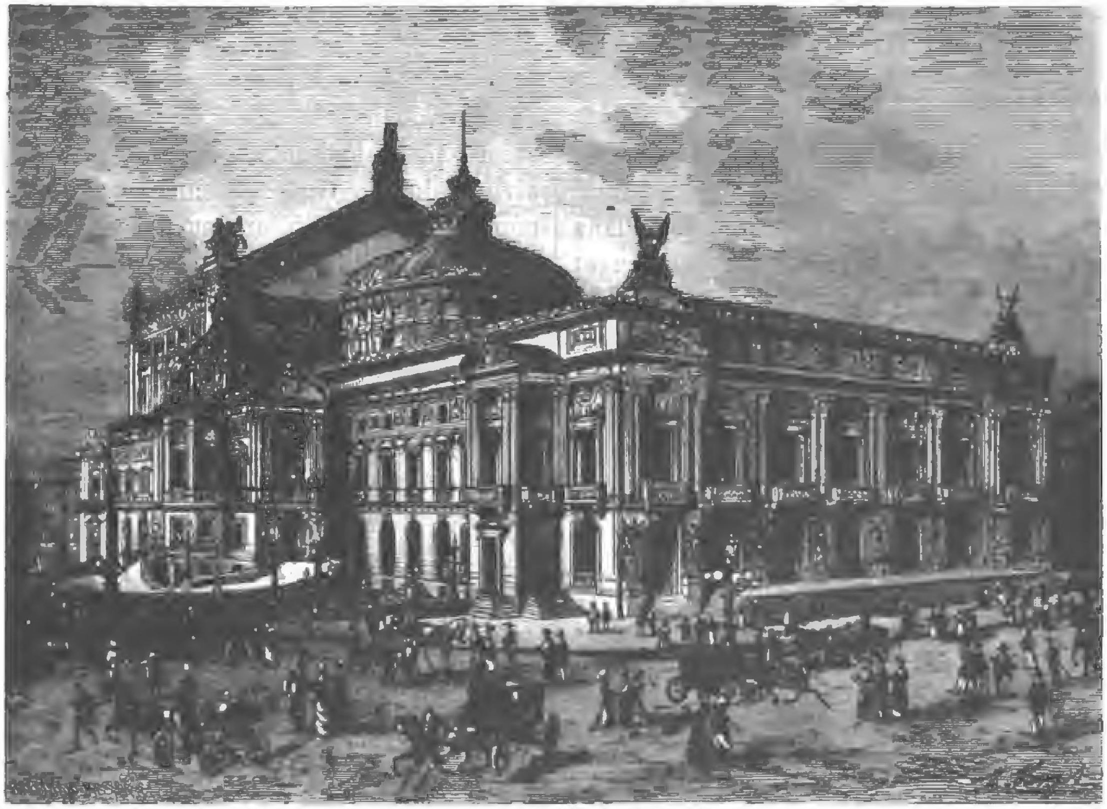
Autrement appelé salle Favart, le bâtiment que nous pouvons voir aujourd'hui est le troisième construit à cet emplacement, après les incendies de 1838 et de 1887.

Un concours est lancé en 1893 à l'issu duquel le projet de Louis Bernier est retenu. Tenaillé par les contraintes liées à l'exiguïté du terrain, aux limitations budgétaires et aux mesures de sécurité auxquelles devait répondre l'édifice, Bernier fait élever le nouvel Opéra-Comique de 1894 à 1898.

La façade est abondamment sculptée avec, notamment la statue de la *Musique* par Denis Puech et celle de la *Poésie* par Ernest Guilbert, mais également une série de cariatides à l'antique.

Théâtre national de l'Opéra
Place de l'Opéra

L'Opéra de Paris ne cessa de déménager au cours de son histoire, incendies et insécurité la jalonnant. Ainsi, ce serait l'attentat d'Orsini contre Napoléon



Le théâtre national de l'Opéra.

III, alors qu'il se rendait dans l'Opéra de la rue Le Peletier, en 1858 qui aurait précipité la construction de celui-ci. Cette même année un décret déclare d'utilité publique la construction d'un nouveau bâtiment, ainsi que l'ouverture d'une place et d'une rue pour dégager l'édifice.

C'est le préfet Haussmann qui se chargea de cette première étape, créant la place de 1862 à 1864 et l'avenue de l'Opéra de 1864 à 1876. Parallèlement, Charles Garnier qui avait gagné les concours en 1860 et 1862, débutait les travaux, au grand dam de l'impératrice Eugénie qui lui avait préféré Eugène Viollet-le-Duc. De 1862 jusqu'à son inauguration en 1875, Garnier dut lutter d'abord contre la présence d'une nappe phréatique, puis surtout contre des difficultés financières entravant sans cesse la bonne marche du chantier.

Ses dimensions imposantes (plus de 11 000 m2 de surface), firent de l'Opéra le plus grand du monde à la fin du XIXe siècle. Mais c'est également son décor qui le distingue et en fait un chef d'œuvre de l'éclectisme. Faite de plusieurs variétés de marbre et de pierres, la façade est ornée de quatre groupes de sculptures représentant les arts, dont la célèbre *Danse* de Jean-Baptiste Carpeaux. À l'intérieur, le grand escalier et le foyer du public sont d'un luxe exceptionnel, de même que la salle pouvant accueillir deux mille cents personnes environ et dont la coupole a été repeinte par Marc Chagall, en 1962.

Oratoire

145, avenue Saint-Honoré

La construction de l'église de l'Oratoire a débuté en 1621 quand Pierre de Bérulle, fondateur de la congrégation du même nom a racheté les maisons voisines de l'hôtel qu'il avait achetées à Paris en 1616. La première pierre fut posée par Louis XIII qui voulait en faire la chapelle du Louvre, c'est pourquoi il fut décidé que l'église devait se trouver dans l'axe du palais, obligeant la destruction de nouvelles maisons. Deux architectes y œuvrèrent : Clément II Métézeau et Jacques Le Mercier, avant que Pierre Caquet ne construise la façade en 1745. C'est également du XVIIIe siècle que date la nef.

En 1811, l'église est donnée au consistoire protestant et en 1854, les bâtiments du couvent sont détruits par le percement de la rue de Rivoli dont les arcades cachent la partie basse du chevet, de même que le monument dédié à l'amiral de Coligny, chef protestant mort la nuit de la Saint-Barthélémy (24 août 1572).

Musée d'Orsay

Quai Anatole France

La gare d'Orsay fut édifiée sur les ruines de l'ancien palais du même nom, incendié en 1871. En 1897, la Compagnie des Chemins de fer


L'église de l'Oratoire.

d'Orléans et du Sud-Ouest décide de se doter d'une nouvelle gare plus centrale que celle d'Austerlitz, en vue de l'Exposition universelle de 1900. Les travaux furent confiés, après concours, à Victor Laloux qui réalisa la première gare électrifiée de France. Camouflant la structure métallique sous un revêtement de pierre, il orna le bâtiment d'imposantes statues représentant les différentes villes du réseau : Bordeaux par Hugues, Toulouse par Marqueste, Nantes par Injalbert, ainsi que de monumentales horloges. Mise en service en 1900, la gare fonctionna jusqu'en 1939 avant d'être peu à peu abandonnée, victime de son incapacité à s'adapter à l'augmentation du trafic.

Sa démolition envisagée en 1871, elle fut sauvée en 1877 lorsque fut prise la décision de la transformer en musée du XIXe siècle. De 1983 à 1986, Jean-Paul Philippon, Renaud Bardon et Pierre Colboc furent chargés d'adapter le site à ses nouvelles attributions, tandis que Gae Aulenti se vit attribuer la tache de l'aménagement du musée et de l'architecture intérieure. Le musée put ouvrir ses portes au public en 1986. Sur son parvis, ont été placées les statues réalisées pour les jardins du Trocadéro, lors de l'Exposition universelle de 1878.

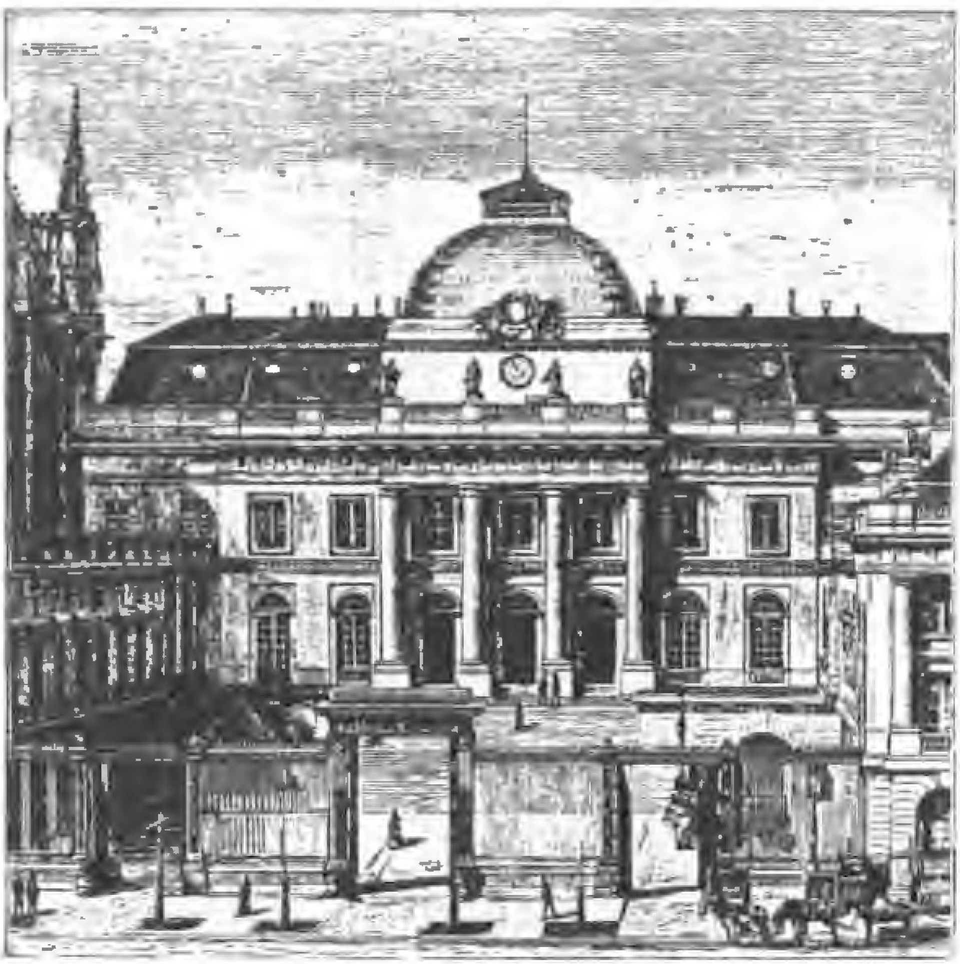
P

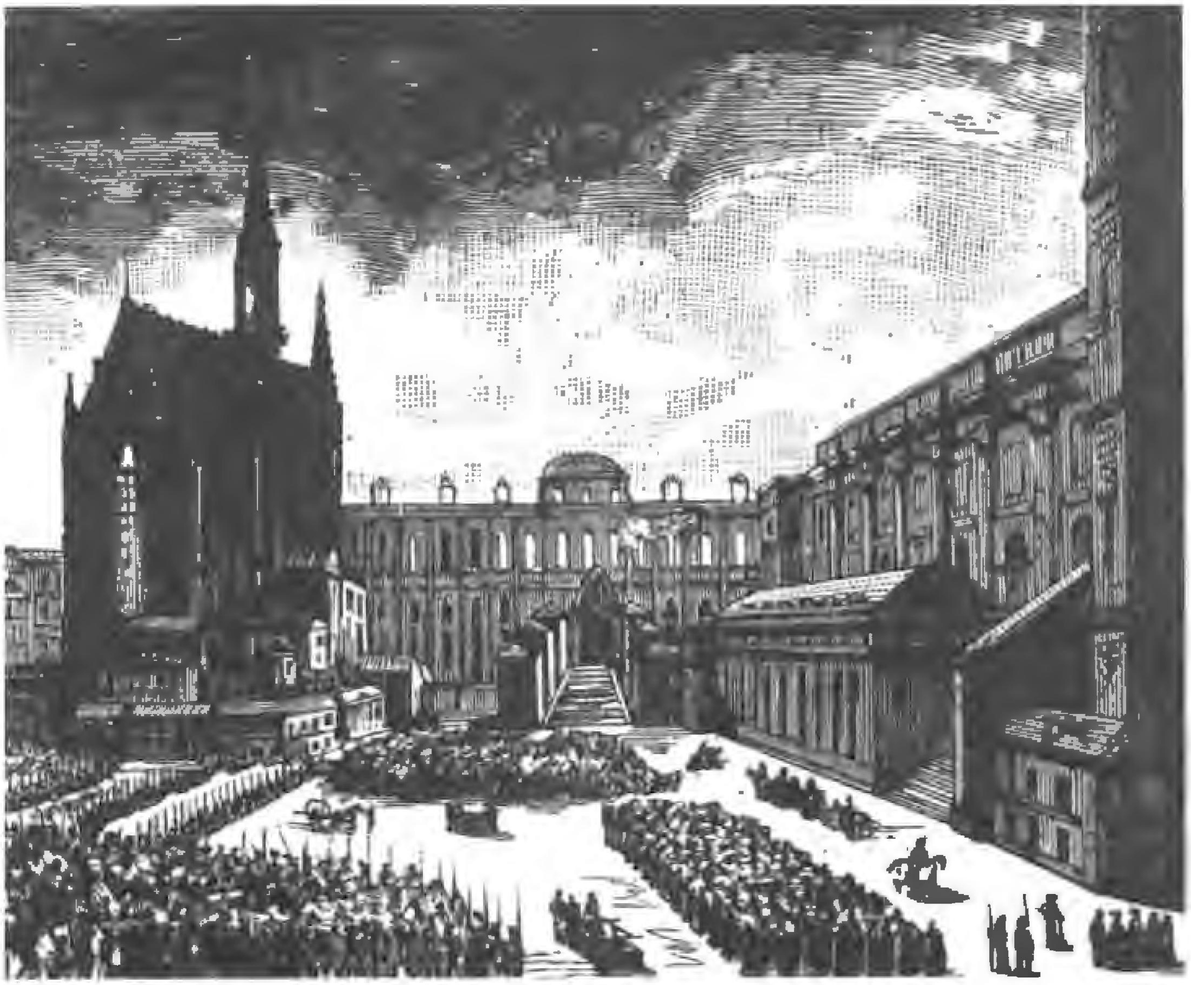
Palais de Justice
Ile de la Cité

Après la Conciergerie et la Sainte-Chapelle, ce qui reste de l'ancien palais royal constitue aujourd'hui le corps du Palais de Justice.

À la fin du XIVe siècle, les rois délaissèrent l'ancien Palais royal au profit de l'administration, entre autres au Parlement et à la Chambre des Comptes. Deux incendies imposèrent des réparations, comme celui de 1776

La façade du Palais de Justice, boulevard du Palais.





Incendie du Palais de Justice en 1776.

qui fut à l'origine de la construction de la cour du Mai par Jacques-Denis Antoine et Pierre Desmaisons, entre 1776 et 1786. Le nom de cette cour s'explique par le nom de l'arbre que les clercs y plantaient chaque premier mai.

C'est pendant la Révolution que le Parlement est supprimé et que l'on nomme le bâtiment Palais de Justice. Au cours de la Convention, on y installe le tribunal criminel révolutionnaire. Mais on y réinstalle la Cour d'Appel, la Cour de Cassation et le Tribunal Civil, par la loi de ventôse an VIII.

Au milieu du XIXe siècle, Honoré Daumet et Joseph-Louis Duc procèdent à d'importants travaux, reconstruisant les bâtiments entre les tours, quai de l'Horloge (1851-1863), créant une nouvelle salle d'audience pour la Cour de cassation (1868) et construisant le vestibule de Harlay (1869). Enfin, de 1911 à 1913, Albert Tournaire s'occupe de la façade sur le quai des Orfèvres.

Palais-Royal

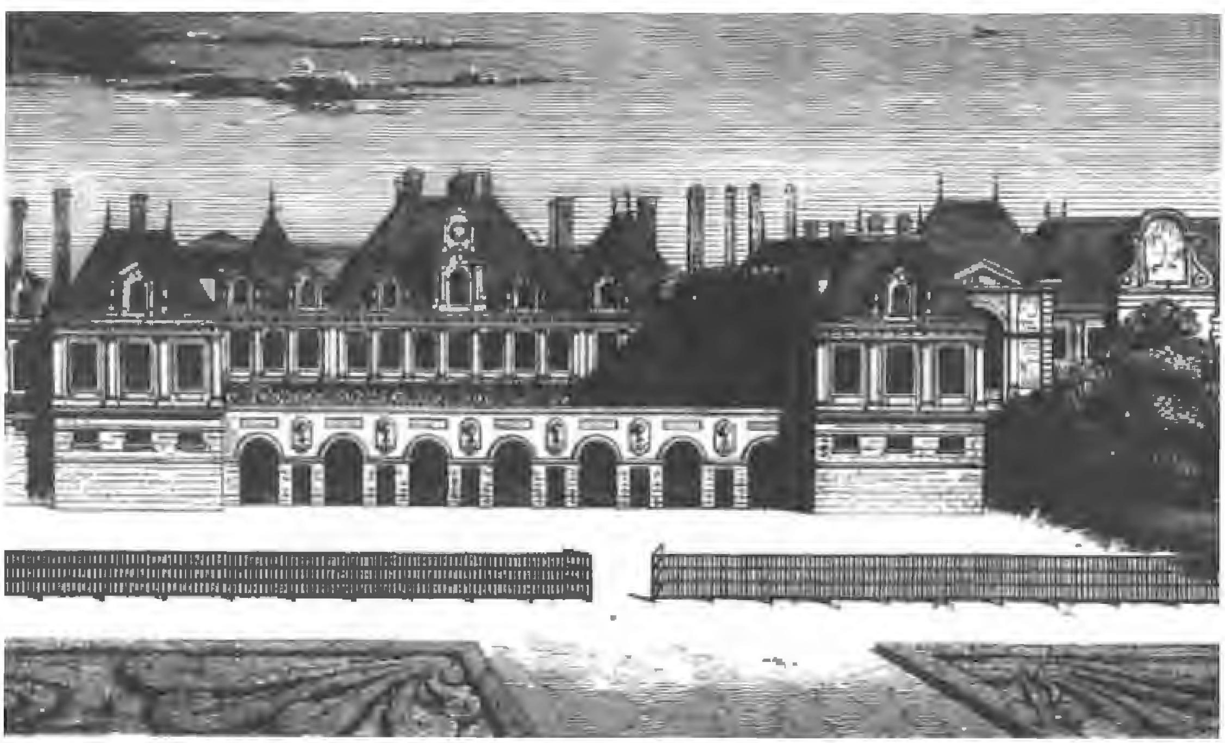
1er arr.

C'est à Richelieu que l'on doit la construction du Palais-Cardinal qui devint Palais-Royal lorsqu'il décida de le léguer à Louis XIII. Dans les années 1630, voulant résider dans un palais digne de lui, il chargea Jacques Le Mercier de sa construction. Louis XIV et ses successeurs préférant Versailles, c'est néanmoins ici que s'exercèrent les régences d'Anne d'Autriche (1643-1661) et de Philippe d'Orléans (1715-1723). Ce dernier rendit le lieu célèbre pour les “ somptueuses ” fêtes qu'il y organisait.

L'incendie de 1763 imposa d'importantes rénovations, mais c'est surtout à partir de 1780, avec l'action notamment de Victor Louis, que le site évolua : aménagement des jardins bordés de pavillons et construction du Théâtre-Français. Grâce aux commerces qui s'implantèrent au rez-de-chaussée, ce cadre devint propice à de nombreux échanges d'idées, notamment au cours de la Révolution.

Mais l'essentiel de son aspect actuel est un héritage du XIXe siècle et de l'architecte Pierre-François Fontaine qui, selon la volonté du nouveau propriétaire Louis-Philippe, aménage les deux ailes jouxtant la cour d'honneur et élève la galerie d'Orléans (1828). Incendié de nouveau en 1848

Le Palais-Royal.



puis en 1871, le bâtiment fut de nouveau restauré pour abriter la Cour des comptes de 1871 à 1910, mais surtout le Conseil d'Etat (depuis 1875).

En 1985-1986 la cour d'honneur fut réaménagée et l'on y installa les célèbres Colonnes de Buren qui, associées à une animation hydraulique, furent à l'origine d'une vive polémique.

Panthéon

Place du Panthéon

En 1744, Louis XV tombe gravement malade à Metz et fait le vœu à sainte Geneviève que, en cas de guérison, il lui érigerait une nouvelle église. De retour à Paris, il vint en pèlerinage à l'abbaye dédiée à la sainte, où se trouvait son tombeau, et promit aux chanoines la reconstruction de l'église. Les travaux débutèrent dès l'acceptation du projet de Jacques-Germain Soufflot, en 1757.

Le sol, miné par des carrières dut faire l'objet de consolidations et la première pierre ne fut posée par le roi que dix ans plus tard, en 1764. Le plan en forme de croix grecque mêlait l'antique au gothique, mais de vives polémiques éclatèrent quand apparurent, lors de la construction, des fissures faisant craindre pour la solidité de l'édifice. Soufflot mourut en 1780, laissant un chantier bien avancé et dont le dôme ne fut achevé qu'en 1790, en pleine tourmente révolutionnaire.

En 1791, on décide d'en faire un Panthéon français pour les grands hommes, dont le premier à y être inhumé fut Mirabeau, rapidement suivi par Voltaire et Rousseau. Il redevint église en 1806, puis Panthéon en 1831, puis de nouveau église en 1852, suivant les caprices de la politique. Ce n'est que l'année des funérailles de Victor Hugo, en 1885 qu'il devint définitivement Panthéon.

Les sculptures du fronton témoignent de l'alternance de ces deux vocations, puisque les sculptures à l'origine religieuses, devenues laïques en 1791, ont été remplacées par une œuvre de David d'Angers : *La Patrie distribuant des couronnes aux Grands Hommes* (1830). Témoin également, la peinture de la



Le dôme du Panthéon.


Le Panthéon.

coupole par Antoine-Jean Gros, *L'Apothéose de sainte Geneviève* (1811-1827), où Napoléon Ier fut remplacé par Louis XVIII.

Enfin, en 1874, le directeur des Beaux-Arts, le marquis de Chênevières, confie les peintures pour le décor intérieur à Pierre Puvis de Chavannes, Jean-Paul Laurens, Élie Delaunay, Léon Bonnat...

Palais des Congrès
3, place du Général-Koenig

Le bâtiment d'origine est l'œuvre de l'architecte Guillaume Gillet en 1974, dans le cadre du réaménagement du quartier de la porte Maillot, mais en 1998 Christian Portzamparc agrandit l'ensemble, dotant le palais des Congrès d'une nouvelle façade inclinée qui dégage le parvis.

Palais Omnisports de Paris-Bercy
8, boulevard de Bercy

C'est dans le cadre de la réhabilitation du quartier de Bercy* et de son parc que le palais Omnisports fut construit, sur l'emplacement d'anciens entrepôts. En 1979, un concours est lancé pour la création d'une salle polyvalente pouvant accueillir aussi bien des évènements culturels que sportifs ; un vélodrome était notamment nécessaire.

Les architectes Michel Andrault, Pierre Parat et Aydin Guvan ainsi que l'ingénieur Jean Prouvé remportent le concours grâce à leur sorte de surprenante pyramide dont les parois extérieures sont recouvertes de gazon. L'ensemble offre une grande maniabilité permettant de passer aisément d'une discipline sportive à une autre. La capacité de la salle varie de 3500 à 17000 spectateurs, selon la configuration choisie.

Parc-des-Princes
24, rue du Commandant-Guilbaud

Inauguré en 1972 par le président Pompidou, le Parc-des-Princes tire son nom d'une étendue boisée réservée aux promenades princières. Le stade existait au préalable mais, à la construction du périphérique, il subit de considérables modifications que l'on doit à l'architecte Roger Taillibert et à l'ingénieur Richard. Il peut accueillir dans ses travées plus de cinquante mille spectateurs assis. La construction du stade emblématique du Paris Saint-Germain eut à supporter des difficultés techniques de choix, comme l'enjambement du boulevard périphérique. En 1998, fut construit le Stade de France, à Saint-Denis, délestant ainsi le Parc des matchs de l'équipe de

France de football et des autres grands évènements sportifs tels que le tournoi des Six Nations.

Siège du Parti communiste français
2, place du Colonel-Fabien

C'est à l'architecte de Brasilia, le communiste brésilien Oscar Niemeyer que l'on confia " naturellement " la construction du siège du Parti communiste français. De forme courbe, le bâtiment en verre prend place sur une parcelle triangulaire au centre de laquelle on voit émerger une coupole qui surplombe la grande salle de réunion.

Abbaye de Pentemont
104-106, rue de Grenelle

En 1747 est posée la première pierre du couvent d'augustines des religieuses de Pentemont. Originaire de Beauvais, la congrégation s'était auparavant installée dans un ancien couvent, détruit en 1670. Faute de crédit, les travaux durent plus de trente ans et la chapelle, en forme de croix grecque surmontée d'une coupole, est achevée en 1766, à la mort de Pierre Constant d'Ivry, son architecte.

À la Révolution, les bâtiments conventuels devinrent biens nationaux et connurent diverses affectations, comme l'hébergement des Cent-Gardes, occasions de nouvelles constructions. En 1805, le percement de la rue de Bellechasse sépara le couvent de sa chapelle qui fut transformée en 1844 en temple protestant. C'est Victor Baltard qui fut chargé de ce remaniement ; il condamna notamment l'entrée principale de la chapelle pour placer le grand orgue, et remplaça les fenêtres latérales en portes. Le secrétariat d'État aux Anciens Combattants occupe aujourd'hui les bâtiments conventuels.

Petit Palais
Avenue Winston-Churchill

Construit dans les mêmes circonstances que le Grand Palais* et le pont Alexandre III*, le Petit Palais n'avait pas la vocation d'abriter des expositions temporaires mais, au contraire, devait être un musée permanent de la Ville de Paris.

C'est à Charles Girault qu'échut la direction des travaux qui s'étalèrent de 1897 à 1900. Il fit appel à une importante équipe de décorateurs parmi

laquelle on comptait les peintres Fernand Cormon, Ferdinand Humbert et Maurice Denis, et les sculpteurs Jean-Antoine Injalbert, Louis Convers et René de Saint-Marceaux.

Père-Lachaise

Boulevard de Ménilmontant

Le célèbre cimetière tire son nom de l'ancien propriétaire du terrain : le jésuite François de La Chaise, confesseur de Louis XIV. En 1804, la Ville de Paris signe un décret interdisant les inhumations en ville et achète la propriété. Alexandre-Théodore Brongniard aménage, à partir de 1810, les dix-sept hectares de terres qui ressemblent vite à un parc où il est agréable de se promener. Les visiteurs peuvent y assister à un véritable cours sur l'art funéraire au XIXe siècle. En effet, derrière l'entrée principale construite par Étienne-Hippolyte Godde, se trouvent les tombeaux d'hommes illustres. Parmi eux, certaines dépouilles furent transférées de leur ancienne place, comme celles d'Héloïse et Abélard ; d'autres y furent enterrés à leur mort, comme Champollion, Daudet, Piaf, Proust, Delacroix, Colette, Balzac, ou encore Jim Morrison. Pour les accueillir de nombreux monuments furent élevés, certains constituant de véritables œuvres d'art.

Le succès du parc, dû autant au prestige de ses hôtes qu'aux quelques trois mille arbres qui y sont plantés, nécessita un agrandissement progressif jusqu'en 1850 où il atteint quarante-quatre hectares. C'est à cette date qu'il fut inclus dans la ville de Paris.

C'est également dans ce cimetière que se trouve le célèbre mur des Fédérés, devant lequel furent fusillés des insurgés de la Commune, au lendemain de la journée du 28 mai 1871.

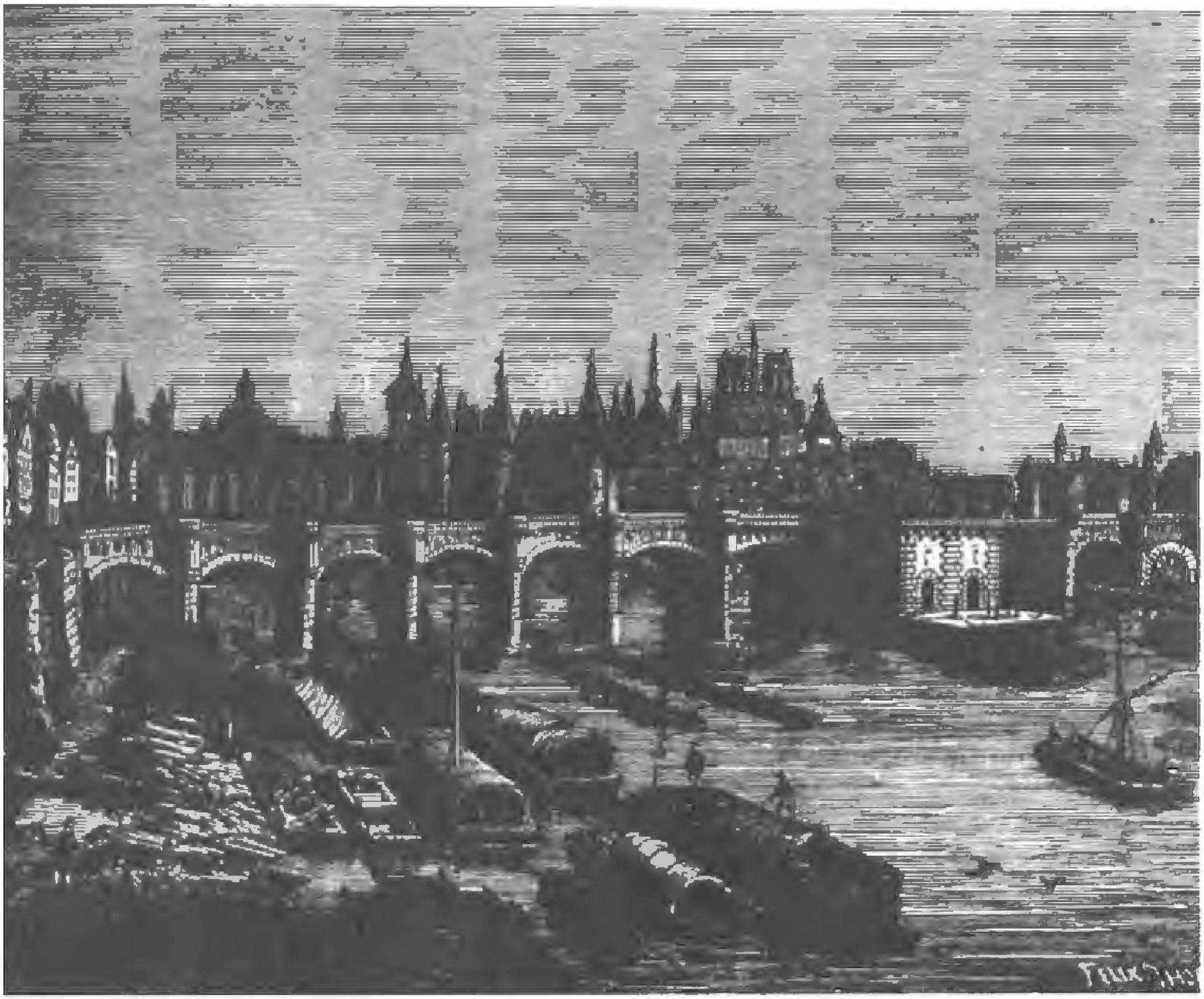
Musée Picasso : v. Hôtel Salé

Pont-Neuf

1er-2ème arrs.

Il s'agit du plus ancien pont de Paris. C'est Henri III qui en posa la première pierre en 1578, mais les travaux dirigés par Baptiste Androuet du Cerceau ne s'achevèrent que sous le règne d'Henri IV : il fut inauguré en 1607.

Il se compose de deux parties distinctes de part et d'autre de l'Ile de la Cité. Chaque pile est surmontée d'une tour ronde où se trouve, pour chacune, un refuge.



Le Pont-Neuf, sous Henri III.

Il fut pendant longtemps au centre de la vie de la Cité. Contrairement aux autres ponts de l'époque, il ne supporta pas de maisons mais des boutiques provisoires et des étalages remplacés par des édifices plus durables qui furent supprimés au milieu du XIXe siècle. C'est également dans les années 1850 que l'on installa les bancs en pierre dans les refuges et les candélabres par Victor Baltard.

Dans le cadre de l'œuvre de prestige que cela représentait, furent réaménagées la place Dauphine* et la pointe de l'île de la Cité. Très symbolique également, l'installation d'une statue équestre d'Henri IV, sur le terre-plein central, à la jonction des deux parties du pont. L'achèvement de cette statue ne date que de 1635, mais elle fut fondue en 1792 pour en faire des canons. Elle fut remplacée en 1818 par une nouvelle statue en bronze que l'on doit à François-Frédéric Lemot.

Abbaye de Port-Royal

123-125, boulevard de Port-Royal

C'est en 1625-1626 que l'abbaye de Port-Royal fut créée à Paris. Il existait auparavant, dans la vallée de Chevreuse, la célèbre abbaye cistercienne de Port-Royal-des-Champs que la mère Angélique Arnauld dirigeait d'une main de fer en en faisant le centre du jansénisme.

À partir de 1628 les travaux des dortoirs et du cloître commencent (pour se poursuivre jusque vers 1650) et la première pierre de l'église est posée le premier avril 1646. C'est Antoine Le Pautre qui a en charge cette dernière qu'il élève de 1648 à 1653, en préservant l'austérité des lieux chère aux jansénistes.

Cette abbaye ne connut pas le sort de sa " mère " dont les murs furent rasés sur ordre du roi Louis XIV qui condamna, appuyé par l'Église, la doctrine janséniste. Devenue plus indépendante, Port-Royal de Paris fut préservée jusqu'à la Révolution où elle servit de prison puis de maison d'allaitement. Depuis 1815 elle accueille une maternité.

Printemps

64-70, boulevard Haussmann

Le Printemps fait partie des grands magasins " historiques " de la capitale, précédé historiquement par Les Magasins réunis (place de la République) qui existaient depuis 1866, La Belle Jardinière (quai de la Mégisserie aujourd'hui Conforama) depuis 1866-68, et le Bon Marché* depuis 1869.

Son histoire commence en 1865 quand Jules Jaluzot fonde un magasin de nouveautés qui bénéficie alors de l'expansion de l'Ouest parisien et des percées haussmanniennes. Le magasin est détruit par un incendie en 1881, et l'architecte Paul Sédille construit alors le bâtiment luxueux de la rue du Havre dont la façade est décorée d'allégories des quatre saisons dues à Henri Chapu. En 1905, René Binet rénove l'intérieur, avant d'étendre le magasin en respectant le style de Sédille, mais en créant un hall octogonal surmonté d'une double coupole encore visible. À sa mort (1812), c'est Georges Wybo qui prend sa suite. Ce dernier fut l'auteur de la reconstruction de 1921-1924, après que le bâtiment fut une nouvelle fois incendié.

Q

Fontaine des Quatre-Évêques
Place Saint-Sulpice

Sur la place Saint-Sulpice, l'architecte Ludovico Visconti élève la fontaine des Quatre-Évêques, de 1843 à 1848. Les sculptures y représentent Bossuet, Fléchier, Fénelon et Massillon et sont l'œuvre de, respectivement, Jean-Jacques Feuchère, Louis Desprez, François-Aimé Lannot et Jacques-Auguste Fauginet.

Fontaine des Quatre-Saisons
57-59, rue de Grenelle

Construite par le sculpteur Edme Bouchardon de 1739 à 1745, elle est une des plus imposantes de Paris. Son plan concave accentue cet aspect monumental. Au centre, une statue représente la Ville de Paris, entourée de deux allégories de la Seine et de la Marne, allongées toutes deux. Quatre niches hébergent les représentations des saisons, avec pour chacune un bas-relief représentant des enfants occupés à des travaux champêtres.

R

Maison de la Radio

116, avenue du Président-Kennedy

Ce grand immeuble circulaire a été construit de 1955 à 1962 par Henry Bernard. Sur la partie extérieure de ce grand cercle se trouvent les bureaux, tandis qu'à l'intérieur, isolés des bruits de la rue, sont placés les studios d'enregistrement et de diffusion des programmes. Dans la tour qui s'élève au centre de l'édifice sont stockées les archives. Dans les soixante studios et quatre grandes salles (les célèbres studios 102 à 105, ouverts au public) sont enregistrées, entre autres, les émissions de France Inter, France-Info et France-Culture.

Place de la République

3ème-11ème arrs.

Les grands travaux haussmanniens, se caractérisent, notamment sur la rive droite, par le percement de grandes avenues à la largeur exceptionnelle pour l'époque. De vastes places rayonnantes assuraient la jonction de ces artères qui desservaient, entre autres les grandes gares parisiennes. C'est dans ce contexte que fut construite la place de la République qui remplaça ainsi l'ancien carrefour du Château-d'Eau, de 1857 à 1879.

Dans le cadre de son aménagement, Haussmann fit construire par A. Legrom la caserne Vérines au nord-est et, en face, un ensemble de magasins répondant à la même architecture dont la réalisation fut confiée à Gabriel Davioud.

La fontaine aux lions en place, maintenant trop petite, fut transférée à La Villette (où elle se trouve toujours) et remplacée par une œuvre monumentale de Davioud en 1869. Cette dernière ne convenant pas, elle fut à son tour remplacée par une statue de bronze de la République, réalisée par les frères Morice, autour de laquelle se trouvent les allégories de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité. Elle fut inaugurée le 14 juillet 1883.

Cinéma Rex
1, boulevard Poissonnière

Le Rex est certainement le cinéma le plus " mythique " de la capitale, depuis la destruction du Gaumont Palace en 1972. Il a été construit à l'imitation des salles américaines, par un spécialiste du genre : John Eberson, aidé par Auguste Bluysen. Il s'agissait à l'époque de l'une des plus grandes salles d'Europe (3300 places) dont l'intérieur constituait à lui seul un décor fantastique (toujours en place).

La bibliothèque nationale de Richelieu
58, rue de Richelieu

Cette bibliothèque correspond à l'assemblage de plusieurs bâtiments à vocation différente. La bibliothèque royale, son ancêtre, connut de nombreux déménagements depuis sa création par Charles V au XIVe siècle.

C'est en 1634 que le président de la Chambre des comptes, Charles Duret de Chevry, fait construire par Jean Thiriot un hôtel fait de brique et de pierre. À sa mort, c'est Jacques Tubeuf (lui aussi président de la Chambre des comptes) qui rachète l'édifice qu'il complète de nouveaux bâtiments, et en 1649, Mazarin rachète les lieux et fait réorganiser par Mansart l'ancien hôtel Duret.

En 1724, on transfère en ces lieux la bibliothèque du roi qui s'enrichit au moment de la Révolution de 300 000 volumes. Dès lors, un agrandissement des locaux s'impose et c'est Labrouste qui est nommé architecte en 1854. Outre la rénovation des anciens bâtiments, il s'illustre particulièrement dans la construction de nouvelles salles, notamment la fameuse salle de lecture des imprimés avec ses neuf coupoles en céramique et ses structures métalliques (1863). Enfin, Pascal, à partir de 1906, poursuit les travaux en construisant la salle de lecture des périodiques.

Musée Rodin
Hôtel Peyrenc de Moras, puis Biron
77, rue de Varenne

Le financier Abraham Peyrenc de Moras se fit construire cet hôtel à partir de 1727. Enrichi par le système financier mis en place par le banquier Law, il s'agit là de sa troisième demeure parisienne. C'est Jean Aubert qui en fut l'architecte, mais Jacques V Gabriel fut certainement consulté. En 1753, le maréchal de Biron en fait l'acquisition et laisse son nom à l'hôtel. De nouveaux bâtiments et notamment une chapelle furent ajoutés

lorsque de 1829 à 1902 le site abrita un pensionnat de jeunes filles. Devenu propriété d'État en 1904, l'hôtel est alors loué à des artistes, comme Auguste Rodin qui y vécut de 1908 à 1917, date de sa mort. Ses œuvres ayant été léguées à l'État, celui-ci restaure l'hôtel et ouvre le musée Rodin en 1919.

Hôtel de Rohan

87, rue Vieille-du-Temple

Alors qu'il avait tout juste commencé les travaux pour son hôtel, le prince François de Soubise, fit don à son fils, en 1705, d'un terrain sur lequel il allait pouvoir lui-même se bâtir ce qui allait devenir l'hôtel de Rohan.

Armand-Gaston-Maximilien, évêque de Strasbourg et futur cardinal, fit appel au même architecte que son père : Pierre-Alexis Delamair. Cependant, ici, l'architecture et l'ornementation se font plus discrètes, même si on peut remarquer les bas-reliefs de la porte d'entrée aux anciennes écuries, que l'on doit à Robert Le Lorrain : *Les Chevaux du Soleil* (vers 1735).

Après lui, trois autres cardinaux de la même famille occupèrent les lieux, avant que, de 1808 à 1928, l'on y installe l'Imprimerie Impériale puis nationale. En effet, alors que l'hôtel de Soubise était voué aux Archives Impériales, Napoléon décida de placer l'Imprimerie dans ce lieu qui souffrit considérablement de ce nouveau rôle.

En 1928, eut lieu la réunion de l'hôtel de Rohan et de l'hôtel de Soubise, tous deux affectés aux Archives nationales.

Hôtel de Roquelaure
Ministère de l'Équipement et des Transports

246, boulevard Saint-Germain

Une maison primitive existait depuis 1695. Le maréchal Antoine-Gaston de Roquelaure la fait agrandir et restaurer à partir de 1709 par Jean Cailleteau dit Lassurance puis, à la mort de ce dernier, par Jean-Baptiste Leroux. Mathieu-François Molé, président à mortier au Parlement, achète l'hôtel en 1740 et entreprend d'importantes décorations qu'il confie notamment à Charles Natoire et Jean-Baptiste Oudry. En 1808, l'hôtel est réuni à son voisin : l'hôtel de Lesdiguières ; c'est dans cet ensemble que l'on installe en 1832 le Conseil d'État (transformations de Pierre-François Fontaine), puis en 1839, le ministère des Travaux Publics (transformations de Félix Duban). L'hôtel abrite aujourd'hui le ministère de l'Équipement et des Transports.

Pont Royal
1er-7ème arr.

Ce pont, longtemps surnommé pont des Tuileries, succède au Pont-Rouge, en bois, qui avait été construit en 1632 et détruit en 1684. Louis XIV décide de financer un nouveau projet dont les plans sont confiés à Jules Hardouin-Mansart et la réalisation à Jacques IV Gabriel. Les travaux durèrent deux ans, de 1685 à 1687. En 1838, on réduit l'épaisseur des voûtes en abaissant la chaussée afin de réduire la pente du dos d'âne.

Ruche
2, passage de Dantzig

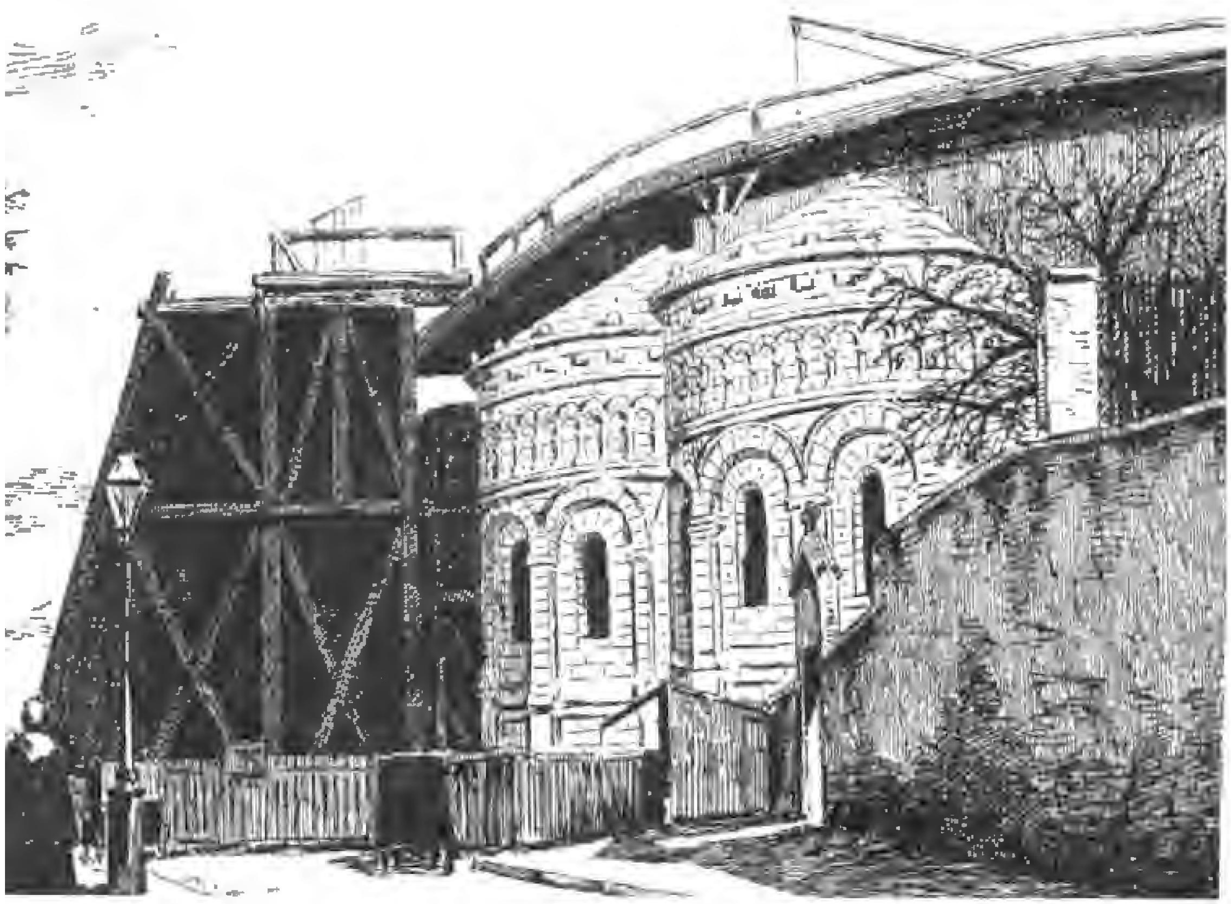
Le peintre et sculpteur Alfred Boucher acheta l'ancien pavillon des vins de l'Exposition universelle de 1900 et le fit remonter dans le quartier de Montparnasse*, passage de Dantzig. Son but était d'accueillir des ateliers d'artistes. Inauguré en 1902, le lieu acquit rapidement une grande renommée et contribua fortement à la " légende " du quartier, supplantant Montmartre dans le cœur des peintres. Parmi ses pensionnaires, citons Pablo Picasso, Amedeo Modogliani, Chaim Soutine, Marc Chagall, Fernand Léger.

Le Sacré-Cœur en construction.

S

Basilique du Sacré-Cœur
Place du Sacré-Cœur

Une initiative privée est à l'origine de la construction de la basilique du Sacré-Cœur. En effet, Alexandre Legentil et Hubert Rouault de Fleury, choqués par les troubles de 1870 et par la perte des états de l'Église, firent le vœu d'élever un monument pour expier les fautes de la société laïque contemporaine. Ils furent soutenus par le cardinal Guibert, évêque de Paris, qui choisit lui-même le site, désireux de voir les hauteurs de Paris dominées par une



Ci-dessous : le Sacré-Cœur
(dessin de C. Lazé)

Page de droite : la chapelle votive du Sacré-Cœur.



coupole. En 1873, l'Assemblée nationale autorisa la construction du bâtiment en l'estimant même d'intérêt public et, l'année suivante, un concours fut lancé, dont sortit vainqueur Paul Abadie. Les travaux débutèrent en 1877 sous sa direction et se poursuivirent à sa mort (1884) sous celle d'Hervé Rouline puis de Lucien Magne (à partir de 1905). La basilique fut inaugurée en 1919.

Les travaux se heurtèrent à leur départ au problème de la profondeur des fondations, plus importante que prévu. Le chantier devait en outre permettre des dégagements indispensables à l'accueil d'un grand nombre de visiteurs ; la basilique devait en effet être un lieu de pèlerinage. Le décor date pour l'essentiel des années 1900-1914. Le sculpteur Hippolyte Lefebvre est notamment l'auteur de saint Louis et de Jeanne d'Arc, en avant de la façade, ainsi que des sculptures du tympan du porche. À l'intérieur, la mosaïque du chœur, racontant l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, est l'œuvre de Luc-Olivier Merson et Marcel Magne, exécutée par Marcel Imbs (achevée en 1923).



L'édifice fut rapidement critiqué aussi bien pour l'idéologie religieuse et politique qui est à l'origine de sa construction que pour son architecture d'inspiration romano-byzantine longtemps qualifiée de pastiche. Mais, aujourd'hui, la basilique du Sacré-Cœur est un des endroits les plus connus de Paris. Tout comme la tour Eiffel*, les touristes s'y précipitent pour y jouir notamment de l'une des plus belles vues de la capitale.

Saint-Ambroise

71, boulevard Voltaire

Les travaux de l'église Saint-Ambroise commencèrent en 1865. C'est Théodore Ballu qui en fut l'architecte, alors qu'il s'occupait à la même époque de la Trinité*. Il développa ici moins d'imagination, faisant preuve de plus de classicisme, s'inspirant des modèles romans et gothiques. Signalons à l'intérieur quatre toiles de Jules Lenepveu.

Hôpital Saint-Antoine

184, rue du Faubourg Saint-Antoine

Au XIIe siècle, fut fondée la communauté des femmes ayant donné leur nom au faubourg Saint-Antoine. Devenue abbaye sous la règle cistercienne en 1204, la communauté vit son église consacrée en présence de saint Louis en 1233. C'est à partir de cette date que l'on parle de l'abbaye royale Saint-Antoine. Au XVIIIe siècle, l'architecte Claude-Martin Goupy réalisa le pavillon de l'horloge, d'après les dessins de Samson-Nicolas Lenoir, en face de l'entrée principale.

Après la Révolution, en 1795, l'ensemble des bâtiments fut transformé en hôpital. Nicolas-Marie Clavareau compléta l'édifice en respectant les styles de ses prédécesseurs. Il ne reste de l'abbaye que le pavillon de l'horloge.

Saint-Augustin

46, boulevard Malesherbes

Cette église est l'œuvre de Victor Baltard qui l'édifia de 1860 à 1871. L'architecte a su tirer parti d'un terrain qui ne lui était pas forcément favorable puisque l'emplacement se trouvait à l'intersection de plusieurs avenues, percées par Haussmann, qui formaient un trapèze étroit. C'est dans sa partie la plus large qu'il plaça un dôme monumental. L'autre originalité de l'église est la structure même utilisée par le célèbre architecte des anciennes Halles. En effet, la charpente de l'église est métallique, les murs de pierre ne faisant que la camoufler. Après Saint-Eugène*, c'est la première église construite selon ce modèle à Paris.

Porte Saint-Denis
Boulevard Saint-Denis

En 1670, Louis XIV ordonna la démolition des murs de fortification qui ceinturaient Paris, pour faire de la capitale une ville ouverte. Ainsi naissaient les Grands Boulevards qui devaient être jalonnés de portes à la mémoire des grands faits d'armes du roi (en référence à l'empire romain). Ainsi, la porte Saint-Denis fut construite en 1672 pour célébrer les victoires du roi Soleil sur le Rhin au début de la guerre de Hollande. François Blondel s'acquitta de l'ouvrage dont il confia la décoration à François Girardon puis à Michel Anguier. Les bas-reliefs au-dessus de l'arc représentent côté faubourg la prise de Maastricht, et côté ville, le passage du Rhin, tandis que de chaque côte de l'arche sont représentés à gauche la Hollande désolée et à droite le Rhin vaincu.

La porte Saint-Denis.



Saint-Esprit
186, avenue Dausmenil

C'est dans le cadre de l'Exposition coloniale de 1931 qu'il fut décidé d'élever une église dédiée aux missionnaires. De 1928 à 1935, l'architecte Paul Tournon s'inspira de Sainte-Sophie de Constantinople, reprenant le plan byzantin mais en l'associant au béton moderne. Le clocher, culminant à 85 mètres, est le plus haut de la capitale. La décoration intérieure fut confiée une équipe dirigée par Maurice Denis, auteur notamment de la peinture murale de l'abside centrale représentant la Pentecôte.

Saint-Étienne-du-Mont
Place Sainte-Geneviève

C'est au XIIIe siècle, que l'on décide de construire une petite église pour le voisinage de l'abbaye Sainte-Geneviève, sans cesse plus nombreux. L'église reste encore trop petite et, en 1492, l'abbaye cède de nouveaux terrains, et de nouveaux travaux débutent sous la direction d'Étienne Viguier. Tout au long du XVIe siècle, les maîtres d'œuvre se succèdent en suivant un plan inspiré de celui de Notre-Dame caractérisé par une irrégularité due au mauvais alignement de l'abside par rapport à l'ancienne nef. Les constructions sont longues et entrecoupées de crises multiples entre la paroisse et l'abbaye qui n'apprécie guère que l'on empiète sur ses terrains.

En 1610, c'est Marguerite de Valois qui pose la première de la façade où trois frontons, au décor inspiré de la Renaissance italienne, se superposent ; c'est Claude Guérin qui est chargé des travaux. La tour-clocher est quant à elle surélevée en 1624. L'église peut enfin être inaugurée en 1626.

L'église de l'ancienne abbaye Sainte-Geneviève.



Saint-Étienne-du-Mont.



Au XVIIIe siècle, comme dans les autres églises, on pense à supprimer le jubé qui empêchait les fidèles de voir le chœur depuis la nef. De puissants paroissiens s'y opposant, il est aujourd'hui le dernier existant à Paris. Une autre destruction ne sera pas évitée, en 1802 : celle de la vieille église abbatiale contiguë dont seul subsiste le clocher.

À partir de 1857, Victor Baltard construit la salle des mariages et la chapelle des catéchismes, avant de restaurer la façade, la dotant des sculptures que nous voyons aujourd'hui.

Saint-Eugène-et-Sainte-Cécile

6, rue Sainte-Cécile

Ce serait pour des raisons budgétaires que l'on utilisa ici le métal. Achevée en 1855, l'église Saint-Eugène est la première de Paris où l'on utilisa ce matériau de manière exclusive. Louis-Adrien Lusson et Louis-Auguste Boileau sont les architectes de cet ensemble.

Saint-Eustache

1, rue du Jour

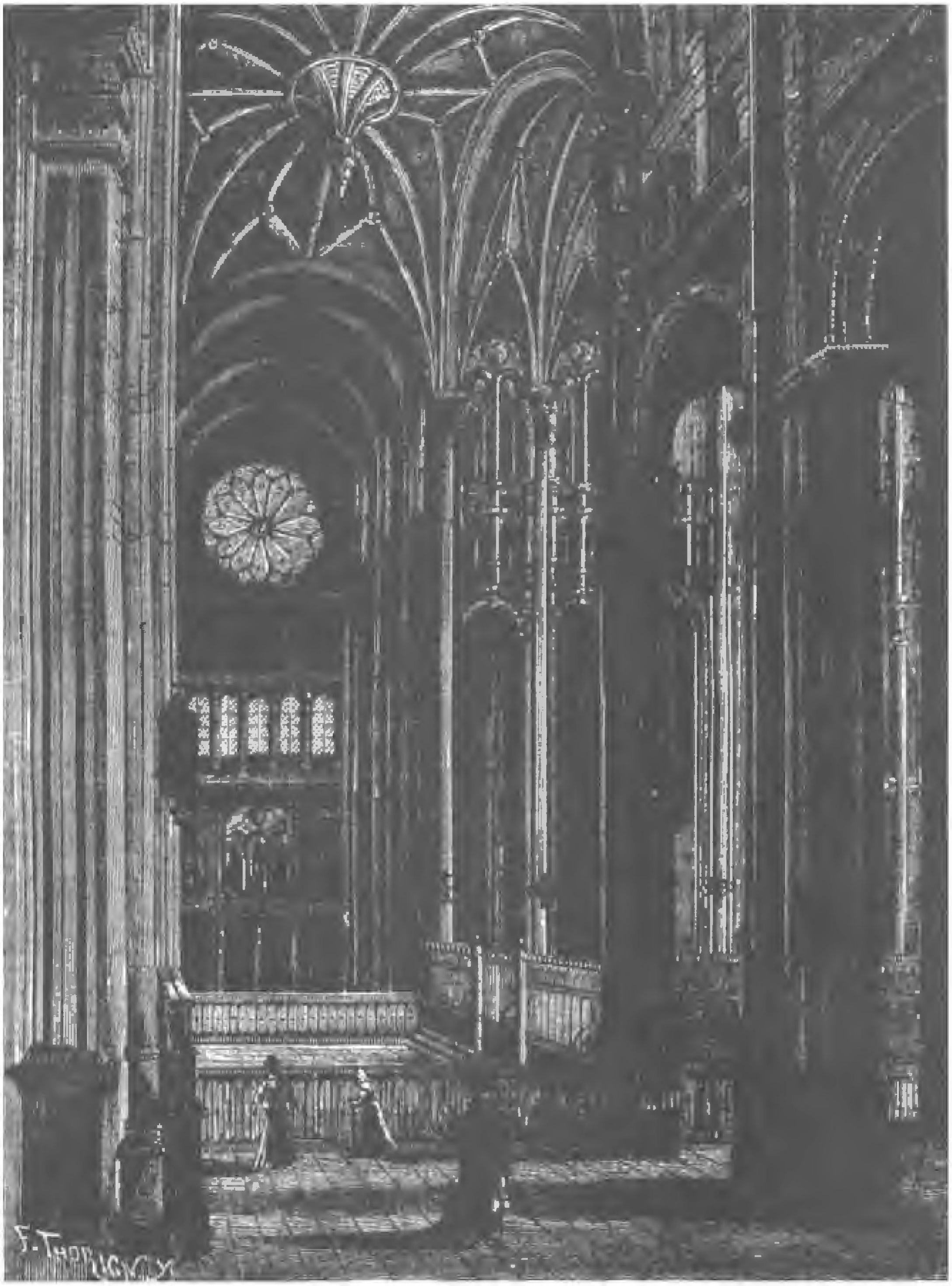
Située à proximité du forum des Halles*, l'église Saint-Eustache est remarquable par ses dimensions (106 m) et par son aspect mêlant le " nouveau style " de la Renaissance à l'art gothique.

La première église, dédiée à l'origine à Sainte-Anne, avait été construite dans l'enceinte de Philippe Auguste, près du marché des Halles, en 1210. La population s'accroissant, sous l'impulsion de François Ier, il fut décidé de construire une église plus ambitieuse dont la première pierre fut posée en 1532. Celle-ci devait être comparable à Notre-Dame et permettre au roi de rivaliser avec ses illustres prédécesseurs capétiens.

L'histoire de sa construction est particulièrement longue. Les premiers travaux s'étalèrent pendant plus d'un siècle suivant les plans certainement de Pierre Le Mercier. La consécration n'eut lieu qu'en 1637 dans une église qui ne fut achevée que trois plus tard ! À la suite d'un affaissement de terrain en 1688, la façade dut être détruite pour n'être reconstruite qu'en 1754 par Jean Hardouin-Mansart de Jouy, descendant du célèbre architecte.

En 1844, un incendie provoqua d'importants dégâts qui imposèrent une restauration confiée à Victor Baltard (l'architecte des Halles) de 1846 à 1854.

Le tombeau de Colbert, célèbre ministre de Louis XIV, se trouve encore aujourd'hui dans l'église. Rameau y fut également inhumé.



La nef de Saint-Eustache.



L'église Saint-Eustache.

Marché Saint-Germain

Rues Clément, Félibien, Lobineau et Mabillon.

Jean-Baptiste Blondel et Auguste Lusson bâtirent le marché Saint-Germain, de 1813 à 1818, à l'endroit où se tenait depuis 1511 l'ancienne foire Saint-Germain. En 1898, une partie du marché fut détruite, mais, de 1994 à 1996, O.-C. Cacoub réaménagea l'ensemble en y ajoutant des services publics.

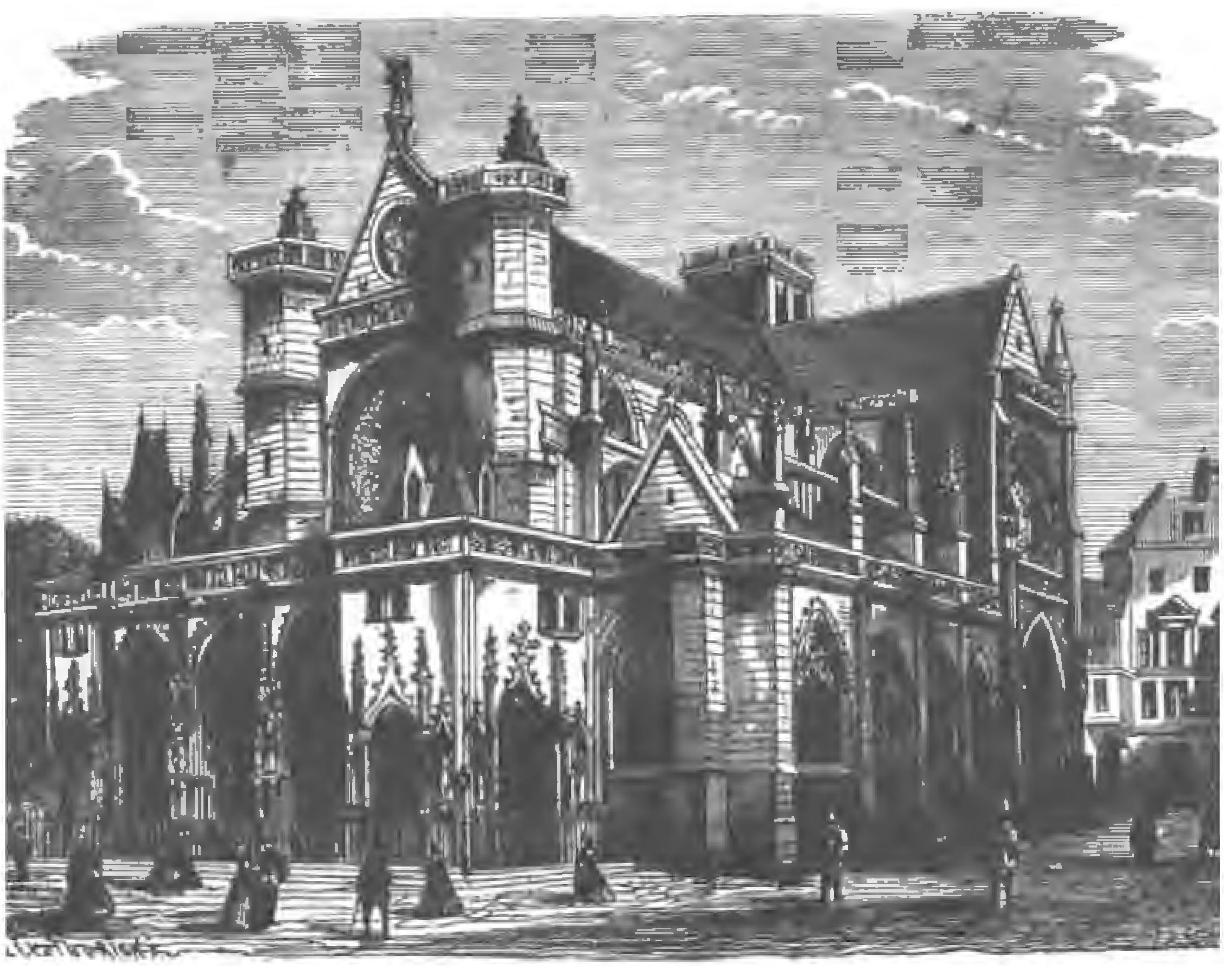
Saint-Germain-l'Auxerrois

2, place du Louvre

C'est à saint Germain, évêque d'Auxerre, à qui elle est dédiée, que l'église actuelle doit son nom. Auparavant, un oratoire du VIIe siècle s'élevait ici, connue sous le nom de Saint-Germain-le-Rond et détruite par les Normands en 886. De l'église reconstruite au XIIe siècle, il ne reste que la base du clocher ; au XIIIe siècle, de nouvelles parties sont élevées mais c'est surtout au XVe siècle que l'essentiel est bâti, avec notamment, de 1435 à 1439, Jean Gaussel qui construit le porche. Le portail du flanc gauche date de 1570 et celui de la façade de 1710. Pierre Lescot y avait construit un magnifique jubé qui fut détruit en 1745 pour agrandir le chœur. Enfin, de 1838 à 1855, Jean-Baptiste Lassus et Victor Baltard restaurent l'édifice.

C'est des cloches de Saint-Germain-l'Auxerrois qu'était parti le signal des massacres de la Saint-Barthélemy, le 24 août 1572.

L'église Saint-Germain-l'Auxerrois.



Au moment de l'aménagement de la place du Louvre (1853), l'église est rattachée à la mairie du premier arrondissement*, par un beffroi que l'on doit à Théodore Ballu (1858-1862).

Saint-Germain-de-Charonne

4, place Saint-Blaise ; 119, rue de Bagnolet

Il s'agit-là de l'église de l'ancien village de Charonne, rattaché à la Ville de Paris en 1860. Son histoire remonte au XIIe siècle, mais l'essentiel de ses bâtiments est du milieu du XVe siècle : elle fut dédicacée en 1460. L'église Saint-Germain-de-Charonne est la seule église des villages rattachés à Paris qui resta en l'état : elle est une des plus anciennes et des plus pittoresques de la capitale.

Saint-Germain-des-Prés

Place Saint-Germain-des-Prés

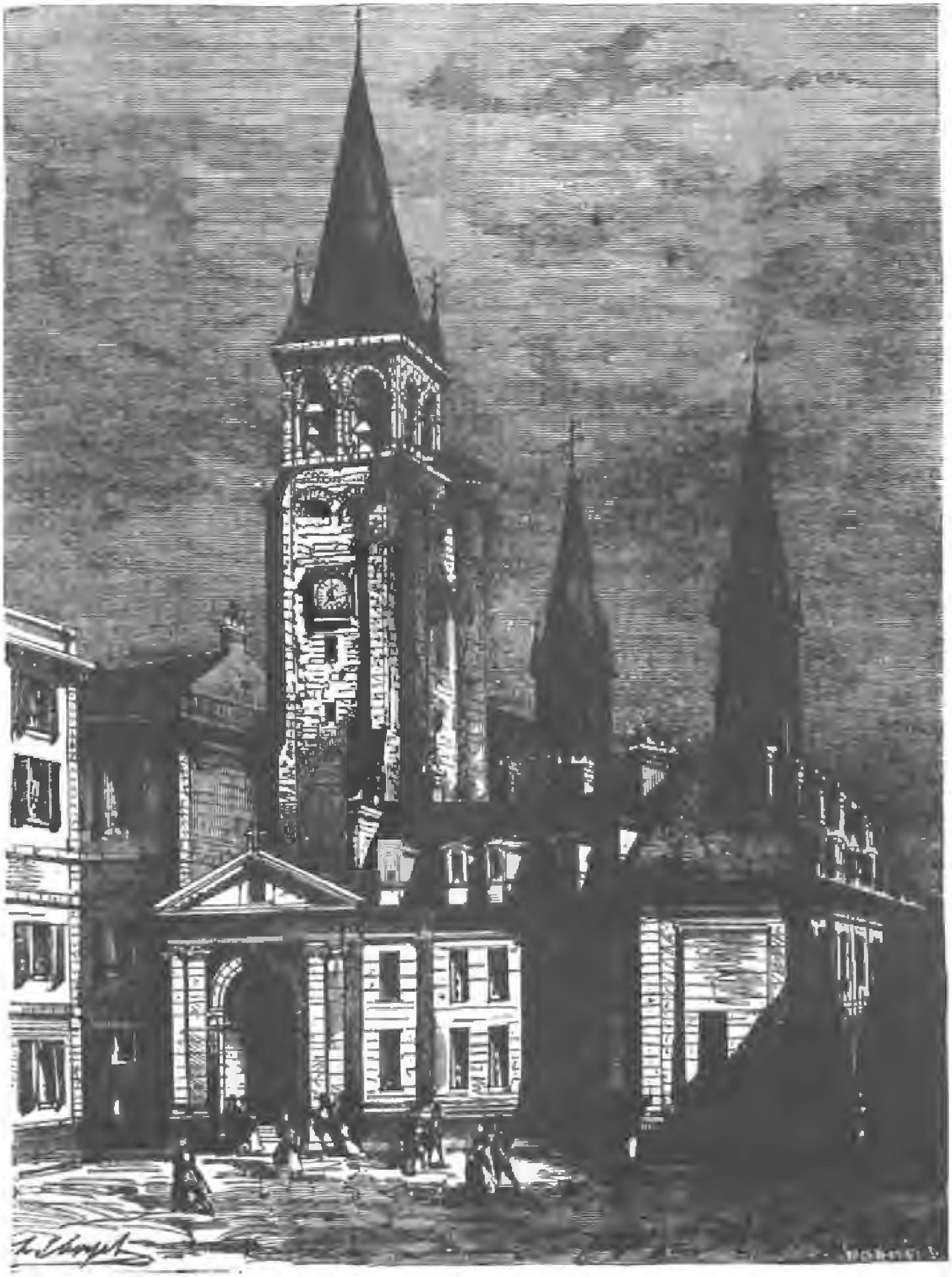
Il s'agissait-là, à l'origine, d'une abbaye bénédictine qui s'installa autour de la basilique construite en 558 ou 559 pour abriter les reliques de saint Vincent que Childebert avait rapportées d'Espagne en 542. Saint Germain, évêque de Paris et fondateur du monastère, y fut quant à lui enterré en 576 ; c'est son nom qui restera dans les vocables.

L'abbaye eut à souffrir des raids normands du VIIIe siècle et l'église dut être entièrement reconstruite autour de l'an mille. C'est de cette époque que date la tour-clocher, tandis que la nef fut elle achevée une vingtaine d'années plus tard. Enfin, un peu avant la moitié du XIIe siècle, Hugues de Saint-Denis fait rebâtir le chœur. L'église est dédicacée par le pape Alexandre III, en 1163. Au XIIIe siècle, Pierre de Montreuil fit construire des bâtiments monastiques (détruits à la Révolution) et la chapelle de la Vierge. En 1631, ce sont les moines de la congrégation bénédictine de Saint-Maur qui y établissent leur maison-mère, en faisant un centre intellectuel de première importance. Ils y demeurent jusqu'en 1792 quand les murs sont vendus et qu'une raffinerie de salpêtre s'y installe. En 1803, l'église redevient un lieu cultuel et devient paroissiale, mais le salpêtre a porté un coup rude à l'édifice nécessitant le travail de restauration de Étienne-Hippolyte Godde, entre 1819 et 1925, puis de Victor Baltard à partir de 1850. Enfin, le percement du boulevard Saint-Germain détruit la prison de l'abbaye.

Parmi les nombreuses peintures, citons celles d'Hippolyte Flandrin sur les murs du chœur (1842-1848) et de la nef (1856-1861), et les toiles de François Verdier, Laurent de la Hyre et Nicolas Bertin.

(Voir également Palais abbatial*)

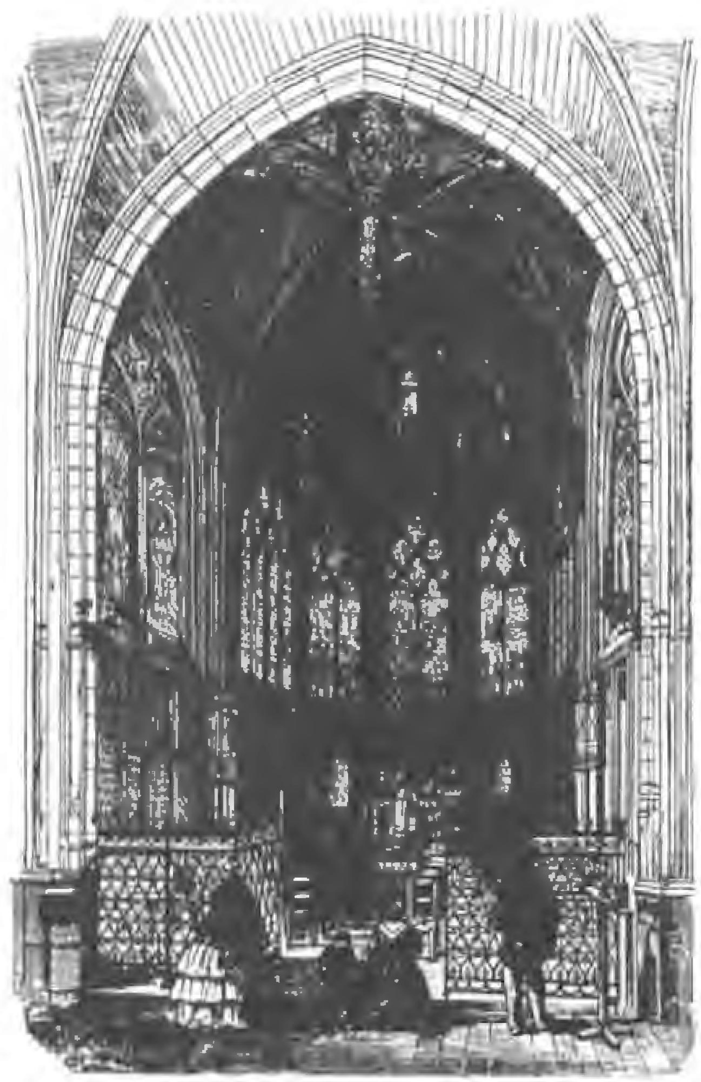
L'église Saint-Germain-des-Prés.



Saint-Gervais-Saint-Protais
Place Saint-Gervais

Une première église, détruite par les Normands en 886, se dressait là au VIe siècle. Au XIIIe siècle, la paroisse se développant à l'abri du mur d'enceinte de Philippe Auguste, une église plus grande fut construite. Il en subsiste la base du clocher.

En 1494, l'église dut être agrandie et fut de nouveau reconstruite ; les travaux ne finirent qu'en 1620, ce qui explique les différences de style, même si les plans originaux furent respectés dans l'ensemble. La façade, œuvre de Salomon de Brosse, fut achevée en 1621 ; c'est le premier exemple parisien



de superposition de trois ordres (dorique, ionique et corinthien). Cette façade étant plus étroite que la nef, une travée en quart de cercle fut donc réalisée pour relier les deux parties de l'église.

Le Vendredi Saint de 1918, un obus allemand frappa l'édifice, faisant plus de 160 victimes.

Saint-Gervais-Saint-Protais
Page de gauche : la chapelle de la Vierge
Ci-dessous : la façade.



Tour Saint-Jacques

Square Saint-Jacques

À l'origine, se dressait là, l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie dont la tour est l'unique vestige. L'ancienne église devait son nom à la confrérie des bouchers, puissante corporation de l'époque, à moins que l'explication ne réside dans la proximité de la grande boucherie.

L'ancienne église Saint-Jacques-de-la-Boucherie.



Sa présence attestée au XIIe siècle, l'église fut néanmoins reconstruite entre 1508 et 1522, par Jehan de Felin, dans le style gothique flamboyant qui caractérise la tour. Au sommet de cette dernière, se trouvent les symboles des quatre évangélistes et une statue de saint Jacques, restaurés à de nombreuses reprises. L'église, quant à elle, fut détruite en 1797.

Sous la tour, se trouve une statue de Blaise Pascal. C'est en effet ici qu'il aurait fait ses expériences sur la pression atmosphérique.

La tour Saint-Jacques et le boulevard de Sébastopol.



Saint-Jacques-du-Haut-Pas

252, rue Saint-Jacques

L'église tire son nom du couvent des Hospitaliers de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, fondé au XIIe siècle et situé à proximité. La chapelle de ce dernier étant devenue insuffisante, l'église actuelle fut construite à partir de 1630, quand Gaston d'Orléans, le frère du roi, en posa la première pierre. Faute de crédit, les travaux avancèrent lentement et il fallut attendre 1675 pour que l'élévation de la nef commence d'après les plans de Daniel Gittard. C'est également à lui que l'on doit la façade, même si la deuxième tour n'a jamais été construite. L'église a pu être consacrée en 1684.

On peut notamment admirer, à l'intérieur, le *Christ et les enfants*, de François Girard (1792) ou l'*Annonciation* par les frères Le Nain (v. 1630).

Saint-Jean-de-Montmartre

19, rue des Abbesses

Le terrain sur lequel fut construite, de 1894 à 1904, l'église Saint-Jean-de-Montmartre offrait l'inconvénient d'une pente que l'architecte Anatole Baudot sut contourner par l'utilisation du béton et même mettre à profit par l'aménagement d'une crypte. Ainsi, bien avant les frères Perret, cette matière servit à l'utilisation d'un édifice religieux. Pour palier la mauvaise résistance du sol, Baudot dut enfouir les fondations à plus de douze mètres de profondeur. Enfin, l'autre particularité de l'église concerne sa façade dont les briques ont été laissées apparentes.

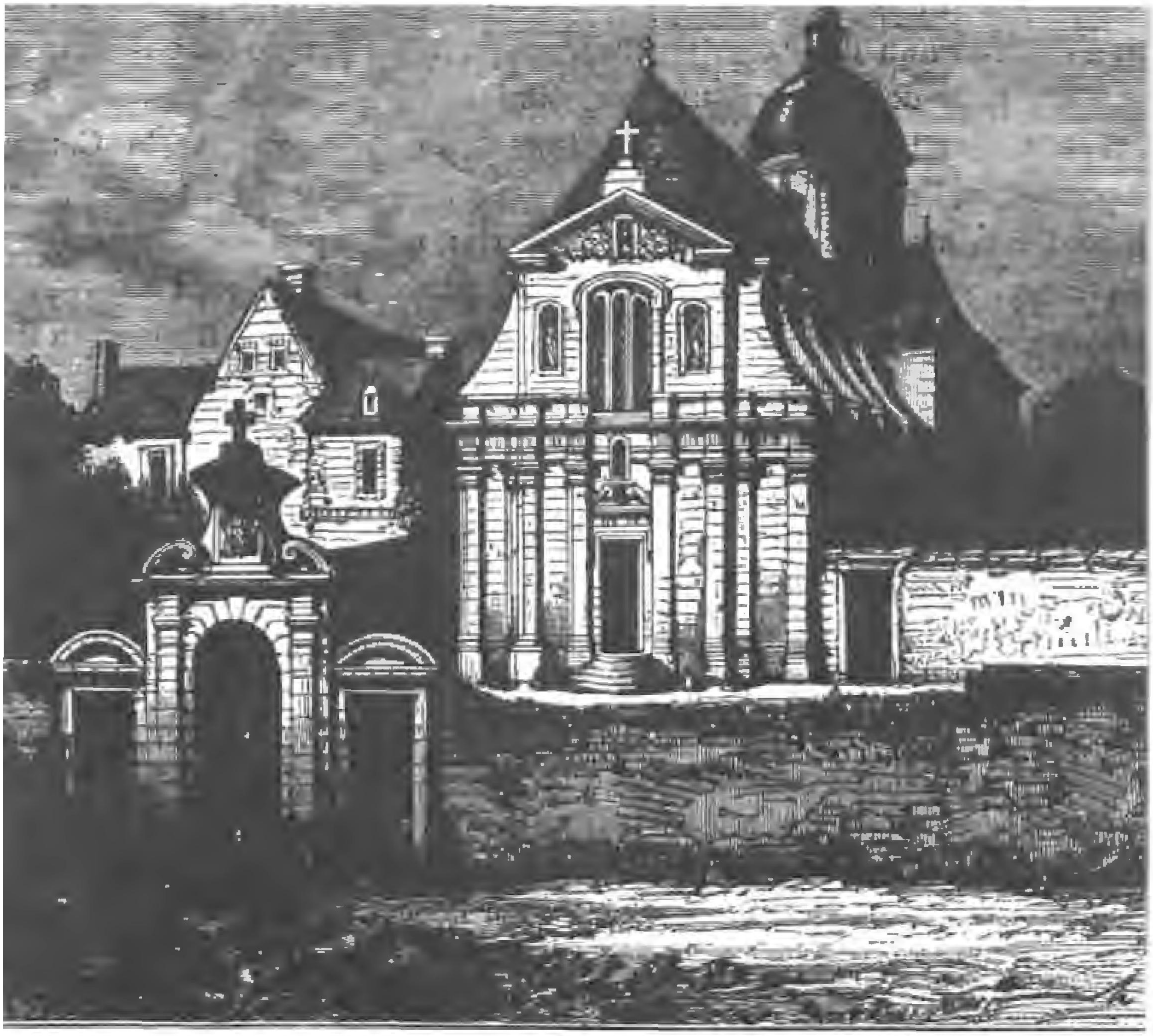
Saint-Joseph-des-Carmes

70, rue de Vaugirard

En 1611, deux carmes génois fondent le couvent des Carmes Déchaussés, dont la première pierre de la chapelle est posée par Marie de Médicis deux ans plus tard. Les travaux s'achèvent en 1620, mais la coupole (la première de cette taille à Paris), n'est construite que vers 1628-1630. Cette dernière est bâtie en bois, d'après le modèle italien de la Contre-Réforme (lui en pierre).

Les locaux furent transformés en prison pendant la Révolution, et c'est dans ses murs qu'eut lieu le terrible massacre de près de deux cents religieux, le 2 septembre 1792. Cependant, en 1797, une carmélite, Camille de Soyécourt, restaura le site et y installa une communauté religieuse. En 1845, le couvent est vendu à l'archevêché qui en fit l'École des Hautes Études ecclésiastiques devenant en 1875 une université, puis l'Institut catholique.

C'est dans la crypte que se trouve le tombeau (réalisé par Ruprich-Robert



Saint-Joseph-des-Carmes.

et Geoffroy-Dechaume) de Frédéric Ozanam, créateur de la Société Saint-Vincent-de-Paul (1833).

Saint-Julien-le-Pauvre

1, rue Saint-Julien-le-Pauvre

La première construction à cet emplacement remonterait au VIe siècle et servait de refuge aux pèlerins. Plusieurs chapelles se sont ensuite succédées, toutes dédiées à saint Julien mais nommées à tour de rôle : Saint-Julien-de-Brioude, Saint-Julien-du-Mans et Saint-Germain-l'Hospitalier. La construction de l'église a débuté vers 1170 pour ne s'achever qu'au cours du premier


Saint-Julien-le-Pauvre.

tiers du XIIIe siècle. En 1651, son état de délabrement était tel qu'il fallut supprimer deux travées. En 1889, elle fut affectée au culte grec melchite.

Saint-Laurent
68, boulevard de Strasbourg

Un premier lieu de culte dédié à saint Laurent est attesté ici depuis le VIe siècle mais l'église actuelle date des XVe et XVIe siècles et sa consécration eut lieu en 1429. La façade de style classique fut achevée en 1620 et la chapelle de la Vierge fut ajoutée à l'ensemble un siècle plus tard. Mais avec le percement des boulevards de Magenta et de Strasbourg, la façade fut détruite et reconstruite dans un style néo-gothique, de 1852 à 1865.

Saint-Leu-Saint-Gilles
92, rue Saint-Denis

De la chapelle du Xe siècle et de l'église fondée en 1235, il ne reste rien aujourd'hui. La construction de la nef actuelle de l'église a débuté en 1319, les bas-côtés sont du XVIe siècle et le chœur du début du XVIIe siècle. En 1727, en plus des travaux d'élévation, de l'agrandissement des fenêtres et de

la mise en place de fausses voûtes d'ogives, on construit sur la façade une seconde tour, à droite, afin que trop de poids ne repose plus sur celle de gauche qui menaçait de s'effondrer. Le percement du boulevard de Sébastopol, de 1858 à 1861, a amputé une partie de l'abside ; Victor Baltard a alors remplacé la partie manquante par un mur du type Renaissance.

Hôpital Saint-Louis
40, rue Bichat

Le XVIe siècle fut marqué par de nombreuses épidémies, notamment de peste, qui poussèrent les autorités à isoler les malades afin de limiter la contagion. Ainsi, à l'extérieur des villes, se dressaient des sortes de villages de tentes où était plus ou moins circonscrite la maladie. En 1607, Henri IV décida néanmoins de construire un véritable centre médical en dur afin de lutter plus efficacement. Il lance donc un concours qui est gagné par Claude Vellefeux, l'architecte de l'Hôtel-Dieu*, mais il reste encore des doutes aujourd'hui quant à la paternité des plans de l'édifice que Claude Chastillon revendiqua également.

Situé à l'extérieur des murs de la ville, il se présente comme un lieu d'enfermement, puisque des remparts le ceinturaient et que les malades étaient logés dans un bâtiment central où tous leurs déplacements étaient limités et contrôlés. Au centre, la cour servait de promenade, en dehors des périodes d'épidémies.

En absence d'épidémie de peste, l'hôpital Saint-Louis fut rapidement délaissé. Au début du XXe siècle, il fut agrandi et bien sûr modernisé afin de répondre aux exigences hygiéniques et techniques.

Saint-Louis-d'Antin
Lycée Condorcet
65, rue Caumartin

Les Capucins investissent le quartier Saint-Honoré en 1779 sur invitation du roi. De 1780 à 1782, l'architecte Théodore Brongniart construit l'immeuble du couvent qui doit les accueillir, et au centre duquel se trouve un cloître dorique. Sur un de ses côtés, se dresse l'église, munie d'un seul collatéral. L'ensemble des bâtiments fut transformé pour accueillir un lycée en 1804 ; on fit appel au même Brongniart qui œuvra de 1805 à 1808.

Saint-Louis-en-l'Île
19 bis, rue Saint-Louis-en-l'Île

L'église actuelle date du XVIIe siècle ; elle remplace une précédente chapelle du XVIe siècle, construite alors que le lotissement de l'île débutait.

François Le Vau, le frère de Louis, en fit les plans, mais les travaux du chœur ne commencèrent qu'en 1664 pour s'achever en 1679. Gabriel Le Duc dirigea le chantier du transept en 1702, mais mourant l'année même, il est remplacé par Jacques Doucet. En 1760, le clocher est détruit par la foudre, si bien que cinq ans plus tard est élevée une nouvelle tour-clocher dont l'auteur nous est inconnu.

Le mobilier de l'église, remarquable, est pour l'essentiel rassemblé par l'abbé Bossuet qui fut curé de Saint-Louis-en-l'Île de 1864 à 1888. On y trouve, outre des œuvres de l'École flamande du XVIIe siècle, un *Saint Pierre et saint Jean guérissant un boiteux* par Carle Van Loo (1742).

Canal Saint-Martin

10ème arr.

Dès 1802, il avait été décidé de la création d'un ensemble de canaux de navigation reliant l'Ourcq à la Seine. Mais c'est sous la Restauration, de 1822 à 1825, que le canal Saint-Martin fut mis en place. Reliant le bassin de la Villette au port de l'Arsenal, la moitié de son tracé est à présent couvert (passant notamment sous la place de la Bastille). Ses neuf écluses, ses ponts tournants et ses passerelles constituent un site pittoresque inspirant aussi bien la littérature que le cinéma : c'est de l'une de ses passerelles qu'Arletty prononça son célèbre “ Atmosphère, atmosphère… ”.



Le canal Saint-Martin.



La porte Saint-Martin.

Porte Saint-Martin

Boulevard Saint-Martin

En 1670, Louis XIV ordonna la démolition des fortifications qui ceinturaient Paris, pour faire de la capitale une ville ouverte. Ce fut la naissance des Grands Boulevards qui, à l'origine, devaient être jalonnés de portes à la mémoire des grands faits d'armes du roi. En 1672, fut élevée la porte Saint-Denis* et en 1674 la porte Saint-Martin. Celle-ci est dédiée à la conquête de la Franche-Comté et à la prise de Besançon par Louis XIV. Pierre Bullet en fut le maître d'œuvre. Les sculptures de face sont d'Étienne Le Hongre qui représente *la Rupture de la Triple Alliance* (on y voit le roi Soleil en Hercule) et de Martin Van Bogaert dit Desjardins qui représente la *Prise de Besançon*. Les sculptures au revers sont de Pierre Legros, pour la *Prise de Limbourg*, et de Gaspard Marsy auteur de la *Défaite des Allemands*.

Saint-Médard

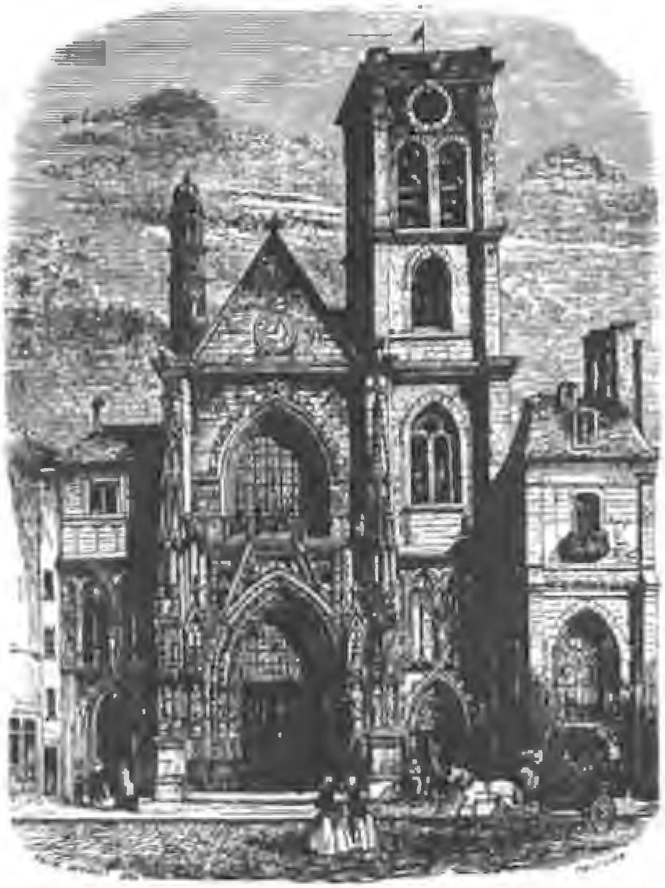
141, rue Mouffetard

Il ne reste rien de l'église construite au XIIe siècle. Le clocher et la façade datent du XVe siècle, mais cette dernière subit les modes architecturales, passant du gothique au " moins gothique " (1773), avant de revenir à un style gothique. En 1784, l'architecte Louis-François Petit-Radel construit la chapelle de la Vierge et cannelle les colonnes doriques du chœur, attestant ainsi le goût pour le retour à l'antique.

L'église est surtout célèbre pour les scènes d'hystéries collectives qui se sont déroulées dans l'un de ses deux cimetières de 1727 à 1732. En effet, la tombe du diacre Pâris, janséniste, aurait été le lieu de miracles, attirant chaque jour des dizaines de " convulsionnaires ". La police fermant le cimetière, un anonyme placarda à son entrée : *De par le roi défense à Dieu / De faire miracle en ce lieu.*

À partir de 1868, les pourtours de l'église furent dégagés et le deuxième cimetière transformé en square.





Ci-dessus : le portail de l'église Saint-Merri.
Page de gauche : scène de convulsions au cimetière de Saint-Médard.

Saint-Merri
78, rue Saint-Martin

C'est dans une première chapelle que, en 700, fut inhumé saint Merri, abbé de Saint-Martin d'Autun. L'église qui est en place aujourd'hui date du XVIe siècle et succède à celle du XIIIe siècle. Construite en style gothique flamboyant, on attribue parfois sa nef et le transept (1515-1526) à Martin Chambiges, alors que le chœur, achevé en 1552, est à mettre au crédit de Pierre Anglart. La chapelle de la Communion, à l'origine séparée de l'église, a été construite par Germain Boffrand et Pierre-Louis Richard en 1743. Neuf ans plus tard, Michel-Ange Slodtz refait le chœur.

Parmi l'abondante décoration de Saint-Merri, citons *saint Merri délivrant les prisonniers* de Simon Vouet, une Pietà de Nicolas Legendre, l'ensemble racontant l'*Histoire de sainte Marie l'Égyptienne* de Théodore Chassériau, ou encore, *saint Pierre* par Joseph-Marie Vien.

Fontaine Saint-Michel
Place Saint-Michel

C'est dans le cadre des grands travaux haussmanniens du XIXe siècle que la fontaine Saint-Michel fut construite. En effet, le boulevard du Palais percé sur l'île de la Cité en 1858, Haussmann confia à Gabriel Davioud le soin de fermer la perspective, dans l'axe du pont Saint-Michel. Parmi les nombreux sculpteurs qui y travaillèrent, citons notamment Francisque-Joseph Duret, auteur de la représentation centrale de l'archange saint Michel terrassant le dragon.

Saint-Nicolas-du-Chardonnet
30, rue Saint-Victor

En 1230, une première chapelle fut construite sur une terre où poussaient des chardons dont elle tira son nom. En 1425, la chapelle devenue église est consacrée mais ce n'est qu'en 1625 que fut élevée la tour-clocher actuelle. Au XVIIe siècle, des travaux de reconstructions sont confiés à Michel Noblet et François Levé, mais les deux premières travées de la nef ne furent ajoutées que de 1707 à 1715 et la façade actuelle n'a été construite qu'en 1934, dans un style, il est vrai, XVIIe siècle.

Charles Le Brun, le célèbre peintre, y était paroissien et on lui doit notamment les décorations intérieures de la deuxième chapelle rayonnante du chœur, où se trouve son tombeau, élevé par Antoine Coysevox.

Saint-Nicolas-des-Champs
254, rue Saint-Martin

Tout proche de l'ancien prieuré Saint-Martin-des-Champs (v. Arts et Métiers*), se trouve l'église Saint-Nicolas-des-Champs dont l'histoire est évidemment liée. C'est en effet au XIIe siècle que les moines du prieuré avaient fait édifier cette église pour les paroissiens.

C'est cependant au XIIIe siècle qu'elle fut reconstruite, avant d'être de nouveau modifiée au XVe siècle. C'est lors de cette troisième " étape " des travaux que la façade fut construite de biais, pour suivre le tracé de la rue Saint-Martin.

Dans la deuxième moitié du XVIe siècle, puis au cours du XVIIe siècle, on augmente le nombre des travées et l'on crée des chapelles, ainsi que l'abside. Enfin, c'est en 1668 que fut surélevé le clocher.

À la Révolution, fut décidé de transformer l'église en temple de l'Hymen et de la Fidélité, avant de la restituer au culte catholique en 1802.



La façade de Saint-Nicolas des-Champs.

Saint-Paul-Saint-Louis

99, rue Saint-Antoine

L'église Saint-Louis était, à l'origine, la maison professe des Jésuites. Elle était, avant sa suppression en 1763, l'une des trois maisons principales de l'Ordre sur Paris : elle était chargée d'accueillir les religieux ayant prononcé leurs vœux, en fin de leur formation.

Elle fut construite à partir de 1627 sur un terrain laissé libre par la démolition de l'ancienne enceinte de Philippe Auguste. C'est le frère Martellange qui en dressa les plans, suivi par le père Durand qui s'occupa de la coupole et de la façade. Son plan, inspiré de celui des églises italiennes est souvent rapproché de l'église du Gesù, à Rome, et sa décoration intérieure était l'une des plus fastueuses de l'époque.



La façade de Saint-Paul-Saint-Louis.

Le 9 mai 1641 Richelieu put y prononcer la première messe, mais à l'expulsion des Jésuites, le bâtiment fut donné aux chanoines de Saint-Catherine-de-la-Couture, avant de devenir temple de la Raison à la Révolution, tandis que le couvent servi de dépôt pour les livres saisis dans les bibliothèques parisiennes. Enfin, en 1802, l'église put reprendre son activité paroissiale, sous le nom de Saint-Paul-Saint-Louis, l'ancienne église Saint-Paul ayant été détruite. Quant aux bâtiments du couvent, ils sont aujourd'hui alloués au lycée Charlemagne.

Saint-Philippe-du-Roule
154, rue du Faubourg-Saint-Honoré

C'est Jean-François Chalgrin qui fit les plans de cette église en 1764 et qui dirigea sa construction de 1774 à 1784. L'originalité de l'édifice, même si ce n'est pas un cas isolé en cette deuxième moitié du XVIIIe siècle, est le retour au plan basilical des premières églises chrétiennes, alors que la façade renvoie également à l'Antiquité romaine.

En 1845, Hippolyte Godde agrandit l'édifice en ouvrant un déambulatoire à l'arrière de l'abside. Enfin, en 1853, c'est Victor Baltard qui construit une chapelle des catéchismes.

Saint-Pierre-du-Gros-Caillou
92, rue Saint-Dominique

En 1776, la paroisse Saint-Pierre-du-Gros-Caillou fut détachée de celle de Saint-Sulpice. Les plans d'une nouvelle église furent donc confiés à Jean-François Chalgrin, mais les travaux furent arrêtés à la Révolution. De 1822 à 1829, sous la Restauration, Hyppolite Godde fit de nouveaux plans et la nouvelle église put être élevée, dans son style néo-classique avec la façade ornée d'une colonnade que nous pouvons voir aujourd'hui. Entre les deux guerres, pour faire face au peuplement croissant du quartier, le bâtiment fut agrandi.

Saint-Pierre-de-Montmartre
2, rue du Mont-Cenis

L'origine du nom de la butte est controversée ; c'est sur la colline de Montmartre qu'aurait eu lieu le martyre de saint Denis, premier évêque de Paris, mort vers 250, d'où l'expression latine avancée : *Mons Martyrium* (une autre hypothèse est celle, plus ancienne, du Mont de Mercure : *mons mercore*). Un premier village est attesté sur la butte au VIe siècle, époque de laquelle datent une chapelle et son cimetière. Quatre colonnes de marbre et le cimetière subsistent de cette époque.

Mais l'histoire de Saint-Pierre-de-Montmartre commence véritablement en 1134, quand Louis VI le Gros et sa femme Adélaïde de Savoie y fondent une abbaye de bénédictines. L'église, consacrée en 1147 par le pape Eugène III, est le seul vestige de l'abbaye, mais une autre chapelle, dédiée à saint Denis, fut également construite un peu plus bas sur la butte. C'est dans la crypte de celle-ci que, en 1634, Ignace de Loyolla fonda la Compagnie de Jésus. En 1686, l'abbaye est abandonnée au profit du prieuré, les religieuses ne gardant de l'abbaye du XIIe siècle que l'église Saint-Pierre et une partie

des communs. En 1794, l'abbaye est vendue comme bien national ; ses bâtiments sont détruits et la célèbre crypte obstruée.

Quant à l'église, elle devint temple de la Raison, à la Révolution, avant d'être laissée à l'abandon. Restaurée par Sauvageot de 1899 à 1905, elle fut sauvée de la démolition. Les vitraux datent de 1954 et sont l'œuvre de Max Ingrand.

Saint-Roch

298, rue Saint-Honoré

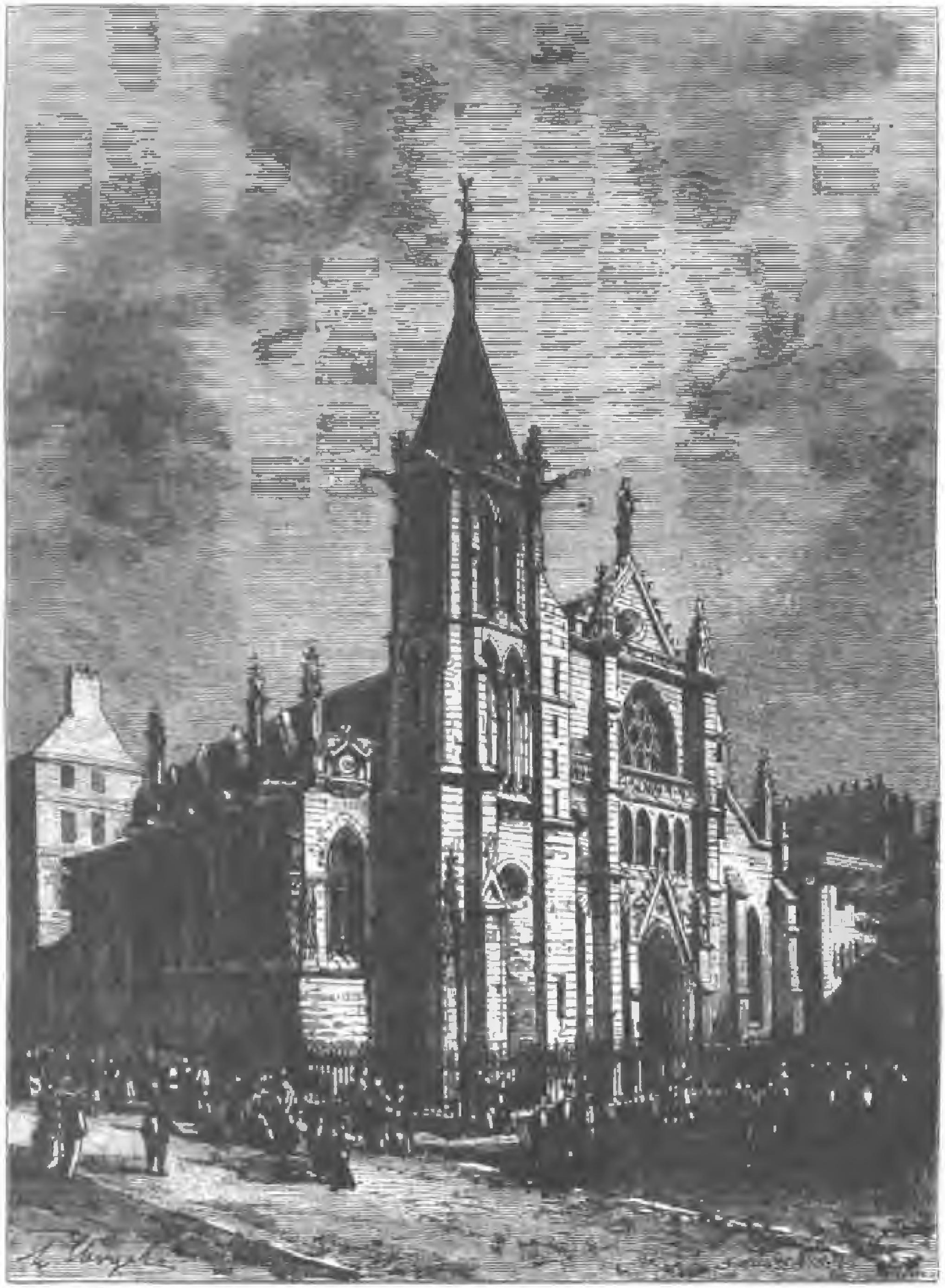
Une première église dédiée aux cinq plaies du Christ et à saint Roch se trouvait ici avant que l'on décide sa reconstruction en 1653. Les plans en furent demandés à Jacques Le Mercier, juste avant sa mort en 1654 (ils furent néanmoins respectés). Celui-ci dut changer l'orientation à cause de l'exiguïté du terrain et il plaça l'entrée sur la rue Saint-Honoré. En 1705, on fit appel à Jules Hardouin-Mansart qui bâtit la chapelle de la Vierge greffée sur le chevet de l'église ; Pierre Bullet acheva son travail en ouvrant le mur à l'arrière de la chapelle. En 1722, le banquier Law finança les voûtes de l'église et la construction de la façade qui put débuter en 1738 sous les plans de Robert de Cotte. Enfin, en 1754, c'est Étienne-Robert Boullée qui construit la chapelle du calvaire, prolongeant ainsi la perspective et portant la longueur de l'édifice à 120 mètres (10 de moins que Notre-Dame). La monumentale décoration est, elle, l'œuvre de Jean-Baptiste Marduel ; cette chapelle fut transformée en 1850 et devint la chapelle des Catéchismes.

Parmi les nombreuses œuvres d'art qui se trouvent encore dans cette église, citons les peintures de Théodore Chassériau (1853), Étienne-Maurice Falconnet (1757), Eustache Le Sueur (v. 1650), Jean Restout (1758), Joseph-Marie Vien (Salon de 1867), et les sculptures d'Antoine Coysevox (1707) et d'Auguste Préault (1840).

Saint-Séverin

Rue des Prêtres-Saint-Séverin

Un sanctuaire du VIe siècle, détruit par les Normands au IXe siècle, précédait l'église paroissiale de la rive gauche de la Seine. Déjà très active après sa première reconstruction, elle fut de nouveau bâtie au XIIIe siècle, puis agrandie au XIVe siècle. De cette époque, seule la tour et les trois premières travées subsistent, le reste n'ayant pas résisté à un incendie au milieu du XVe siècle. Il fallut une nouvelle fois la reconstruire et, grâce à l'achat de nouveaux terrains (l'hôtel des abbés de Chaalis qui jouxtait l'église), on put aménager un cimetière et des charniers, ainsi qu'un nouveau chevet, à partir de



L'église Saint-Séverin.

1489 ; les chapelles latérales ont, elles, été bâties de 1498 à 1520. Enfin, c'est dans la deuxième moitié du XVIIe siècle que Jules Hardouin-Mansart éleva la chapelle de la Communion.

Au XIXe siècle, on y rajouta le portail de l'église Saint-Pierre-aux-bœufs (XIIIe siècle), détruite lors du percement de la rue d'Arcole, en 1837. Au début du XXe siècle, on restaura les galeries voûtées du portail sud, qui entouraient le cimetière.

Saint-Sulpice
Place Saint-Sulpice

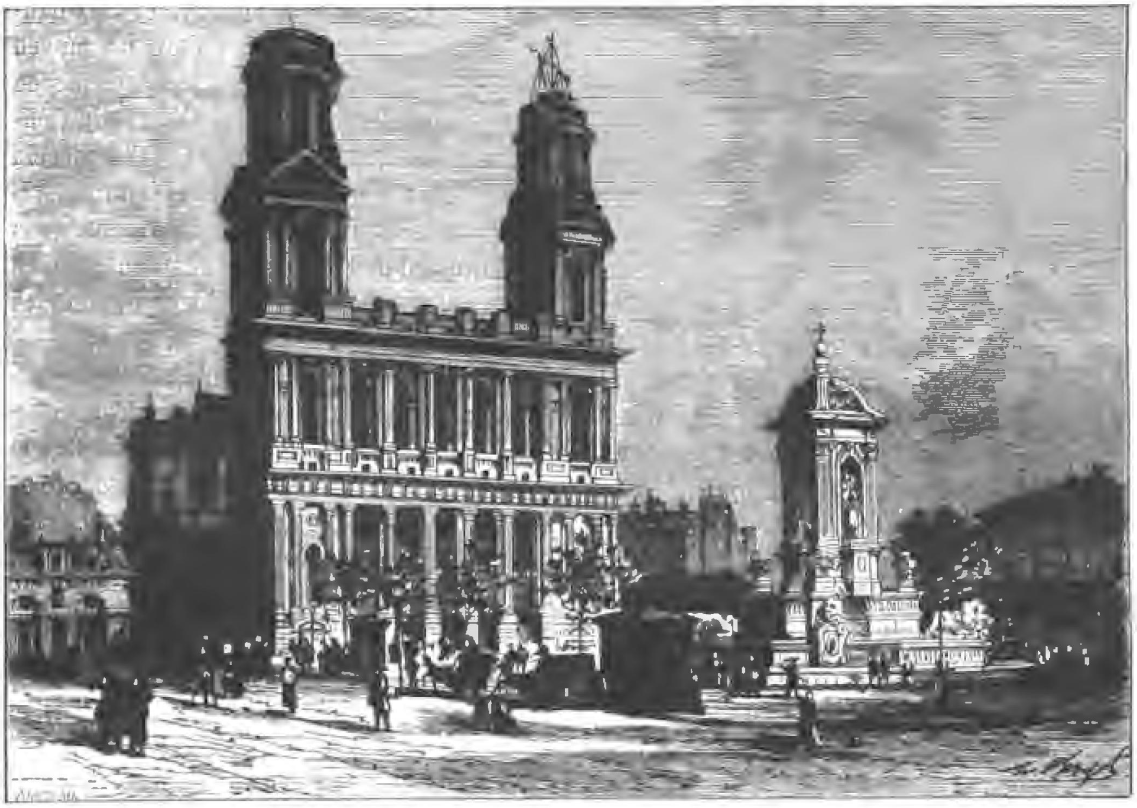
Une première église dépendant de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, est attestée dès le XIIe siècle, mais la population du bourg Saint-Germain s'accroissant, il fallut plusieurs fois l'agrandir. En 1646 la reine Anne d'Autriche posa la première du nouveau projet de Christophe Gamard. Entre temps, le séminaire de Saint-Sulpice et la compagnie des prêtres de Saint-Sulpice (ou sulpiciens) avaient été fondés par Jean-Jacques Olier. Ralentis par la Fronde, les travaux sont interrompus et en 1660, c'est Daniel Gittard qui refait les plans. Mais, en 1678, les travaux sont une nouvelle fois interrompus, faute de crédit. Ils reprennent en 1719 sous la conduite de Gilles-Marie Oppenord, mais il faut attendre 1745, soit un siècle après le début de sa construction, pour que l'église soit consacrée !

La façade est l'œuvre de Jean-Nicolas Servandoni, vainqueur d'un concours en 1732, et poursuivie à sa mort (1766) par Oudot de Maclaurin dont le travail fut vivement critiqué. Jean-François Chalgrin remplace ce dernier et substitue au fronton détruit par la foudre, la balustrade actuelle, avant de construire la tour gauche (1780).

Parmi les nombreuses décorations intérieures, citons l'ensemble de Delacroix (1861) : *Saint-Michel terrassant le dragon*, la *Lutte de Jacob avec l'Ange* et *Héliodore chassé du Temple* ; la coupole peinte par François Lemoyne (1732), dans la chapelle de la Vierge : l'*Assomption* ; et dans cette même chapelle, la *Présentation au Temple*, *l'Adoration des bergers*, *l'Annonciation* et la *Visitation* de Carle Van Loo (1748).

Ancien séminaire de Saint-Sulpice
9, place Saint-Sulpice

Le célèbre séminaire de Saint-Sulpice, fondé par l'abbé Jean-Jacques Olier en 1645 avait à l'origine ses murs contre l'église du même nom. En 1808, lorsque la place fut créée, il fut démoli et reconstruit par Étienne-Hipolyte Godde, à partir de 1820, à l'inspiration des palais italiens. Avec la séparation



L'église Saint-Sulpice et la fontaine des Quatre Évêques dite fontaine des quatre "point cardinaux" puisqu'aucun d'entre eux n'eut la barette cardinalice..

de l'Église et de l'État (1905), les bâtiments n'abritèrent plus de séminaristes, mais accueillent de nos jours des services du ministère des Finances.

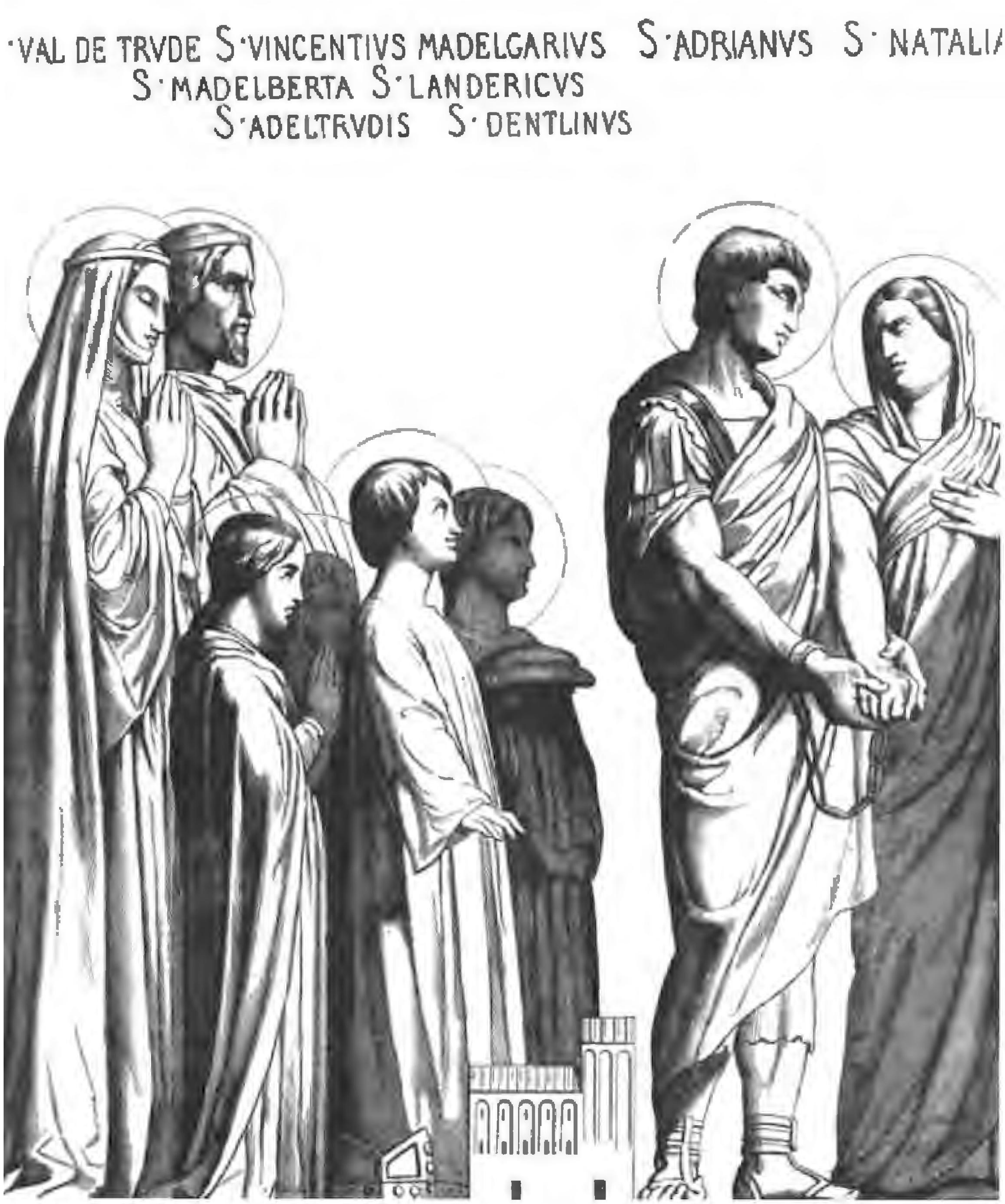
Saint-Thomas-d'Aquin
Place Saint-Thomas-d'Aquin

L'église, commencée en 1683, était celle du noviciat des Dominicains installés ici depuis 1631. Mais les travaux avancèrent peu et il fallut attendre 1722 pour que soit construit le chœur des religieux pour la voûte duquel François Lemoyne peignit une fresque (1724) et 1770 pour la construction de la façade (due au Dominicain Claude Navan). Pendant la Révolution, l'église fut transformée en Temple de la Paix avant d'être rendue au culte en 1802, tandis que les bâtiments du couvent étaient attribués à l'armée qui les occupe toujours.

Saint-Vincent-de-Paul
Place Frantz-Liszt

Le chantier de Saint-Vincent-de-Paul fut confié à Jean-Baptiste Lepère de 1824 à 1831, mais c'est surtout Jacques-Ignace Hittorf qui fut le " bâtisseur " de l'église. Elle fait partie, avec Saint-Augustin* et la Trinité* des grandes églises parisiennes du XIXe siècle. La décoration y fut particulièrement soignée : les frises de la nef sont d'Hippolyte Flandrin (1853), mais on trouve également un calvaire en bronze de François Rude (1848) et des épisodes de la vie de la Vierge peints par William Bouguereau (1884-1889).





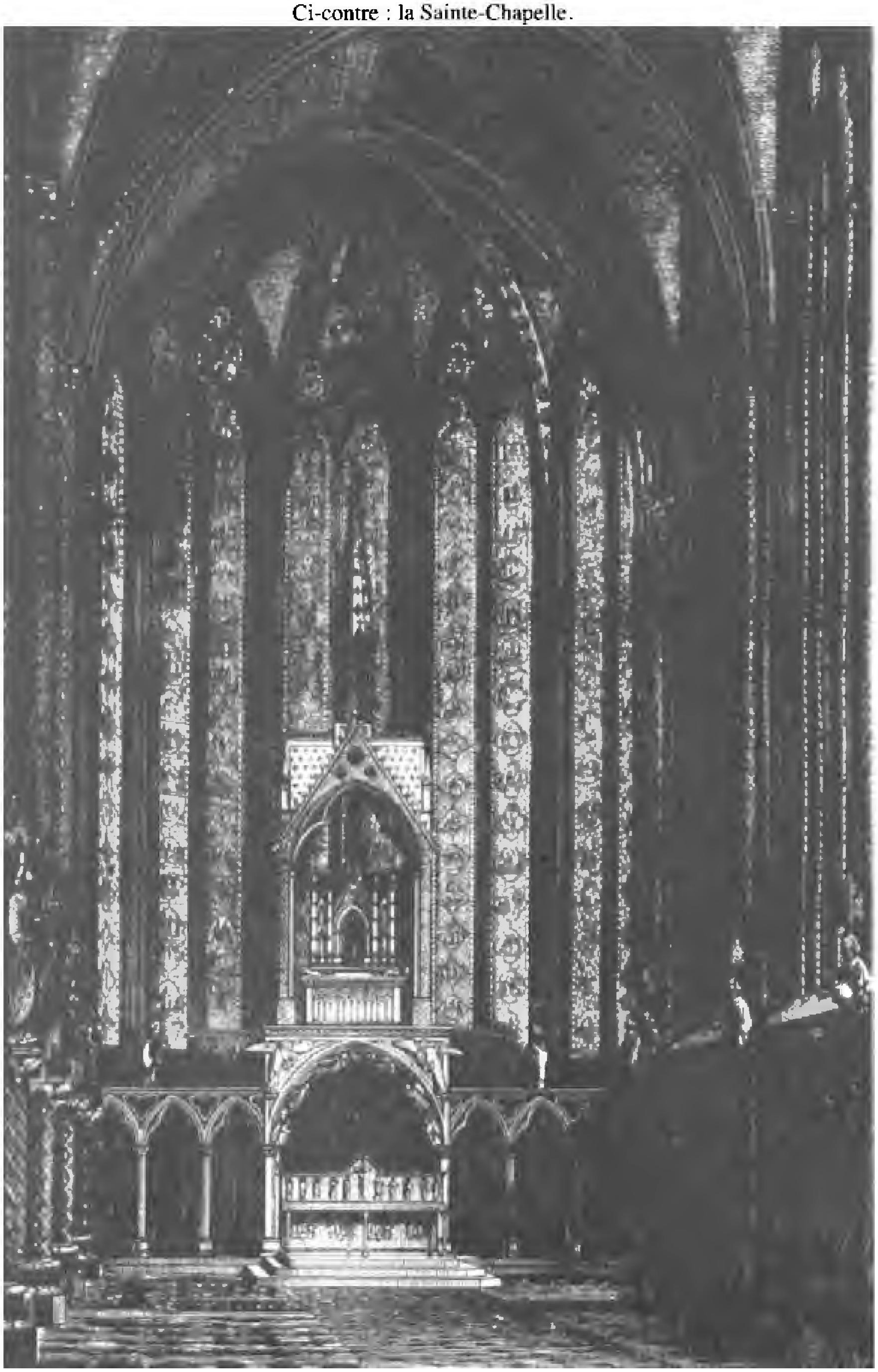
Ci-dessus : Saint-Vincent de Paul : fresques : les saints Ménages, par Hippolyte Flandrin.

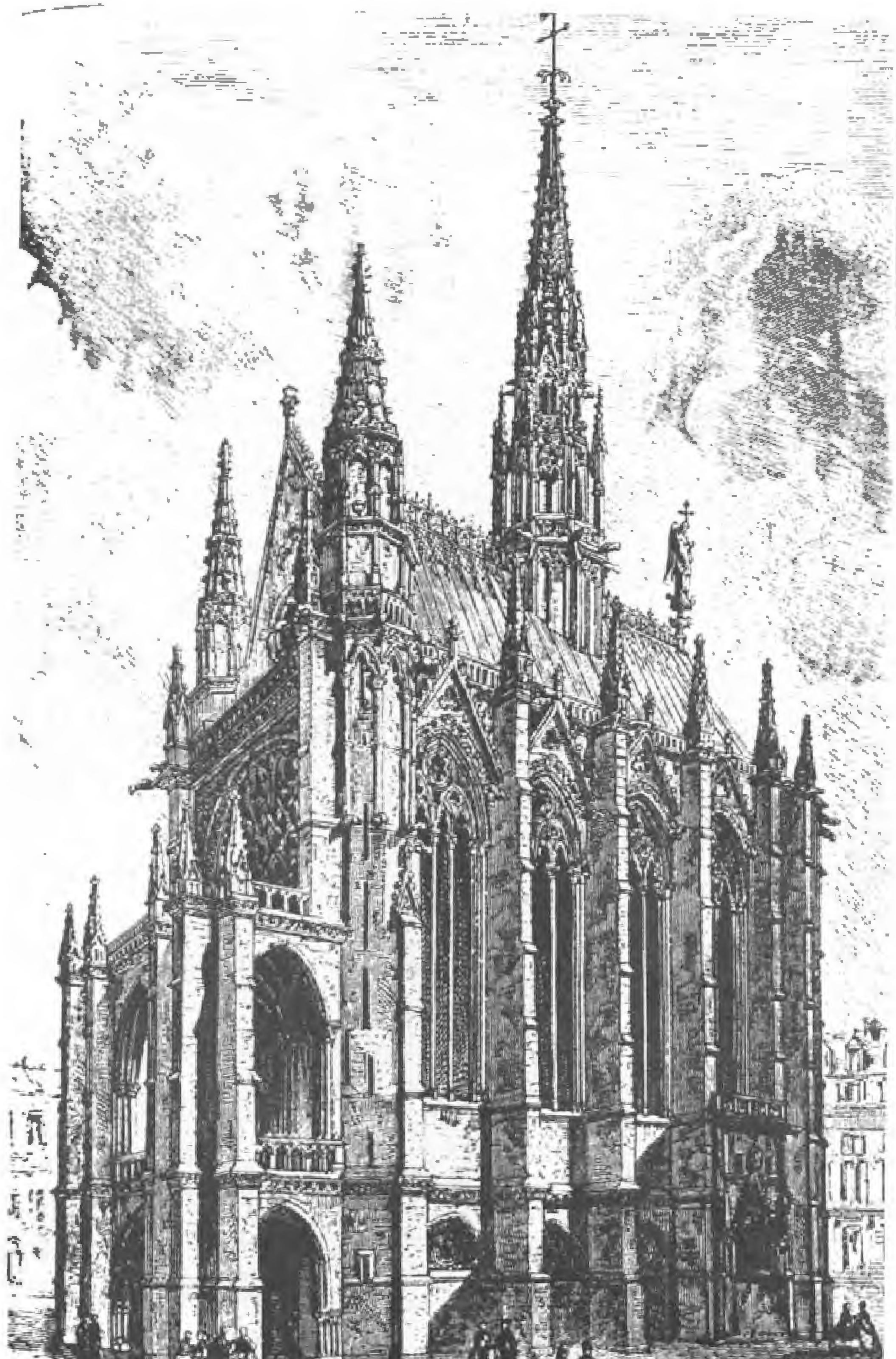
Ci-contre : la façade de Saint-Vincent-de-Paul.

Sainte-Chapelle
4, boulevard du Palais

Dans le sein de l'ancien Palais royal, au cœur de l'Ile de la Cité, se trouve également la Sainte-Chapelle. Le roi saint Louis, la fit construire de 1241 à 1248, avant de partir pour la croisade : il voulait en effet y abriter les reliques

Ci-dessous : l'intérieur de la Sainte-Chapelle.
Ci-contre : la Sainte-Chapelle.





de la Passion qu'il avait obtenues de l'empereur Baudouin II de Constantinople. Le nom de l'architecte est toujours incertain même si on attribue traditionnellement les travaux à Pierre de Montreuil. Là encore, les dégradations furent nombreuses au cours de la Révolution, notamment en ce qui concerne le décor intérieur qui dut être restauré entre 1837 et 1857.

L'édifice comprend en fait deux chapelles superposées, le niveau supérieur étant dévolu au roi et à la cour, tandis que la chapelle basse était réservée aux serviteurs de la Maison du roi. Saint Louis ayant également créé un collège de chapelains logeant à proximité, il s'agissait enfin d'une collégiale.

La prouesse technique que représenta sa construction eut un retentissement considérable. On ne trouve pas ici d'arc-boutants, mais de puissants contreforts qui rendirent possible l'installation d'immenses verrières. De là se dégage une impression de légèreté et de luminosité qui font de la Sainte-Chapelle un joyau de l'art gothique en France.

Sainte-Clotilde
Basilique Sainte-Clotilde-Sainte-Valère
23 bis, rue de Las-Cases

C'est le préfet Rambuteau qui décida en 1839 de l'élévation d'une église de style gothique. Il s'adressa pour cela à un architecte allemand installé à Paris : François-Christian Gau. Le projet ne se fit pas sans heurt car jusque-là toutes les églises construites adoptaient un style classique et le conseil des Bâtiments civils repoussa plusieurs projets de l'architecte. Appuyé par le préfet lui-même, Gau put débuter les travaux en 1846, sous les critiques incessantes des opposants au mouvement néo-médiéval critiquant ce qu'ils considéraient comme une parodie " gauthique ". En 1853, à la mort de l'architecte, c'est Théodore Ballu qui continue son œuvre en enrichissant la décoration par de nombreuses sculptures. L'église put être inaugurée en 1857, premier exemple d'une série d'églises du même style.

Sainte-Élisabeth
195, rue du Temple

Marie de Médicis fonda en 1628 la maison des religieuses, rue du Temple. C'est pour cette communauté que l'église Sainte-Élisabeth fut construite par Louis Noblet puis Michel Villedo de 1628 à 1645. Elle était constituée à l'origine d'une nef, d'un chœur et d'un seul collatéral (celui de droite). En 1802, elle devint paroissiale et, en 1829, un deuxième collatéral ainsi qu'une chapelle de la Vierge (détruite lors du percement de la rue de Turbigo en 1859),

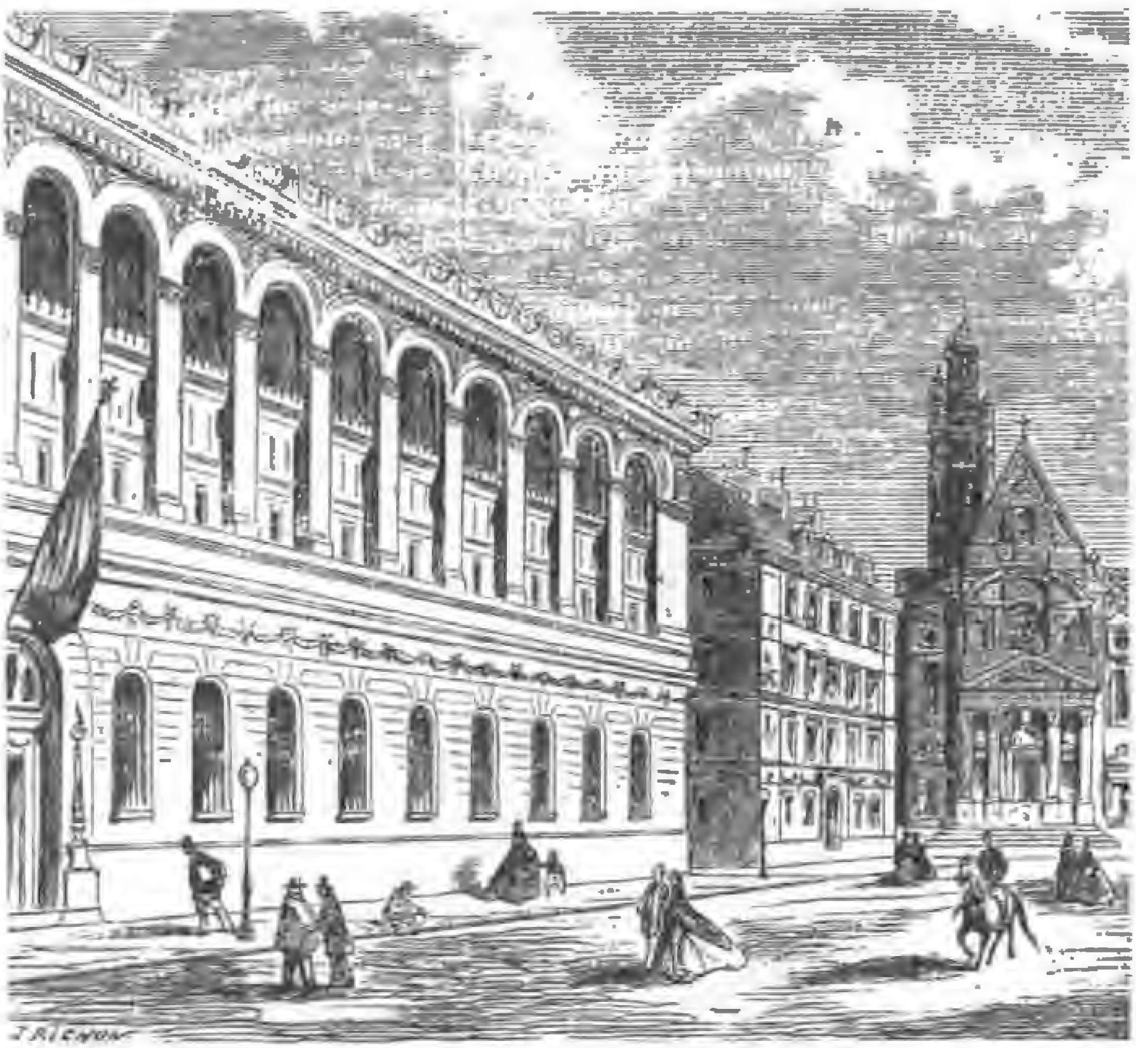
furent ajoutés par Étienne-Hippolyte Godde. Les statues sont du XIXe siècle, notamment la Pietà du tympan, œuvre de Joseph Pollet (1860).

Bibliothèque Sainte-Geneviève
8-10, place du Panthéon

La bibliothèque des génovéfains (chanoines réguliers de l'ancienne abbaye Sainte-Geneviève devenue à la Révolution le lycée Henri IV) ne bénéficiait pas de site propre. C'est pour l'abriter que Henri Labrouste fut chargé de construire, de 1844 à 1850, au sud de la place du Panthéon, un nouvel édifice.

Le retentissement fut colossal. En effet, Labrouste ne se contenta pas des matériaux traditionnels, mais ajouta - sans le camoufler - un élément peu

La bibliothèque Sainte-Geneviève.



habituel : le métal. La structure consiste en deux voûtes parallèles sur toute la longueur du bâtiment. Ces deux voûtes sont soutenues par des arcs de fer forgé et des fines colonnes de fonte.

Sur les murs de la façade sont gravés 810 noms d'écrivains et de savants.

Sainte-Marguerite

36, rue Saint-Bernard

La chapelle d'origine fut fondée en 1627, pour servir de succursale à Saint-Paul. Devenant indépendante en 1712, elle dut être agrandie, ne pouvant contenir l'essor démographique du faubourg Saint-Antoine où elle se situe. De 1760 à 1765, Victor Louis construit la chapelle des Âmes-du-Purgatoire, dont les célèbres décorations en trompe l'œil sont l'œuvre de Paolo Antonio Brunetti. Selon une légende (fausse), le Dauphin aurait été enterré dans le cimetière de l'église, en 1795.

Sainte-Odile

2, avenue Stéphane-Mallarmé

Dans le quartier de la porte Champerret, le cardinal Verdier fait construire cette église de 1934 à 1946 qu'il dédie à sainte Odile, patronne de l'Alsace, afin de rappeler la fidélité de cette région à la France. C'est tout naturellement que l'architecte Jacques Barge utilise le grès des Vosges (associé au béton et à la brique) et qu'il l'élève dans un style inspiré de celui des églises rhénanes.

Hôtel Salé
Musée Picasso

1, rue de la Perle

L'architecte Jean Boullier de Bourges construisit cet hôtel de 1656 à 1659 pour Pierre Aubert de Fontenay. C'est pour railler son propriétaire qui était fermier des gabelles (donc chargé de récolter l'impôt sur le sel) que les Parisiens surnommèrent l'édifice l'hôtel Salé. Grâce à sa richesse considérable, il put néanmoins mener les travaux avant la chute de Fouquet qui amena sa propre ruine.

L'aile gauche se voit fichée de fausses fenêtres, de manière à imiter une façade symétrique à l'autre partie du monument. Depuis peu admise dans les demeures parisiennes, la ferronnerie orne le monumental escalier de pierre décoré de nombreuses sculptures.

Après avoir été occupé par l'école centrale des Arts et Manufactures (de 1829 à 1884), et par l'école des Métiers d'art (de 1944 à 1962), l'édifice est

racheté par la Ville de Paris et réaménagé par l'architecte Roland Simounet pour en faire le musée Picasso, en 1976. En plus des œuvres des collections nationales, le musée accueille la très importante dation, en paiement des droits de succession de la famille du célèbre peintre.

Hôtel de Salm : v. Palais de la Légion d'Honneur

Hôpital de la Salpêtrière
47, boulevard de l'Hôpital

L'origine du nom de cet hôpital provient de l'entrepôt qui était installé là : on y fabriquait de la poudre à partir de salpêtre. La fabrique est abandonnée en 1650 et, six ans plus tard, un hôpital est créé par édit. L'objectif était d'y " accueillir " les pauvres afin de lutter ainsi contre les désordres liés à la mendicité. L'hôpital occupe dès lors plusieurs bâtiments dont la Salpêtrière, dévolue aux femmes sans ressources.

En 1658, la nécessité de la construction d'un édifice d'après un plan d'ensemble devient évidente et l'on confia le projet à Antoine Duval. Les travaux

Hôpital de la Salpêtrière.



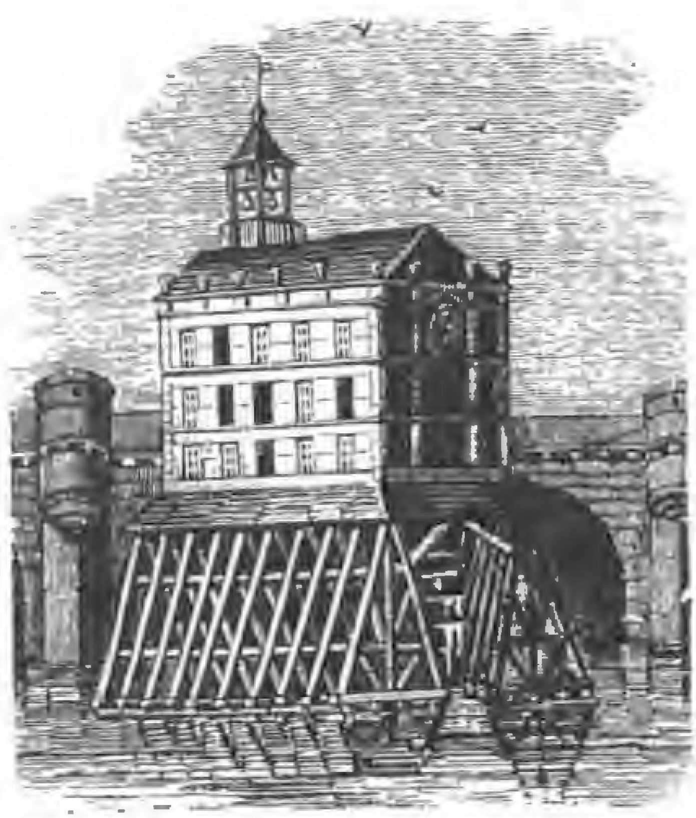
débutent l'année même, financés par Mazarin dont une aile garde le nom, mais s'interrompent en 1660, faute de crédit. En 1669, c'est l'architecte du roi, Louis Le Vau, qui reprend les plans et réorganise l'ensemble. À sa mort (1670), c'est Libéral Bruand qui lui succède ; il reste fidèle à son illustre prédécesseur et achève la chapelle qu'il avait entreprise (1677). En 1729, Germain Boffrand établit les plans d'une nouvelle aile, dite division Lassay, qui fut construite en 1756.

Samaritaine
Quai du Louvre

Le célèbre magasin parisien tire son nom de celui de l'ancienne pompe à eau qui jouxtait le Pont-Neuf jusqu'en 1813 et qui alimentait en eau, depuis 1602, le Louvre et les Tuileries. Cette pompe tirait elle-même son nom de la représentation du Christ avec la Samaritaine qui l'ornait.

L'histoire du magasin débute en 1870 quand Ernest Cognac ouvre sa première boutique. Les affaires croissant, de 1905 à 1910, il confie à Frantz Jourdain la construction d'un bâtiment qu'il veut majestueux. L'architecte

La Samaritaine : l'ancienne pompe à eau.



élève alors une ode à l'art Nouveau, faite d'une immense verrière surplombant six étages où le fer peint en bleu est laissé apparent. En 1925, des agrandissements s'imposent de nouveau et Jourdain s'associe à Henri Sauvage pour l'édification d'une avancée côté Seine (1925-1928). Le style y est plus sobre et le métal est cette fois caché par de la pierre, la commission d'esthétique de la Ville de Paris s'opposant à une architecture trop extravagante, dans une zone si proche du Louvre.

Cité des Sciences et de l'Industrie : v. Parc de La Villette

Hôtel Scipion
13, rue Scipion

Il s'agit de l'une des premières demeures parisiennes de la Renaissance, puisque c'est en 1532 que Maurice Bullioud le fit construire et en fut le premier propriétaire. Mais vers 1565, le banquier génois Scipion Sardini s'en fit l'acquisiteur, laissant son nom au bâtiment, ainsi que son portrait en terre cuite, traditionnellement attribué à Girolamo Della Robia, sur l'un des murs de la façade. Le bâtiment connut de nombreuses modifications, notamment en 1656 date à laquelle il prend sa forme actuelle.

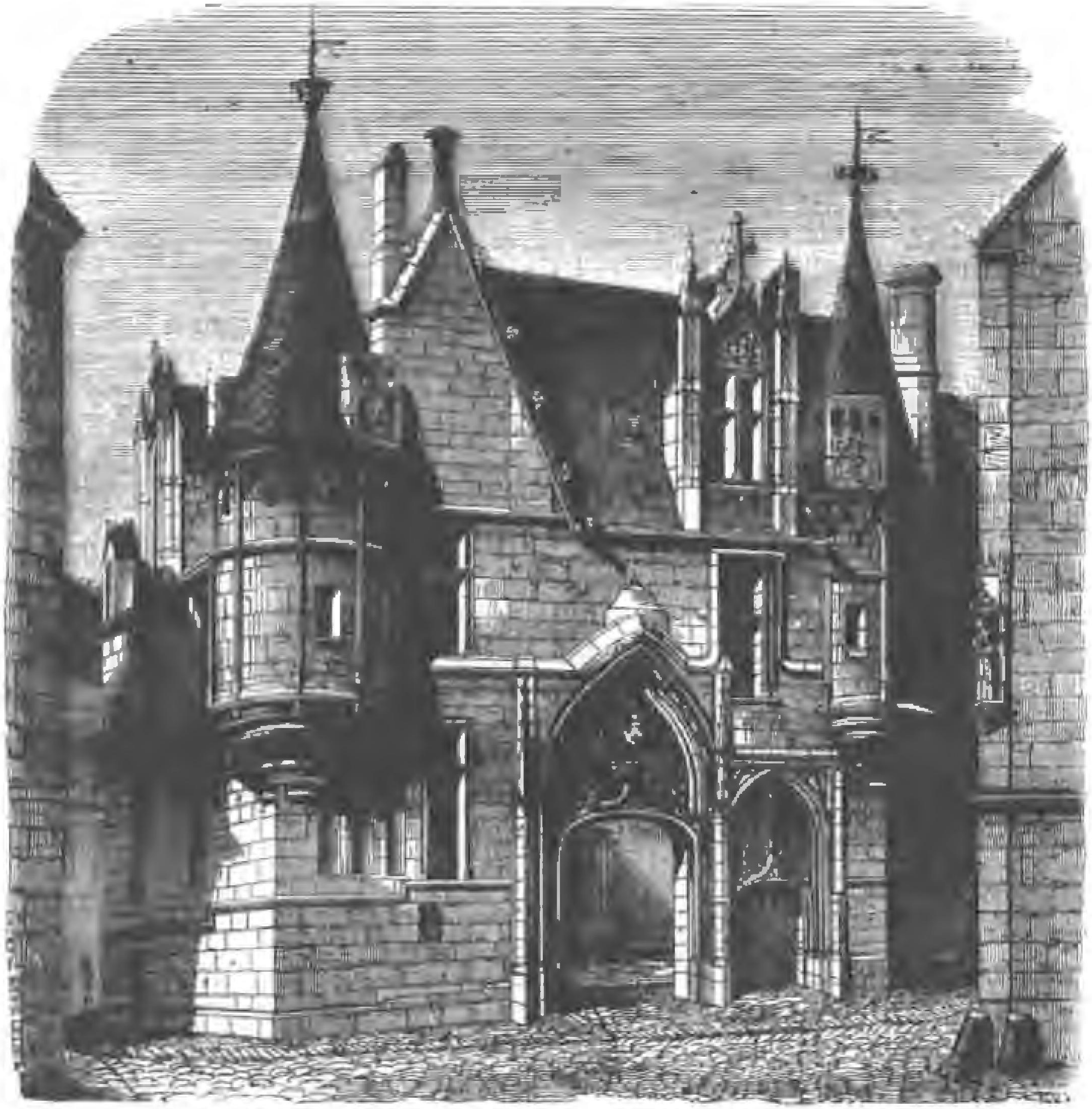
Après avoir servi de nourricerie et d'atelier d'apprentissage pour la tapisserie, puis de boulangerie centrale pour l'hôpital général (fin XVIIe siècle), l'hôtel abrite aujourd'hui la pharmacie centrale des hôpitaux de Paris.

Sénat : v. Palais du Luxembourg

Hôtel de Sens
1, rue du Figuier

C'est Charles V qui, en 1381, donna aux archevêques de Sens l'hôtel d'Hestomenil que Tristan de Salazar, archevêque de Sens en 1474, entreprit de remanier à partir de 1498. Cet archevêque, éminent personnage de son époque et ami des arts, est aussi à l'origine de nombreux travaux sur la cathédrale de Sens, dont il avait confié la conduite à Martin Chambiges. C'est pour cette raison que l'on attribue souvent à ce dernier les plans de l'hôtel parisien. Rien n'est cependant établi.

À partir de 1689, l'hôtel fut délaissé et occupé par divers locataires se souciant peu de son entretien. En 1911, la Ville de Paris fit son acquisition pour y placer la bibliothèque Forney, consacrée aux arts décoratifs et aux techniques de métiers.



L'hôtel de Sens.

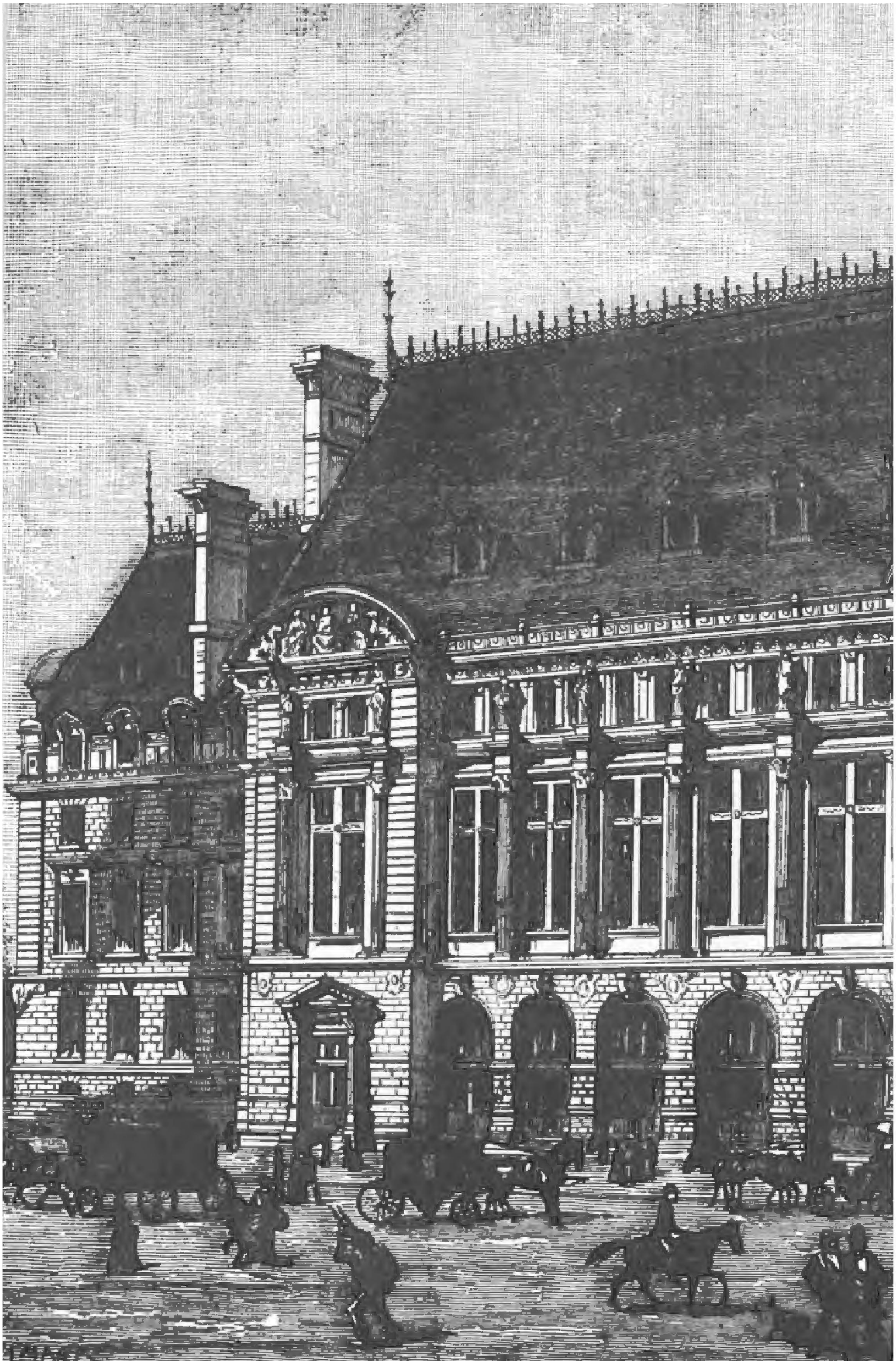
Sorbonne

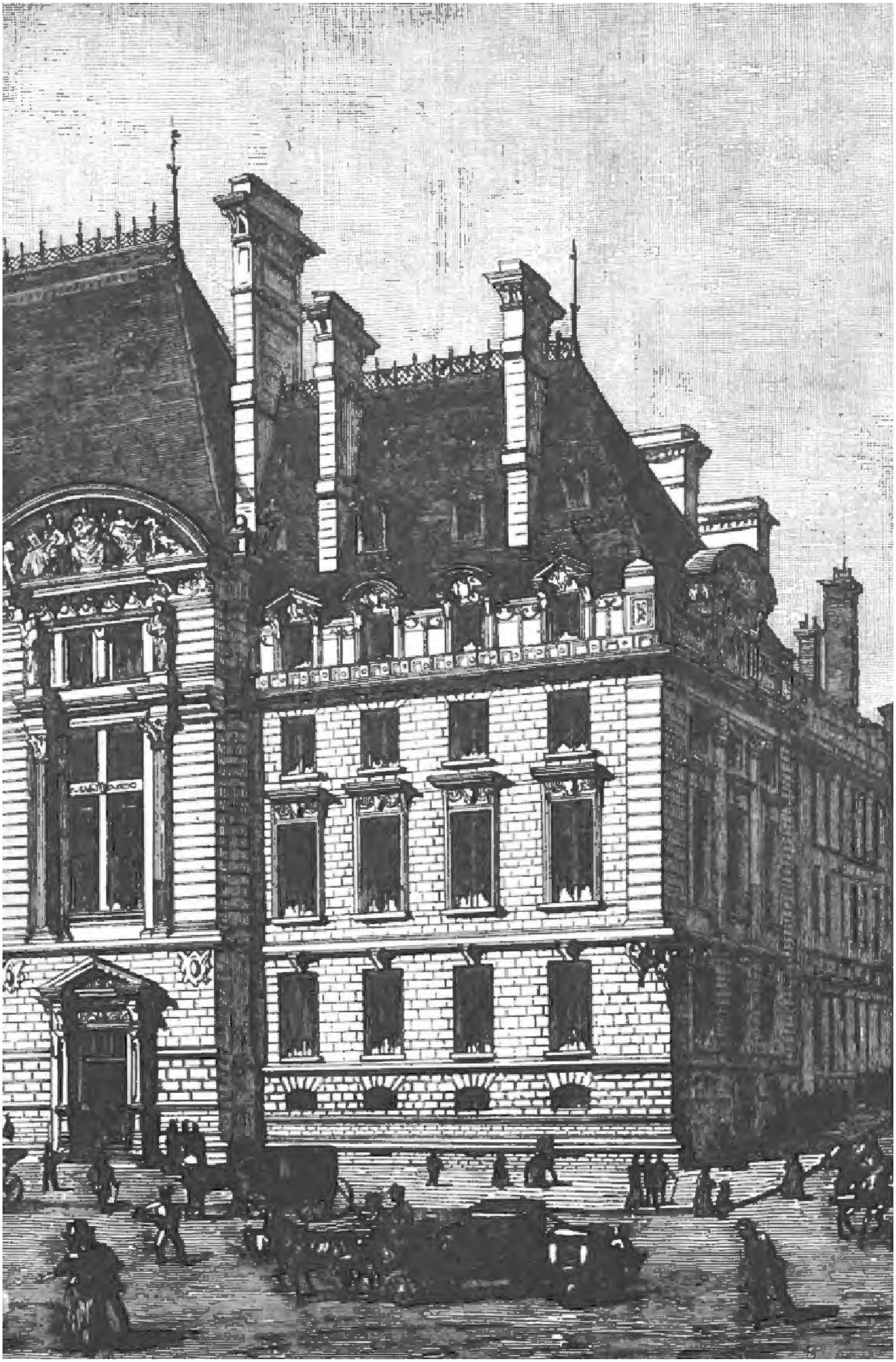
5ème arr.

En 1257, le maître de théologie et chapelain de saint Louis, Robert de Sorbon, crée ce collège afin d'héberger les étudiants trop pauvres pour payer leurs études. Logeant seize étudiants à ses débuts, il prend un tel essor que, au XIVe siècle, le collège fait figure d'établissement principal de la faculté



Ci-dessus : l'église de la Sorbonne.
Pages suivantes : la Sorbonne : façade, rue des Écoles.





de théologie. Victime de son succès et de son développement rapide, le bâtiment devient rapidement trop exigu et, en 1626, Richelieu, principal ministre de Louis XIII et proviseur du collège depuis 1622, décide son réaménagement complet.

C'est dans le cadre de ces travaux que Jacques Le Mercier, à partir de 1634, construit la chapelle couverte de l'une des toutes premières coupoles parisiennes. C'est dans cette chapelle, décorée notamment par Philippe de Champaigne, que se trouve le tombeau du cardinal de Richelieu.

En 1881, de nouveaux travaux furent confiés à Henri-Paul Nénot. Ils sont achevés en 1901, ne laissant du précédent ouvrage que la chapelle. Deux grands amphithéâtres sont notamment créés, dont l'un est orné d'une toile de Pierre Puvis de Chavannes représentant le bois sacré des arts et des sciences. De nombreux artistes participèrent également à sa décoration : Jean-Joseph Benjamin-Constant, François Flameng, Albert Besnard, Henri Gervex...

Hôtel de Soubise : v. Musée de l'histoire de France

Hôtel de Sully

62, rue Saint-Antoine

Mesme Gallet acquiert en 1624 un vieil hôtel qu'il entreprend de rénover. Ruiné, il est contraint de céder à Roland de Neufbourg le bâtiment encore inachevé. C'est Jean Androuet du Cerceau qui semble avoir été l'architecte de l'hôtel.

En 1634, le duc de Sully, ministre d'Henri IV, devient propriétaire du bâtiment maintenant achevé. Il n'y habita que durant six années, mais l'hôtel garda son nom.

L'hôtel de Sully illustre parfaitement le type d'hôtel parisien de cette époque, avec son plan en U, formé par ses deux ailes à la même hauteur que le corps central, entourant une cour d'honneur. On accède à cette dernière, depuis l'actuelle rue Saint-Antoine par un portail reliant entre elles les deux ailes. Des statues ornent les ailes et la façade : on y retrouve les allégories des Saisons ainsi que des quatre éléments (eau, air, feu, terre).

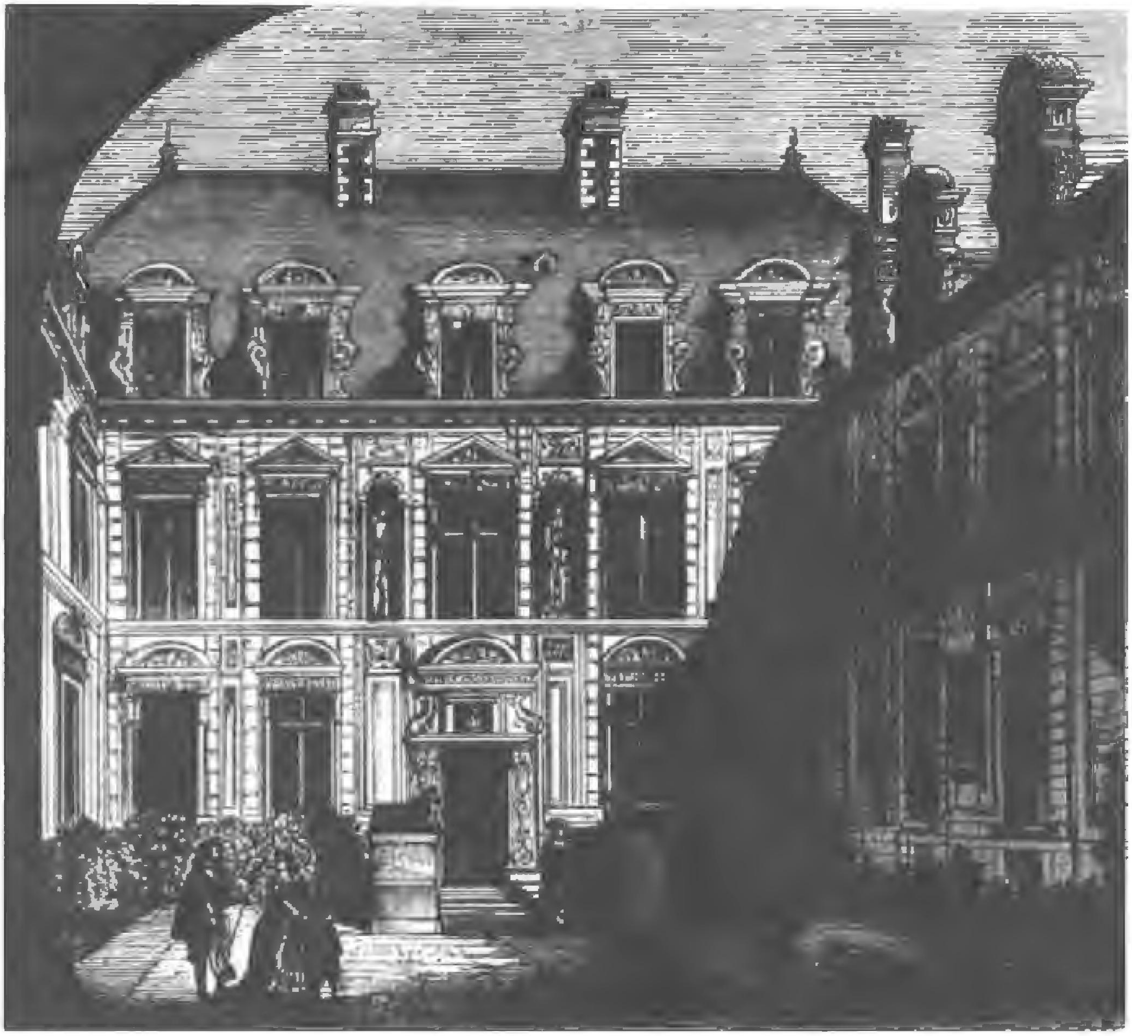
À l'arrière du corps principal, se trouve encore une terrasse surplombant les jardins de quelques marches. Au fond, se trouve l'ancienne orangerie de l'hôtel.

Le bâtiment accueille aujourd'hui le Centre des Monuments Nationaux.

Synagogue

10, rue Pavée

Hector Guimard, le célèbre architecte de l'art nouveau, construisit cette synagogue en 1913 pour accueillir le culte des juifs immigrés de



L'hôtel de Sully.

Pologne arrivés en masse dans le Marais du début du siècle. Dans un espace étroit, il utilisa une structure de béton armé et élabora une façade tout en courbes.

Synagogue
21 bis, rue des Tournelles

Classée depuis 1987, cette synagogue a la particularité d'avoir une structure métallique qui est l'œuvre de Gustave Eiffel. Construite de 1861 à 1863, sa façade est à mettre au crédit de Marcellin Varcollier et rappelle celle de la synagogue rue de la Victoire*. L'édifice fut incendié en 1871 et restauré en 1873.

Synagogue
44, rue de la Victoire

La synagogue de la rue de la Victoire est la plus grande de France et l'une des plus grandes d'Europe. Elle fut construite pour les juifs de rite allemand de 1867 à 1876 par Alfred Philibert Aldrophe. Ses vitraux sont d'Antoine Lusson, Eugène-Stanislas Oudinot, et Lefèvre. Depuis 1987, elle est classée monument historique.

T

Hôtel de Tallard
78, rue des Archives

Jean-Denis Amelot de Chaillou, conseiller au Parlement, puis maître des requêtes avant d'être intendant au Commerce, demande à Pierre Bullet, en 1700, de réunir les deux maisons qu'il possède avec sa mère, pour construire un bel hôtel plus conforme à son rang. L'architecte s'y attèle de 1702 à 1704, créant un édifice en " T ". L'hôtel ne reste pas dans la famille, puisqu'il est vendu au comte de Tallard en 1722

Square du Temple
Rue du Temple, de Bretagne et Perrée

Le square du Temple a été aménagé sur une partie du domaine qui appartenait autrefois aux Templiers. L'ordre s'implanta en effet à Paris en 1139 et, par le biais d'achats successifs, devint possesseur d'un vaste terrain sur la rive droite de la Seine, véritable ville fortifiée. En 1291, le maître de l'Ordre s'établit à Paris où la puissance de son ordre ne cessa de croître et d'accumuler des richesses. En 1313, l'Ordre est condamné et ses membres



La tour du Temple.

pourchassés et exécutés. La forteresse devint alors propriété des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, mais il faut attendre 1667 pour que les remparts tombent. Quant à l'église, elle est détruite à la Révolution. C'est d'ailleurs au cours de cette dernière que le Temple connaît sa dernière activité, puisque sa tour servit de prison : celle-ci accueillit notamment Louis XVI et Marie-Antoinette, ainsi que le Dauphin qui y mourut. La tour est rasée en 1808.

Hôtel Titon

58, rue du Faubourg-Poissonière

Le nom de l'hôtel Titon vient de Jean-Baptiste-Maximilien Titon, conseiller au Parlement qui l'acheta en 1783. Mais c'est pour Antoine François Frémin, avocat au Parlement, puis Marie-Anne Coulbeau, que Jean-Charles Delafosse construisit ce magnifique hôtel. La surélévation des deux ailes et du corps de bâtiment principal date du XIXe siècle.

Palais de Tokyo

11-13, avenue du Président-Wilson

Ce palais tire son nom du quai de Tokyo, ancienne dénomination de l'avenue de New York. Tout comme le palais de Chaillot*, c'est pour l'Exposition universelle de 1937 qu'il fut construit. En 1934, il fut en effet décidé de bâtir, en lieu et place de la manufacture de tapis de la Savonnerie (v. Gobelins*), un musée national d'art moderne. À la suite d'un accord passé entre la Ville de Paris et l'État, ce sont deux musées qui sont construits, un musée municipal accompagnant le national.

Un concours est lancé et remporté par J.-C. Dondel, A. Aubert, P. Viard et M. Dastugne qui construisent deux ailes symétriques accueillant chacune un musée. Les façades extérieures sont ornées de bas-relief du sculpteur Alfred Janniot, tandis que, au centre de la terrasse, se dresse une grande statue représentant la France, que l'on doit à Bourdelle.

À la fin du XXe siècle, le Palais de Tokyo fut fermé et réouvert en 2002, devenant un " site de création contemporaine ".

Église de la Trinité

Place d'Estienne-d'Orves

Cette église du XIXe siècle a été construite pour la paroisse de la Trinité, créée en 1851, mais qui ne possédait pas d'église à proprement parler. En 1860, la Ville de Paris en décide la construction qu'elle confie à Théodore

Ballu. Celui-ci mène les travaux jusqu'à leur achèvement en 1867. Il organisa l'accès à l'église par un square et un porche monumental auquel on accède par deux escaliers courbes et devant lequel trois statues de Francisque Duret et Eugène Lequesne représentent la Foi, la Charité et l'Espérance. Théodore Ballu fit un grand usage du métal qu'il camoufla toutefois sous des briques enduites et recouvertes de peintures. Il soigna particulièrement le décor dont les œuvres peintes et sculptées font partie intégrante de l'architecture.

Trocadéro : v. Chaillot

Hôtel Tubeuf

16, rue Vivienne

L'hôtel Tubeuf est le troisième hôtel que Jacques Tubeuf, président de la Chambre des Comptes, s'était fait construire dans le quartier (les deux autres ayant été intégrés à la bibliothèque nationale de Richelieu*). C'est Pierre Le Muet qui fut l'auteur des plans dont les travaux s'étalèrent vraisemblablement de 1648 à 1655.

Tuileries

1er arr.

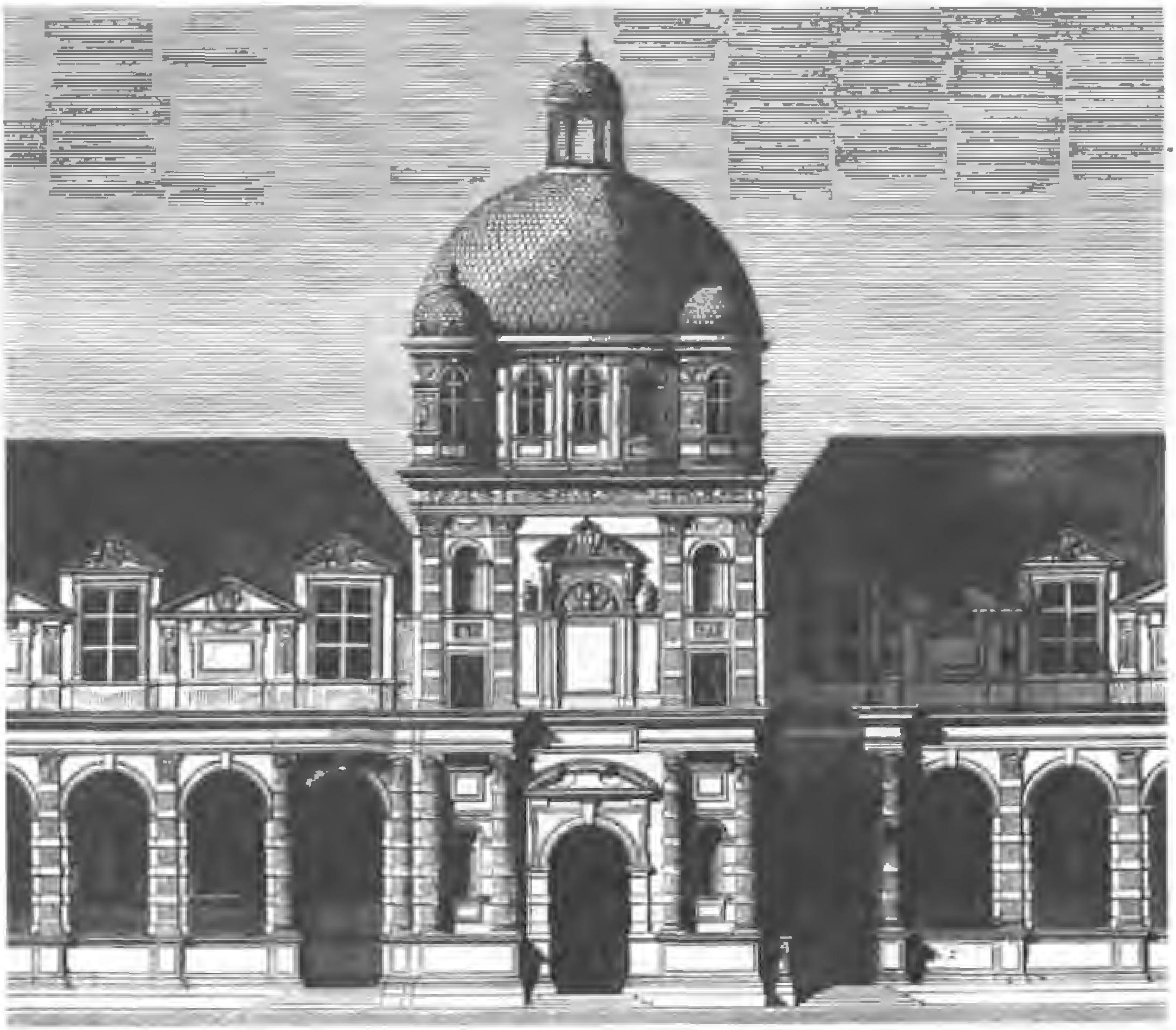
Il semble qu'au XIIIe siècle existait à cet endroit des fabriques de tuiles qui donnèrent leur nom au château et aux jardins que fit construire Catherine de Médicis en 1564. Plus tard, Henri IV décida de bâtir la Grande Galerie reliant le Palais au Louvre, le long de la Seine avec, à son extrémité, le pavillon de Flore (encore visible aujourd'hui). Mais du palais, il ne reste quasiment rien : incendié pendant la Commune (1871), ses ruines furent définitivement mises à bas en 1882. Seuls subsistent aujourd'hui les pavillons de Flore et de Marsan.

C'est André Le Nôtre qui, en 1664, redessina les plans des jardins qui devaient dès l'origine constituer une " promenade publique ". Le choix des terrasses s'explique par la forte pente du terrain qui occupe aujourd'hui 25 hectares. En 1991, Pascal Cribier et Louis Bénéch ont été chargés de la réalisation d'un nouvel aménagement.

En bord de Seine, l'Orangerie fut construite en 1853. Récupérée par l'Etat au début du XXe siècle, elle accueillit les *Nymphéas* de Claude Monet avant de recevoir, en 1984, les riches collections de Paul Guillaume et Jean Walter.

Face à l'Orangerie, fut construit, dans le même style, le Jeu de Paume en 1861. Après avoir été une galerie d'exposition, un musée des Ecoles fran-

çaises contemporaines et une annexe du musée du Louvre, elle devint à la fin des années 1980 un musée d'expositions temporaires d'œuvres contemporaines.



La partie centrale de l'ancien palais des Tuileries.

U

Unesco
7, place de Fontenoy

En 1958 fut inauguré à Paris le siège de l'organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture. Les architectes Marcel Breuer, Pierre Nervi et Bernard Zehrfuss ont organisé le bâtiment en forme de Y regroupant les bureaux ainsi que la salle des séances et, en 1965, furent ajoutés des locaux enterrés.

La décoration du site est impressionnante puisque l'on peut y voir entre autres des œuvres de Pablo Picasso, Jean Bazaine, Jean Arp, Juan Miro et Henry Moore.

V

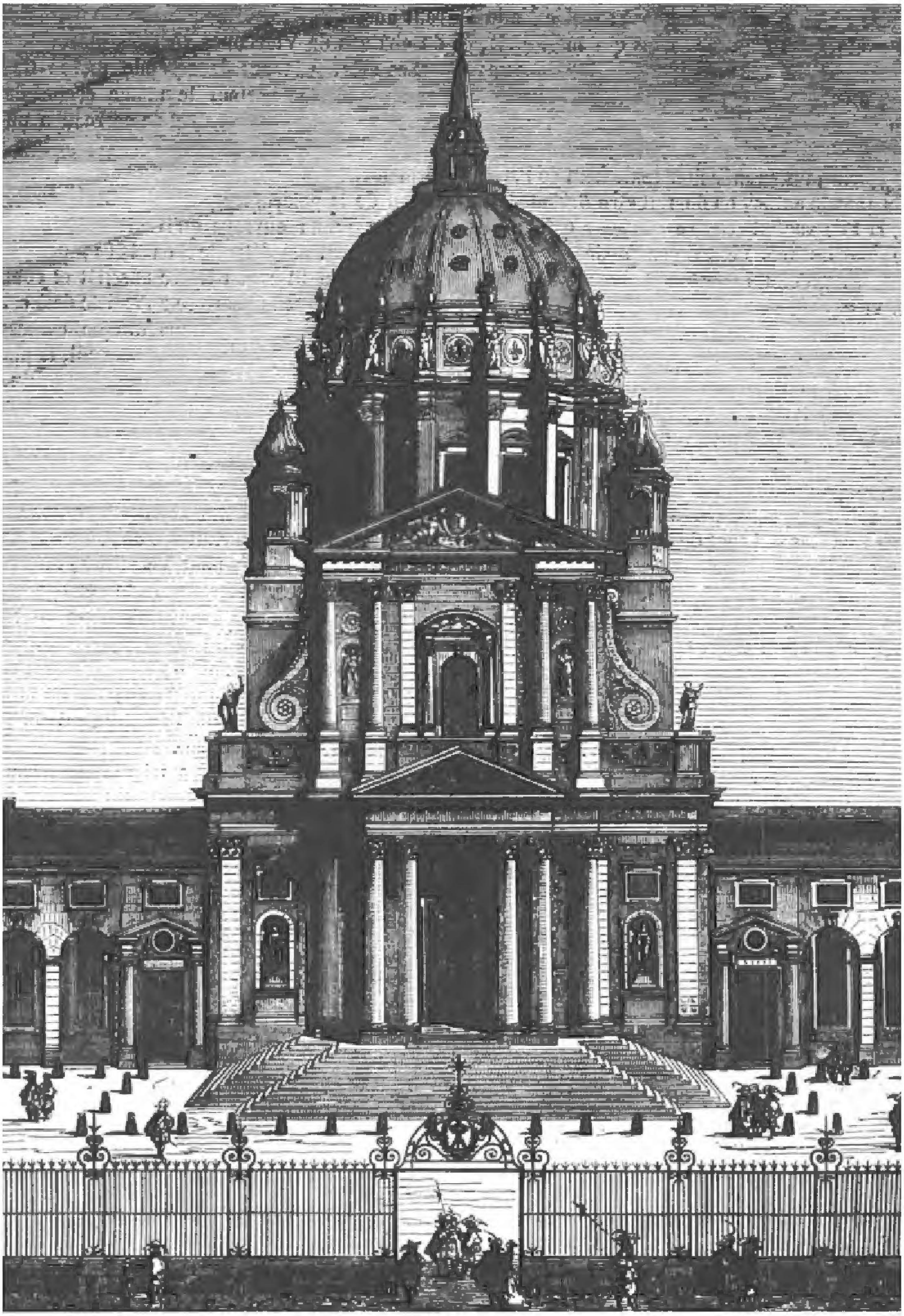
Val-de-Grâce
277 rue Saint-Jacques

En 1621, Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, avait appuyé les bénédictines du Val-de-Grâce-de-la-Crèche à Bièvres, pour qu'elles obtiennent l'autorisation de s'installer à Paris, ce qu'elles font en 1624, dans un couvent régulier. En 1638, elle vit son vœu d'avoir un enfant (le futur Louis XIV) exaucé et décida donc, comme promis, d'élever une église à Notre-Dame-de-la-Crèche.



Ci-dessus : le Val-de-Grâce (dessin
Ci-contre : le maître autel du Val-a





Les travaux confiés à François Mansart ne débutèrent qu'en 1745 lorsque le jeune roi en posa la première pierre. Mais l'architecte étant jugé trop lent, il est écarté du chantier et remplacé par Jacques Le Mercier (1646) rapidement gêné par la montée de la Fronde. Les travaux peuvent reprendre en 1654, sous la direction de Pierre Le Muet et Gabriel Le Duc. C'est à cette époque que fut construit le dôme à l'inspiration romaine, pour lequel la fresque et le maître-autel furent confiés à Pierre Mignard. En même temps, les bâtiments du couvent avancent sous la direction de Le Muet, avec notamment un nouvel appartement pour la reine. Les travaux sont quasiment achevés en 1699, trois ans après la mort d'Anne d'Autriche.

Fermés pendant la Révolution, les bâtiments du couvent deviennent en 1795 un hôpital militaire.

Place Vendôme

1er arr.

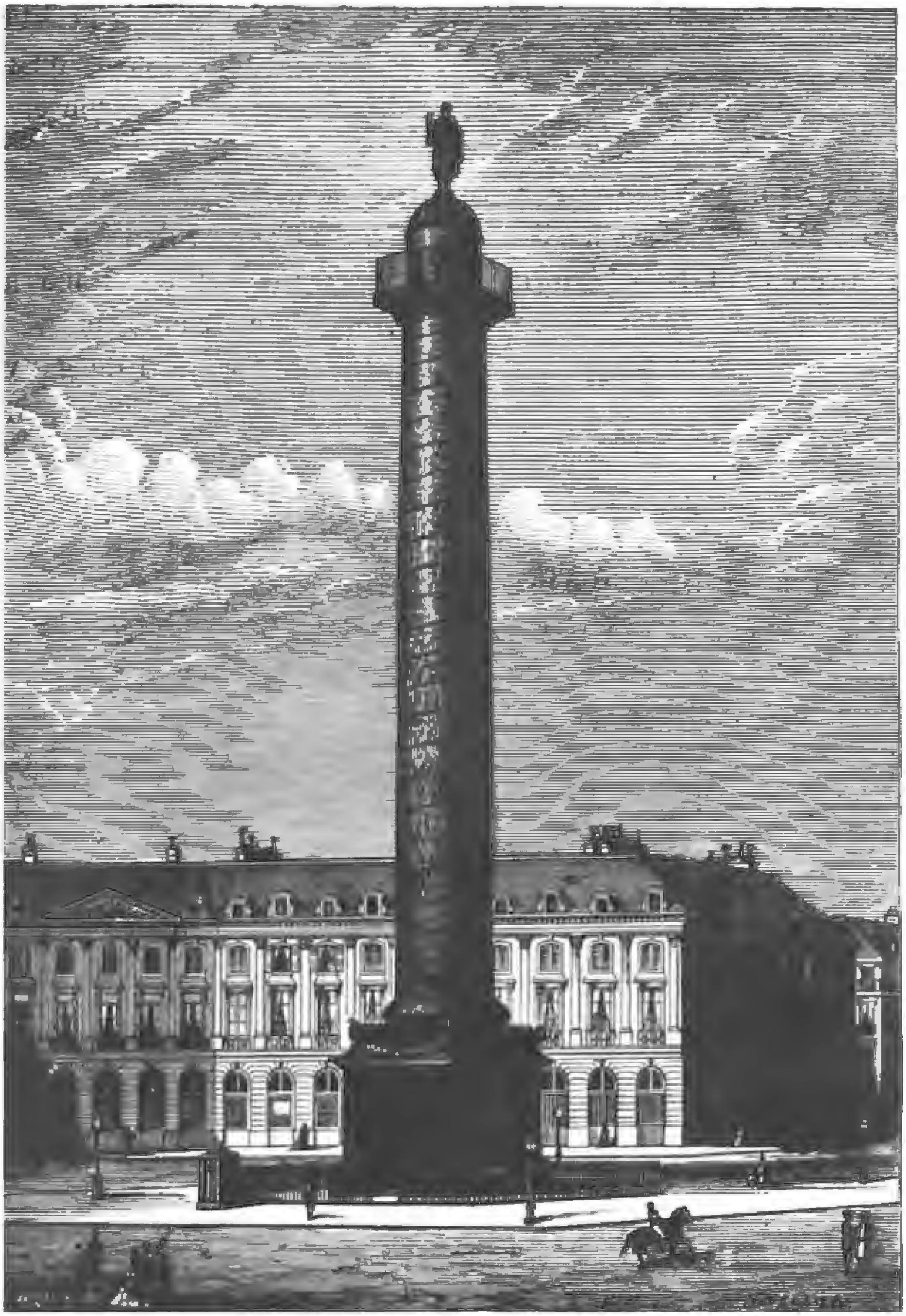
En 1685, Louvois achète pour Louis XIV l'hôtel de Vendôme et le couvent des Capucines sur la rue Saint-Honoré. Voulant faire construire sur cette place royale des édifices à vocation culturelle, il fait appel à Jules Hardouin-Mansart pour les plans et à François Girardon pour la statue représentant le roi habillé à l'antique.

Mais, en 1699, le roi décide de vendre le terrain à la Ville qui permet à des financiers de reconstruire les façades, toujours sous l'influence de Jules Hardouin-Mansart. La place, carrée, est désormais fermée (dans la tradition des autres places royales), traversée seulement par une voie avant que la rue de la Paix ne soit percée en 1806, en lieu et place du couvent des Capucines.

Pendant la Révolution, la statue de Louis XIV est détruite. Pour la remplacer, au cours de la première décennie du XIXe siècle, Napoléon fait élever une colonne imitant la célèbre colonne Trajane par son bas-relief hélicoïdal, réalisé par Étienne Bergeret, représentant ici la campagne de 1806. La colonne, œuvre des architectes Jacques Gondoin et Jean-Baptiste Lepère, était revêtue d'un revêtement en bronze provenant de la fonte des canons pris à Austerlitz. À son sommet se trouvait une statue d'Antoine-Denis Chaudet représentant Napoléon.

Pendant la Commune, en 1871, la colonne fut abattue et redressée trois ans plus tard. On remplaça la statue par une réplique.

Le Val-de-Grâce.



La colonne Vendôme.

La place Vendôme est aujourd'hui connue dans le monde entier pour ses joailliers.

Salle Ventadour
Rue Méhul

L'architecte Jean-Jacques Huvé construisit en 1826 la salle de Ventadour qui devait accueillir la troupe de l'Opéra-Comique. Celle-ci n'y resta que jusqu'en 1832, date à partir de laquelle plusieurs troupes se succédèrent. C'est ici qu'eut lieu la création de *Ruy Blas* de Victor Hugo, en 1838. En 1878, la salle fut fermée et la Banque de France l'acheta pour en faire une de ses annexes.

Maison de Verre
31, rue Saint-Guillaume

La Maison de Verre eut un grand retentissement au moment de sa construction en 1931. C'est le docteur Jean Dalsace qui en demanda l'aménagement à Pierre Chareau, célèbre créateur de meubles. Construite entièrement en verre, la maison bénéficie au maximum de l'éclairage naturel. Outre les éléments préfabriqués et le fait que rivets, câbles électriques et tuyauterie sont laissés visibles, l'originalité réside dans la mobilité de ses cloisons et de ses escaliers intérieurs.

Place des Victoires
1er-2ème arrs.

C'est pour accueillir une statue en pied qu'il avait fait faire de Louis XIV au lendemain de la paix de Nimègue (1678), que le courtisan maréchal de La Feuillade demanda à Jules Hardouin-Mansart de construire la place des Victoires. L'architecte reçoit en effet la commande en 1685 et la place est inaugurée l'année suivante. Le plan circulaire constituait une innovation pour l'époque et les façades identiques n'étaient séparées que par la traversée de deux rues. Le percement de nouvelles voies, notamment la rue Étienne-Marcel (1883), a profondément modifié le plan de Jules Hardouin-Mansart.

La première statue représentait Louis XIV en tenue de sacre soumettant les nations de la Triple Alliance, elle était l'œuvre de Martin Desjardins. À la révolution, la statue de bronze est démontée puis remplacé en 1822 (pendant



La place des Victoires.

la Restauration) par une statue équestre de Louis XIV que l'on doit à François-Joseph Bosio.

Bassin de la Villette
Place Stalingrad

Juste derrière la rotonde de la Villette*, se trouve le bassin creusé à l'initiative de Napoléon Ier, dans le cadre de ses grands travaux pour la distribution de l'eau dans la capitale. Creusé et aménagé de 1805 à 1808, il occupe une place stratégique, à la confluence du canal de l'Ourcq, du canal Saint-Denis et du canal Saint-Martin*. Il fut réaménagé en 1898 en s'intégrant à la mise en valeur de l'ensemble qu'il constitue avec la rotonde, pour constituer un lieu de promenade.

Parc de La Villette
19ème arr.

En 1983, Bernard Tschumi donna les dessins du parc de La Villette qui devait se construire en lieu et place des anciens abattoirs du même nom, fermés depuis 1974. En effet, ces derniers se trouvaient ici depuis que le préfet Haussmann avait décidé de regrouper tous les abattoirs à l'extérieur de la ville (1867). C'est donc d'un terrain de 55 hectares, coupé en deux par le

canal de l'Ourcq, que Tschumi disposait. Chaque côté du canal possède son domaine de prédilection : au nord les sciences et au sud la culture et la musique.

La Cité des Sciences et de l'Industrie a été aménagée dans l'ancienne salle des ventes de la viande construite dans les années 1960 et réaménagée par Adrien Fainsilber de 1979 à 1986. Le musée dédié à la culture scientifique et industrielle comporte trois éléments principaux : les salles pour les expositions permanentes et temporaire ; un planétarium, une médiathèque et une salle de cinéma ; un centre de conférences. Tout à côté du bâtiment, et toujours l'œuvre de Fainsilber, la Géode est une salle de cinéma sphérique revêtue à l'extérieur d'acier inoxydable poli.

Au sud du canal, la Grande Halle servait en 1867 de marché aux bœufs jusqu'à ce que Philippe Robert et Bernard Reichen la transforment en " espace culturel polyvalent " (1983-1985). De part et d'autre de la fontaine aux lions (mise en place en 1867 mais datant de 1811), s'élève la Cité de la Musique, œuvre de Christian de Portzamparc. Achevée en 1994, elle comporte un conservatoire national de musique (à l'ouest de la fontaine) et un musée ainsi qu'une grande salle de concert (à l'est). Enfin, au bord du canal, se trouve le Zénith, salle de concert réalisé en 1984 par Philippe Chaix et Jean-Paul Morel.

Rotonde de la Villette

Place de Stalingrad

Il s'agit-là de l'une des barrières construites par Claude-Nicolas Ledoux pour permettre la perception de taxes lors de l'entrée des marchandises dans Paris (v. place de la Nation* et place Denfert-Rochereau*). Bâtie de 1786 à 1787, la barrière de la Villette est construite selon un plan carré au milieu duquel s'élève un cylindre dont le centre est à ciel ouvert. Chaque côté du carré est flanqué d'un portique monumental orné de colonnes ; en 1989, fut replacé l'un des portiques que la rotonde avait perdu.

Passage Vivienne

2ème arr.

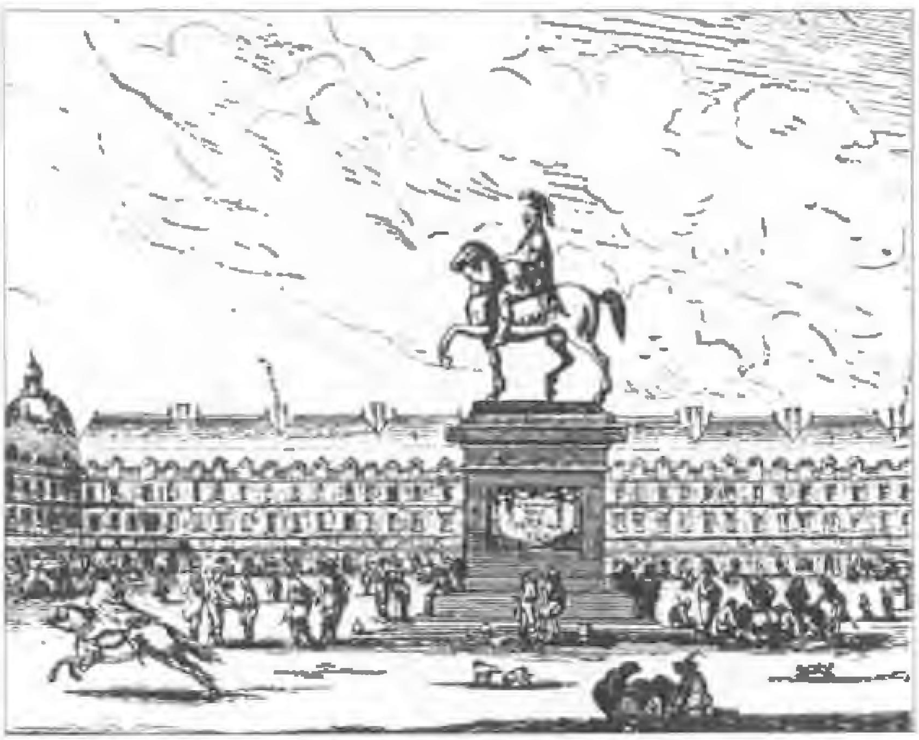
À l'instar du passage Choiseul*, le passage Vivienne est tout à fait caractéristique du deuxième quart du XIXe siècle, quand les galeries couvertes se multiplièrent dans Paris.

Le passage Vivienne a été construit en 1823 par François-Jacques Delannoy, bien que son inauguration ne date que de l'année 1826. Il dut son succès à la proximité du Palais-Royal* dont les fêtes, organisées par Louis-Philippe, battaient alors leur plein.

Place des Vosges
3ème arr.

À l'origine, se situait, à l'emplacement de la célèbre place du Marais, l'hôtel des Tournelles que Catherine de Médicis abandonna à la mort d'Henri II. C'est à Henri IV que l'on doit l'idée de la construction d'une place Royale dont il se réservait une partie pour son usage personnel.

À partir de 1605, furent allouées des parcelles à des particuliers chargés d'y élever des pavillons aux façades uniformes (certainement dues à Louis Métézeau). Ces façades de pierres et de briques se voient " fichées ", au rez-de-chaussée, de galeries à arcades. L'uniformité n'est cependant pas absolue : des lucarnes sont différentes, la profondeur des galeries varie et certains propriétaires remplacèrent la brique par un moellon peint.



La place des Vosges.

De nouvelles voies furent créées, l'une allant du nord au sud et passant sous le pavillon du Roi (au sud) et sous le pavillon de la Reine. Notons toutefois que si ces bâtiments furent la propriété du roi jusqu'à la Révolution, aucun monarque n'y a jamais habité.

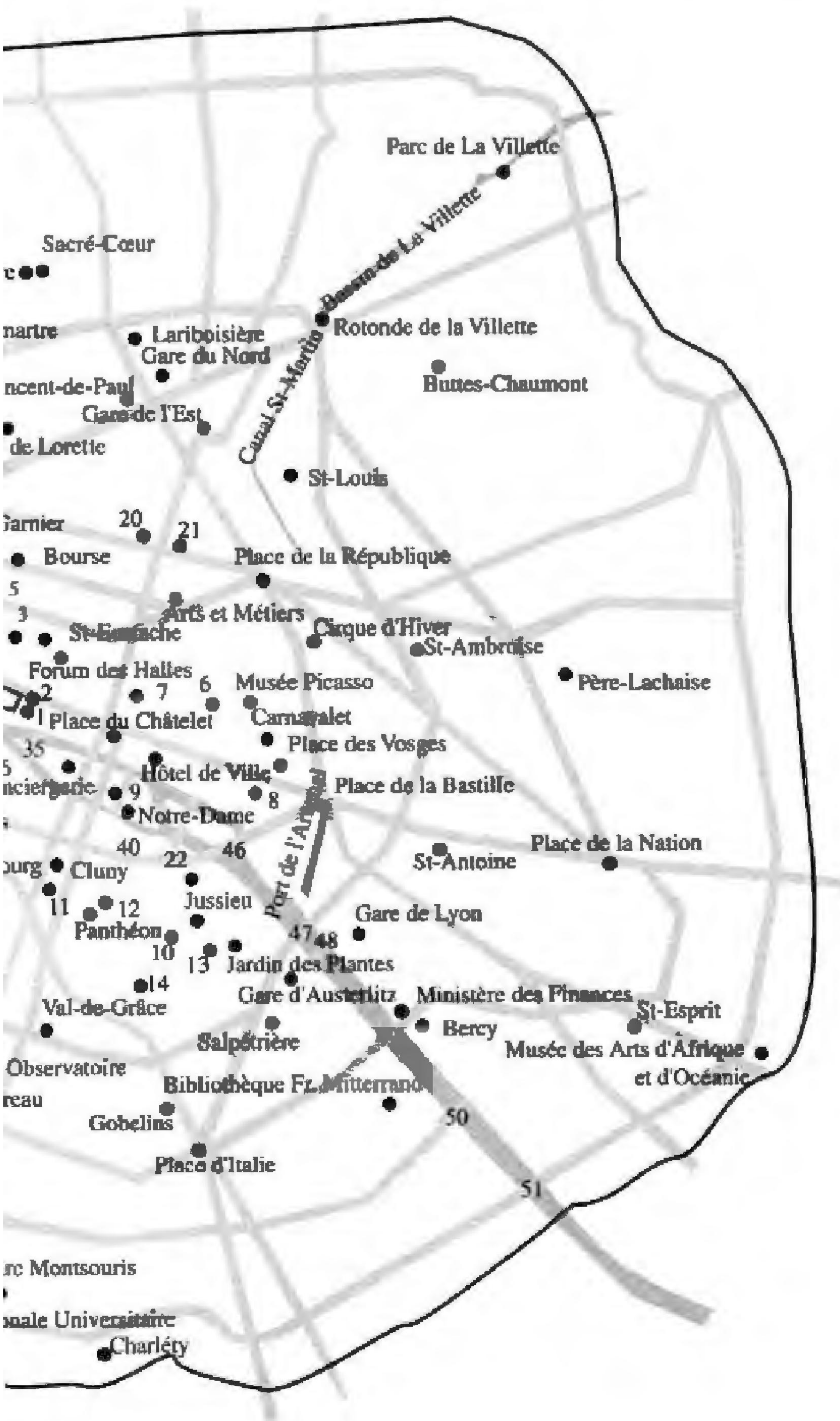
En 1639, fut élevée, au centre de la place, une statue de bronze de Louis XIII, détruite à la Révolution et remplacée en 1819 par une statue de pierre.

En 1800, la place Royale prit le nom de place des Vosges.

LOCALISATION DES



PRINCIPAUX MONUMENTS



LÉGENDE

1- St-Germain-l'Auxerrois
2- Mairie du Ier arrondissement
3- Bourse de commerce
4- Banque de France
5- Bibliothèque Richelieu
6- Archives nationales
7- Centre Pompidou
8- St-Paul-St-Louis
9- Hôtel-Dieu
10- Arènes de Lutèce
11- Sorbonne
12-St-Étienne-du-Mont
13- Mosquée de Paris
14- St-Médard
15- École des Beaux-Arts
16- Institut de France
17- St-Joseph-des-Carmes
18- Madeleine
19- Grand et Petit Palais
20- Porte St-Martin
21- Porte St-Denis
22- Institut du Monde Arabe

Les ponts :

23- Pont du Garigliano
24- Pont Mirabeau
25- Pont de Grenelle
26- Pont de Bir-Hakeim
27- Pont d'Iéna
28- Pont de l'Alma
29- Pont des Invalides
30- Pont Alexandre III
31- Pont de la Concorde
32- Pont-Royal
33- Pont du Carrousel
34- Pont des Arts
35- Pont-Neuf
36- Pont au Change
37- Pont Saint-Michel
38- Pont Notre-Dame
39- Petit Pont
40- Pont d'Arcole
41- Pont au Double
42- Pont Louis-Philippe
43- Pont Saint-Louis
44- Pont Marie
45- Pont de la Tournelle
46- Pont de Sully
47- Pont d'Austerlitz
48- Pont Charles De Gaulle
49- pont de Bercy
50- Pont de Tolbiac
51- Pont National

INDEX DES NOMS PROPRES

C

D

H

I

J

M

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Ne sont mentionnés ici que les principaux livres traitant des monuments de Paris, permettant au lecteur, s'il le souhaite, d'approfondir ses connaissances. Des dizaines d'autres ouvrages et des centaines d'articles traitent également ces sujets, et ont, pour certains, servi à l'élaboration du présent dictionnaire.

Jean Favier, *Paris – Deux mille ans d'histoire*, Fayard, 1997.

Alfred Fierro, *Histoire et dictionnaire de Paris*, Robert Laffont, Paris, 1996.

Hervé Martin, *Guide de l'architecture moderne à Paris,* Éditions alternatives, 1996.

Jean-Marie Pérouse de Montclos (sous la direction de), *Paris*, le Guide du Patrimoine, Hachette, Paris, 1994.

Michel Poisson, *Paris Monuments*, Minerva, Genève, 1998.



TABLE DES MATIÈRES

Les illustrations de cet ouvrage sont des reproductions de gravures extraites de livres ou de revues illustrés du XIX^e siècle. Elles correspondent aux débuts de la diffusion industrielle et massive de l'image; elles sont à ce titre particulièrement émouvantes jusque, parfois, dans leurs imperfections (N.D.L.E.).

Le petit moniteur illustré, Paris, 1889.

Le magasin pittoresque, Paris, années 1854-55-59-60-65-66-67.

Dictionnaire populaire illustré d'histoire et de Géographie,
par Décembre et Allonier, vers 1880.

Histoire de France,
par Théodose Burette, vers 1840.

Histoire de France,
par L. Michelant, vers 1840.

Histoire de France,
par Bordier-Charton, Paris 1875.

Histoire de France populaire,
par Henri Martin, Furne et Jouvet, Paris vers 1876.

Imprimé et façonné par Pollina SA 85 Luçon N° L90530
Imprimé en France

This page intentionally left blank



